

1914 .1918
Mémoires
océaniques
de la Grande
Guerre
Chronique calédonienne



Nombreux sont les livres sur la Grande Guerre, mais peu ont souligné la participation des forces françaises du Pacifique.

Au don pour la Patrie, ils répondirent cependant avec la même ardeur patriotique que les autres contrées. 2 213 mobilisés et 1817 volontaires rejoignirent pour la plupart le front. 859 y périrent. La participation des colonies françaises du Pacifique est proportionnellement une des plus fortes de toutes les colonies. Un quart de la population masculine néo-calédonienne partit comme ses voisins australiens et néo-zélandais. Citoyens ou sujets, ils répondaient à leur devoir civique pour protéger la liberté et le droit. Ce catalogue veut saluer le courage de ces hommes, respecter leur mémoire et honorer les familles qui les ont attendus et pleurés...

Dans les îles, comme ailleurs, les temps furent difficiles : insécurité, inflation, misère et révolte... Quant aux « poilus », bouleversés dans leur univers mental, ils revinrent au pays avec des idées neuves. Quelle place trouvèrent-ils dans la société calédonienne de l'Entre-deux guerres ?

Au fil des lettres et des souvenirs, à la lumière des archives et des photographies, retrouvons quelques pages de la Grande Guerre en Océanie.

*« Que notre devoir de mémoire
honore le sacrifice de nos pères
et pérennise la Paix. »*

Abréviations:-

ADVN:- Archives de la ville de Nouméa

ATNC:- Archives territoriales de Nouvelle-Calédonie

JONC : Journal officiel de Nouvelle-Calédonie

MDVN : Musée de la ville de Nouméa



© Musée de la ville de Nouméa - 1999
BP K1 Nouméa cedex 98 849
Nouvelle-Calédonie
Tél : (687) 26 28 05 – Fax : (687) 27 60 62

ISBN : 2-84170-049-6

1914 - 1918

**Mémoires
océaniennes
de la Grande
Guerre**

Chronique calédonienne

Musée de la ville de Nouméa

Exposition

novembre 1999 - juillet 2000

« Le mot «-Néo-Calédonien-» était inconnu pour eux.

Mais si la question était celle-ci :

– *D'où venez-vous?*

– *De la Nouvelle-Calédonie.*

Un «-ah !-» sortant du plus profond de la poitrine du questionneur décrivait son étonnement-:

– *Mais alors ce sont des anthropophages.*

Un grand éclat de rire était notre seule réponse. Quelques-uns nous ont demandé si ces gens étaient des forçats. Quand on m'a fait cette question je n'ai pas pu m'empêcher de répondre :

– *Idiot. (...)*

Un monde fou se pressait sur les trottoirs pour nous voir passer. Comme par enchantement la fatigue des gradés et des tirailleurs s'était dissipée et nous marchions la tête haute, l'air crâne. Bien des dames et même des messieurs s'apitoyaient sur le sort de notre jeunesse. Moi, j'étais en guide et, à chaque instant, j'entendais qu'on disait :

– *Oh ! regardez comme le guide est jeune, pas de moustaches, dix-sept ans à peine.*

Moi, à ces mots, je me redressais et d'un air crâne je continuais mon chemin. Pourquoi en cet instant ai-je eu une bouffée d'orgueil qui s'est introduite en moi ? Je ne pourrais le dire moi-même. Peut-être voulais-je montrer à ceux qui me regardaient que sous la taille d'un jeune homme il y avait le cœur d'un vrai poilu.

Bientôt nous fûmes accostés de tous les côtés par des personnes extérieures qui nous demandaient

– *Caporal quels sont ces hommes ?*

– *Des Néo-Calédoniens. »»*

Tiré du journal de Ferdinand Goyetche

Coll. Quesnel





Coll. Jacquier



Mot du Maire

Nombreux sont les livres sur la Grande Guerre, nombreux les hommages aux hommes qui sont partis. Et pourtant peu ont souligné la participation des forces françaises du Pacifique. Au don pour la Patrie, hommes de toutes ethnies, Européens, Canaques, et Tahitiens, ils répondirent pourtant avec la même ardeur patriotique que les autres contrées.

La participation des colonies françaises du Pacifique est proportionnellement une des plus fortes de toutes les colonies françaises. Un quart de la population masculine néo-calédonienne partit comme ses voisins, les Australiens et les Néo-Zélandais. Mobilisés ou volontaires, ils répondaient à leur devoir civique pour protéger la liberté et le droit.

Nous voulons saluer le courage de ces hommes, respecter leur mémoire et honorer les familles qui les ont attendus et pleurés...

Que le souvenir nous maintienne en éveil afin que l'apologie de la guerre soit bannie de nos esprits, pour que le droit soit plus fort que la violence, la négociation soit plus fiable que la force, et le respect des droits de l'homme une réalité que nous léguons à nos enfants.

Le Musée de la ville est un lieu de mémoire de ceux qui furent des nôtres et qui ont construit notre présent. Ici sont présentés des hommes, nos aïeux, et notre rôle est de témoigner et de transmettre, afin que «-ces tristes heures soient inconnues des générations futures-» selon le souhait du soldat calédonien Louis Godelon-: «-Je voudrais qu'on élève les petits avec l'amour du prochain et qu'ils sachent bien que leurs aînés tout en se sacrifiant du fond du cœur, maudissent la guerre.-»

Que notre devoir de mémoire honore le sacrifice de nos pères et pérennise la Paix.

Jean Lèques





Introduction

L'Océanie est en 1914 un continent partagé entre les empires occidentaux depuis moins d'un siècle. France, Angleterre, Allemagne sont présents parmi ces îlots disséminés dans le Grand Océan.

En Nouvelle-Calédonie, la déclaration de guerre parvient le 5 août 1914 au gouverneur par intérim, Jules Repiquet. Le jour même, la nouvelle est affichée dans tous les lieux publics. La population en liesse se rassemble en criant «-à Berlin-». L'esprit patriotique, mûri dans les écoles publiques de la III^e République et auprès des missionnaires, jaillit au grand jour. Les descendants alsaciens et lorrains, installés en Nouvelle-Calédonie au lendemain de la guerre de 1870, laissent éclater leur désir de revanche.

Le commandant supérieur des troupes de la colonie, sous l'autorité du gouverneur par intérim, met en œuvre la mobilisation et les consignes de sécurité pour la population.

Tous les regards sont alors rivés sur Paris. Joffre organise ses hommes face aux forces du général allemand Moltke. Le regard s'élargit vers l'Europe avec l'invasion de la Belgique qui entraîne les Anglais dans le conflit. S'engageront peu à peu l'Italie (1915), le Portugal et la Roumanie (1916), puis la Grèce, la Chine et les USA auprès des forces de l'Entente que sont la France, l'Angleterre, la Russie et le Japon. Ces métropoles feront appel à leurs colonies. La Bulgarie rejoindra les rangs de l'Alliance composée de l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Empire ottoman.

D'une guerre annoncée comme courte naît un conflit mondial de quatre années-: guerre de positions et de tranchées puis guerre d'action. Au nom de la civilisation, des hostilités sans merci s'ouvrent. Une guerre ethnique construite sur la haine fait naître mille légendes mais également mille atrocités. Pour défendre la «-race supérieure-», l'homme devient bestial, mettant en œuvre une technologie moderne de mort et de destruction.

C'est dans ce conflit que viennent combattre et mourir nombre d'Océaniens au statut de citoyens mais également de sujets-: les Mélanésiens et certains Tahitiens sont encore assujettis au régime de l'indigénat. Bien qu'éloignée, la vie dans les îles est bouleversée et ne ressort pas indemne des souffrances et des idéologies qui apparaissent au lendemain de l'armistice. Cette guerre marquera profondément toute l'histoire du XX^e siècle.

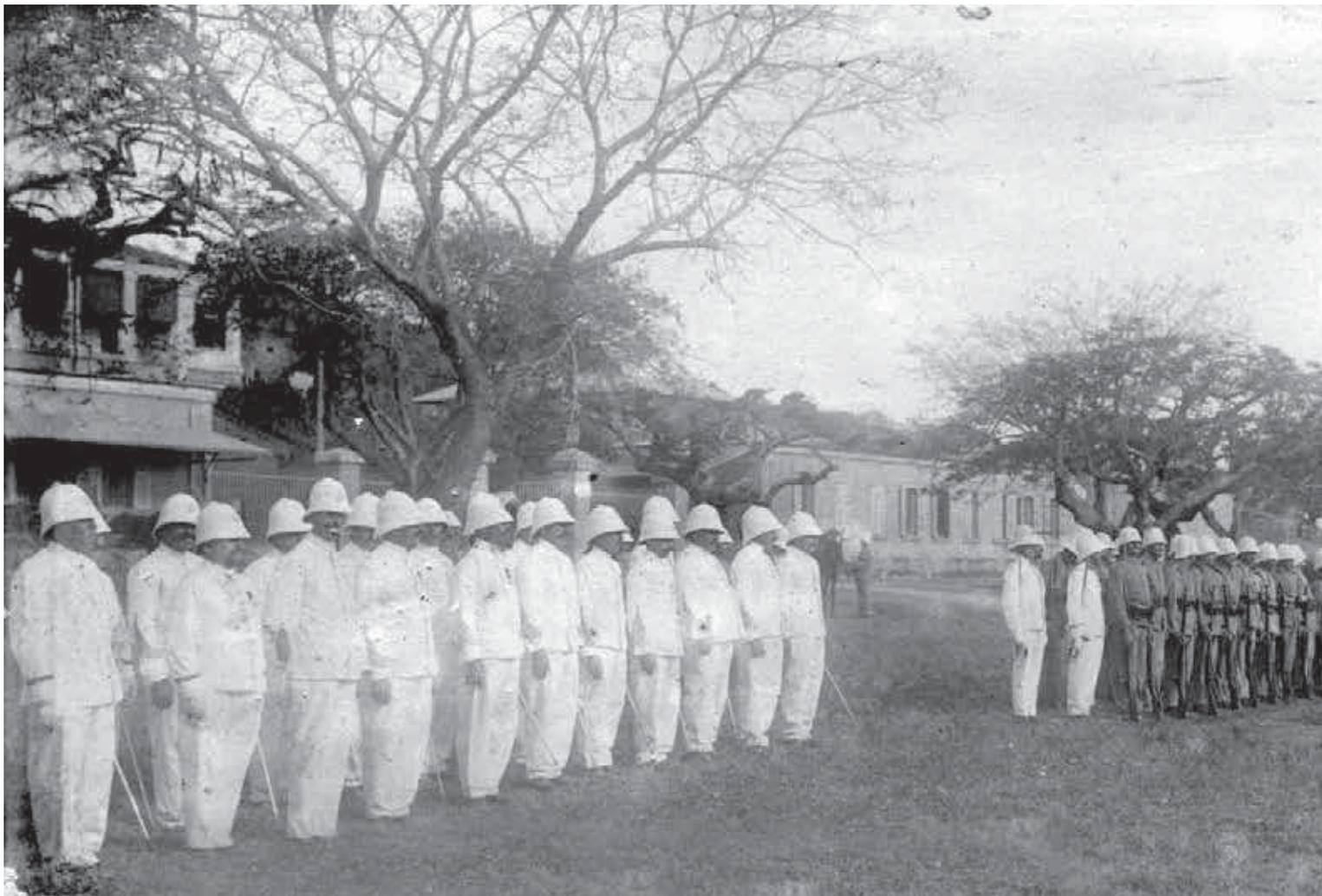


Poilus calédoniens

Ils partirent la fleur au fusil...

Coll. Barbançon

Prise d'armes au 1. novembre 1914.



Prise d'armes du 24-octobre 1914

Environ 120 Calédoniens présents en métropole lors de la déclaration de la guerre sont incorporés sur place dès 1914.

De même, les militaires en poste en Nouvelle-Calédonie regagnent la France en septembre-1914 via l'Australie.

Coll. G.-Viale

La voix calédonienne

I
*Nouméa garde l'espérance
Car pour venger notre drapeau
Tes soldats vont partir en France
Et bientôt prendront le bateau
Plus d'un qui s'en va
Ne reviendra pas
Mais qu'importe, en Calédonie
Aujourd'hui nous avons chanté
«-Allons enfants de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé...-»*

II
*Aux accents de la Marseillaise
Tous espérons franchir le Rhin
Malgré toute la fournaise
Entrer triomphants à Berlin,
Car vaincre ou mourir
Est notre seul désir.
Nous narguerons le canon de l'Allemagne
Et verserons plutôt notre sang
Pour que notre vieille campagne
Soit purgée de tout Allemand.*

III
*Nous avons pris une âme guerrière
Pour arrêter le vil scélérat
Qui assassine nos sœurs, nos mères
Sans scrupule de ses attentats
Guillaume le germain
Terrible assassin
Contre toi le canon d'alarme
A fait retentir son grand bruit,
La Patrie a crié:- «-Aux armes-»
Et ses enfants se sont réunis.*

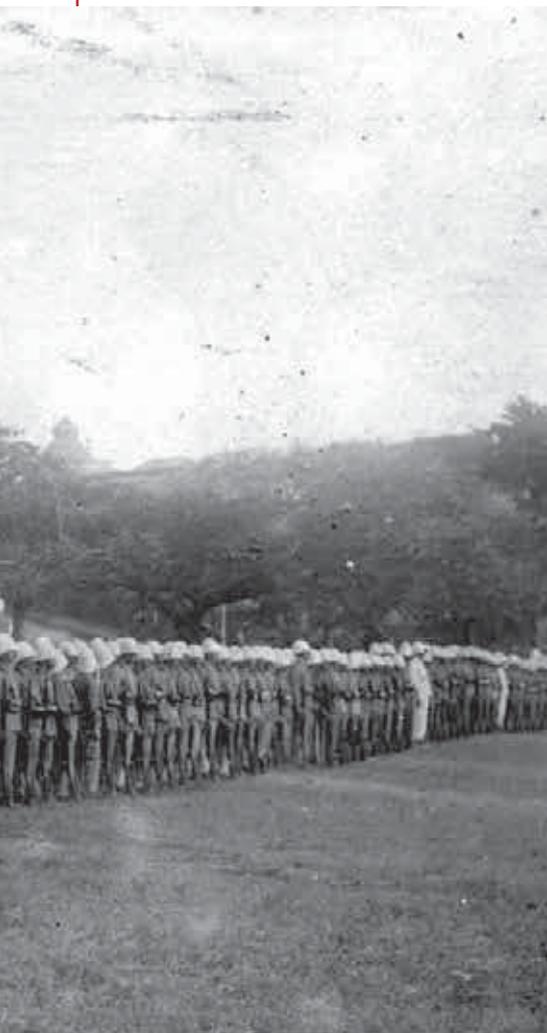
IV
*C'est pour combattre ta sal'race
Qui voudrait nous anéantir-;
Et pour te cracher à la face
Que nous demandons à partir
En vaillants soldats
Bravant le-trépas
Contre toute la dynamite
Dont tu veux abattre nos clochers
Nous avons de la-turpinite
Excellente pour t'asphyxier.*

V
*Rappelle-toi qu'à Marseille
Pour les marsouins, pour nos aïeux
Tu dis ces paroles merveilles
«-Honneur au courage malheureux.-»
Notre cravat' noire
Garde la mémoire'
De tout's ces héroïques bouches
Qui tentant un dernier effort
Brûlant leurs dernières cartouches
Chantaient même devant ta mort.*

VI
*Tu nous rendras l'Alsace-Lorraine
Tu nous rendras notre raisin
Car nous désinfect'rons leurs plaines
Empoisonnées par les Prussiens
Depuis quarante ans
Voici le moment
Où Kléber lev' sa belle tête
Pour voir enfin venir le jour
Où chassé par nos baïonnettes
Tu nous rendras son vieux Strasbourg.*

VII
*Nous reviendrons couverts de gloire
Couverts de palmes et de lauriers,
Gagnés sur les champs de victoire
Partout où nous aurons passé ;
Contre les Prussiens,
Allemands, Autrichiens,
Dont nous débarrass'rons la terre
En vengeant ainsi nos aînés
Nous chang'rons leur sombre bannière
En Drapeau de la Liberté.*

**Nouméa, 10 décembre 1914
L. Bars**



« Nous saurons montrer que sans être soldat de métier, nous sommes tout à notre France qu'ils veulent mettre en esclavage.

Ils verront que le petit piou piou de France sait combattre, sait se priver, sait souffrir et aussi... sait mourir, s'il le faut, pour la liberté, l'égalité et la justice. »

Ferdinand Goyetche

1914 - 1918



La guerre dans le Pacifique



Australiens sur le front

À droite, debout, le Calédonien Frédéric James Martin qui avait rejoint les troupes australiennes. L'Allemagne, ayant des territoires dans la sphère d'influence australienne, entraîne dans le conflit le plus grand dominion anglais d'Océanie. Sa marine obtient, en collaboration avec les flottes néo-zélandaise et française, de brillants succès dans l'archipel Bismarck et en Nouvelle-Guinée, tandis que l'Australie envoie des hommes sur le front de l'Est et d'Orient, aux côtés des Alliés.

Coll. Martin



Déclaration de guerre

La mobilisation dans le Pacifique

Déclaration de guerre

Avec les tensions et les crises du début du XX^e siècle et, depuis les guerres balkaniques en 1912, l'Europe se prépare à la guerre. La France, par exemple, vote en août 1913, la loi portant le service militaire de deux à trois ans malgré de vives oppositions. L'Australie et la Nouvelle-Zélande s'engagent dans la réalisation d'une flotte défensive moderne et puissante. L'assassinat de François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche à Sarajevo le 28 juin 1914, inquiète toutes les chancelleries. Les diplomates européens se concertent et tous les traités d'alliances sont réactivés. Après l'échec de l'ultimatum lancé aux Serbes par les Autrichiens, l'Empire austro-hongrois déclare la guerre à la Serbie le 28 juillet. Le 30, la Russie, alliée de la Serbie, lance l'avis de mobilisation générale, suivi quelques heures plus tard de la mobilisation générale en Autriche-Hongrie. Le 1^{er} juin vers 16 heures l'Allemagne et la France mobilisent à leur tour. À 19 heures, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Le 2 août, l'Allemagne viole les frontières de la Belgique et envahit le pays. Le lendemain 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. L'Angleterre, choquée une première fois par l'invasion

de la Belgique, déclare à son tour la guerre à l'Allemagne le 5 août. Le Japon rejoindra les pays de l'Entente le 23 août 1914. L'Italie reste neutre jusqu'au 26 avril 1915 et ne déclare la guerre à l'Allemagne que le 28 août 1915.

Dans les colonies européennes du Pacifique, les déclarations de guerre vont provoquer l'obéissance aux divers «instructions et plans de défense de la colonie» en possession des gouverneurs en place. Le plan de mobilisation¹ en est souvent le premier volet. Cependant, en Grande Bretagne et dans ses dominions, en France, en Allemagne ou au Japon, les lois sont différentes. Dans presque toutes les colonies, se pose le problème de la citoyenneté: les indigènes ont souvent un statut qui les préserve de devoirs civiques destinés aux seuls citoyens des puissances colonisatrices. L'appel aux colons ou aux indigènes ne sera donc pas envisagé en même temps ni selon les mêmes règles.

Mobilisation des États anglo-saxons d'Océanie

Dès le 29 juillet, l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont averties officiellement par Londres que la guerre est imminente. Le sentiment patriotique envers la «mère

patrie» qu'est l'Angleterre n'a pas disparu. Le 4 août, la Grande-Bretagne déclare officiellement la guerre à l'Allemagne et accepte deux jours plus tard, l'offre de l'envoi de troupes par le gouvernement australien. L'Australie a déjà dans le passé envoyé un contingent de volontaires au Soudan en 1885, et en Afrique du Sud contre les Boers en 1899. Mais elle n'a jamais participé aux différents entre les pays européens au XIX^e siècle.

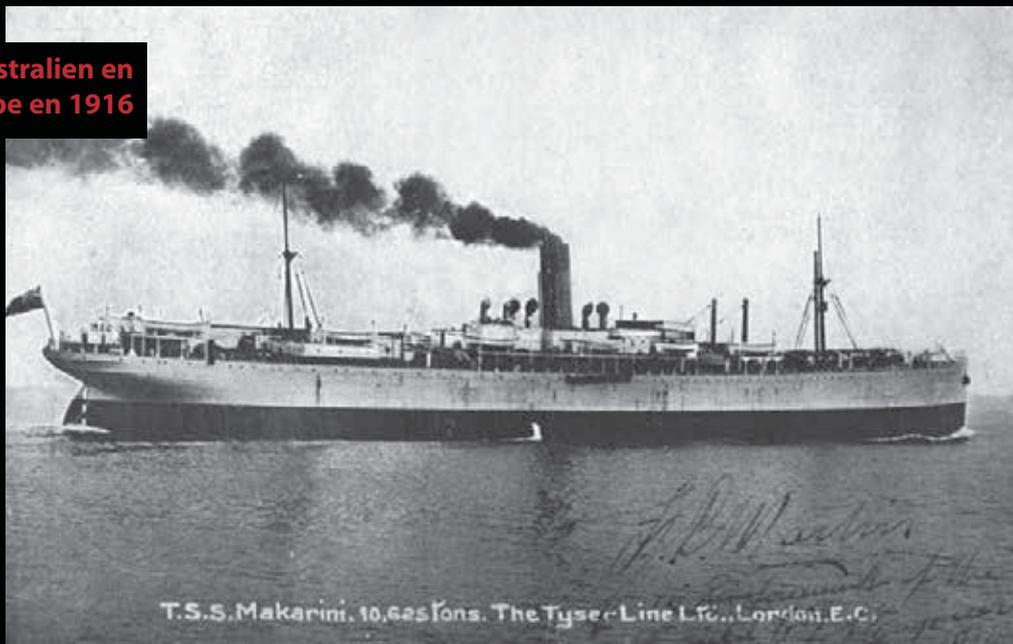
Par contre, après Sarajevo, l'opinion publique et le Premier australien, Andrew Fisher, se montrent solidaires de la Grande-Bretagne. Au début du conflit, prévu pour une courte durée, la marine australienne est le pivot des forces expéditionnaires rassemblant aussi la Nouvelle-Zélande et la France pour la prise de possession des colonies allemandes du Pacifique. Parallèlement, des bureaux sont ouverts pour enregistrer les engagements volontaires. En effet, la conscription n'existe pas et l'Australie, depuis le retrait des forces anglaises en 1870, a fondé son armée sur la base du volontariat.

La Nouvelle-Zélande, dont l'armée ne date que de 1907, s'est organisée autour de la formation des jeunes hommes par l'éducation physique obligatoire de 14 à 16 ans,

Navire du contingent australien en direction de l'Europe en 1916

Ils empruntent la route via Colombo pour être protégés par les Japonais.

Coll. Martin



T.S.S. Makarini, 10,625 tons. The Tyse & Co. Ltd., London, E.C.

puis une préparation militaire de 16 à 18 ans. De 18 à 25 ans les hommes sont convoqués pour des périodes obligatoires dans la «Garde Territoriale». De 25 à 30 ans ils passent dans la réserve active. Un corps spécifique de cadres permanents assure l'entraînement des cadets et des réservistes. La déclaration de guerre entraîne donc la mobilisation des réservistes et l'installation d'un bureau d'engagements volontaires.

Cependant, jusqu'au mois de septembre 1914, les gouvernements des dominions britanniques ainsi que l'Angleterre ne sont pas favorables à l'envoi en Europe d'un fort contingent devant le danger que font courir l'*Emden* et autres navires allemands dans l'océan Indien et la Méditerranée. Enfin, le 31 octobre 1914, les transports de troupes australiens et néo-zélandais embarquent les premiers soldats vers l'Europe. Il y a là l'*Ulysse*, l'*Euripide*, le *Médecin*, et d'autres, escortés par le *Minotaure* de l'escadre basée en Chine, le *Sydney*, le *Melbourne* et même l'*Ibuki*, navire de protection japonais. La plupart de ces soldats n'avaient pas séjourné plus de six semaines en camp d'entraînement et malgré l'enthousiasme décrit par les journaux, ils avaient le cœur serré.

Départ des ANZACS

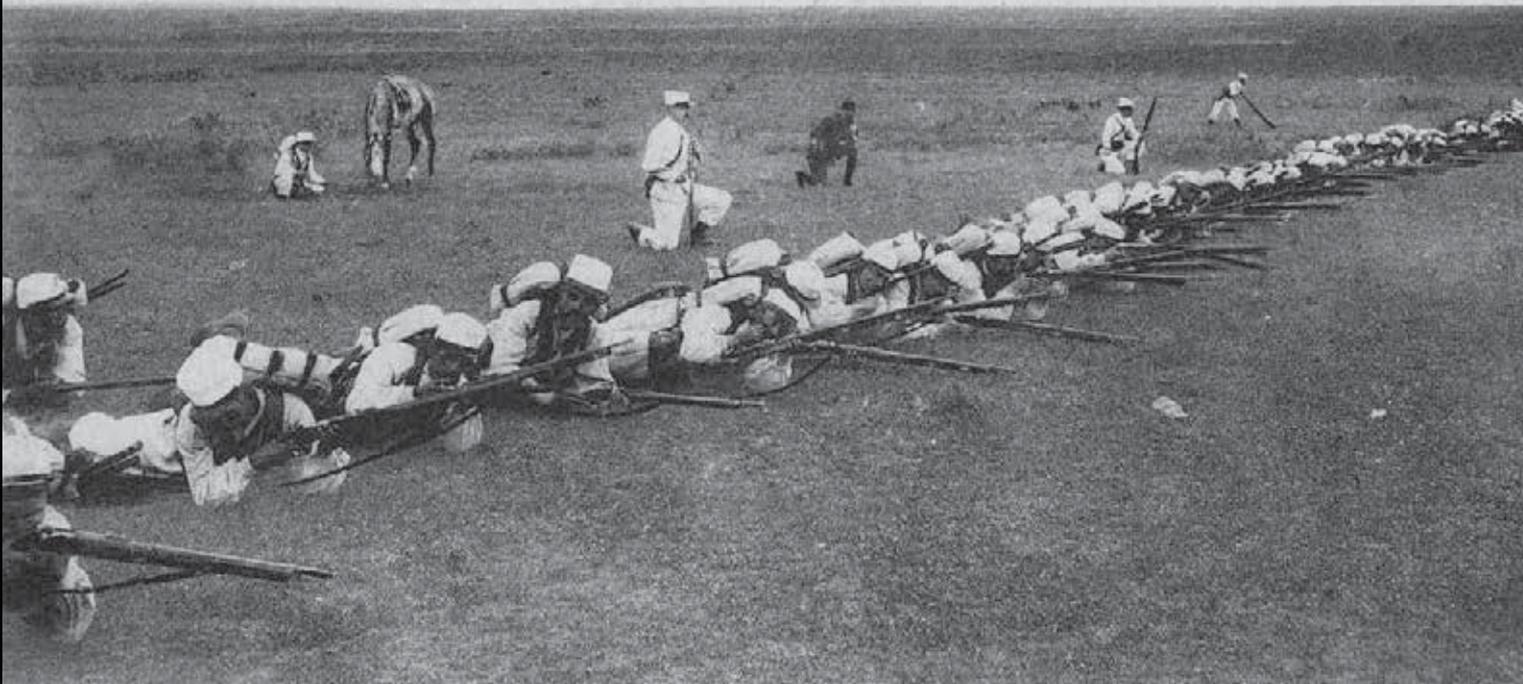
Fort de 20 000 hommes au départ, le corps expéditionnaire composé des forces levées dans les dominions britanniques d'Océanie est baptisé ANZACS (Australian and New Zealand Army Corps). Des Maoris de Nouvelle-Zélande, des Gurkhas des Indes, et même des volontaires de Singapour ou des îles Fidji, ont fait partie des prestigieux ANZACS. Ils vont s'illustrer principalement en Jordanie, en Égypte, à Gallipoli puis en France à Fromelles, Amiens, la ferme Moutet, Pozières, Passchendaele et Villers-Bretonneux. Les liens étroits entre l'Australie et la Nouvelle-Calédonie ont incité quelques hommes, souvent d'origine franco-australienne, à s'engager dans les ANZACS: Charles Hubbard, né en Nouvelle-Calédonie, naturalisé français, volontaire dans l'armée australienne, est tué à Gallipoli entre le 21 et le 28 août 1916; Charles Richard Cloos, né en Nouvelle-Calédonie, volontaire dans les ANZACS, est tué à l'ennemi le 17 août 1916 à Roman sur le front d'Orient; Elie Jambon, engagé volontaire en Australie, est tué à l'ennemi en juillet 1916 au cours de l'offensive sur la Somme à l'âge de 24 ans; Charles Johnston, né en Nouvelle-Calédonie, engagé volontaire australien, est blessé. Watriama, Mélanésien au passé



« Le Miroir » Revue des recrues aux îles Fidji

*À Fidji, colonie anglaise,
un contingent indigène part rejoindre
les troupes alliées en Europe.*

Coll. Martin



trouble vivant en Australie, se disant «-roi de Maré-», engagé volontaire dans l'armée australienne, combat d'une manière exemplaire sur le front de France.

Comme ailleurs, les événements entre 1914 et 1918, relayés par les anciens combattants ont forgé une culture de guerre. L'histoire culturelle de la Grande Guerre dans le Pacifique est encore un sujet récent. Les Anglo-Saxons, seuls à avoir entamé des recherches au musée de la Grande Guerre à Canberra ou au musée d'Auckland, ont tendance à privilégier la culture de masse. La guerre mondialisée, les technologies de mort, la souffrance humaine, les incidences politiques et économiques n'ont pas épargné les Océaniens d'origine européenne ou autochtone. La légende qui est issue de l'épopée des ANZACS a contribué à servir de ciment à la nouvelle nation australienne. De nos jours encore, le mythe du «-digger-»² et l'ANZACS Day sont autant de symboles de la nation australienne et le point de départ d'une autre civilisation: celle de «-l'homme nouveau-» et du pacifisme dont sont empreints bien des Australiens et des Néo-Zélandais.

Le recrutement des ANZACS¹

Pays d'origine	Population masculine blanche estimée en 1911	Soldats partis de 1914 à 1918	% par rapport à la population masculine blanche
Canada	3 400 000	458 218	13,48%
Australie	2 470 000	331 814	13,43%
Nouvelle-Zélande	580 000	112 223	19,35%
Afrique du Sud	685 000	76 184	11,12%
Autres Asie – Océanie	-	6 173	-
Iles Britanniques	22 485 501	4 970 902	22,11%

Les victimes (morts et blessés) parmi les ANZACS

Pays d'origine	Nombre de soldats partis au front	Total des victimes	% victimes /participants
Canada	422 405	210 100	49,74 %
Australie	331 781	215 585	64,98%
Nouvelle-Zélande	98 950	58 526	59,01%
Indes (indigènes)	1 096 013	140 015	12,77%
Iles Britanniques	5 000 000	2 535 424	50,71%

La Légion étrangère

Nombre d'étrangers et de libérés, déchus de leurs droits civiques, s'engageant dans la Légion étrangère pour pouvoir participer aux combats.

Coll. Martin

Les colonies françaises d'Océanie² : le recrutement

Colonies d'origine	Citoyens français ou autres		Indigènes	
	Mobilisés	Engagés volontaires	Engagés volontaires	Embarqués
Nouvelle-Calédonie	1036	51	1010 ³	-
Nouvelles-Hébrides ⁴	ci-inclus	-	9 ⁵	-
E.F.O. ⁶	1057 ⁷ dont 147 à Nouméa	4 ⁸ à Nouméa	-	10
Indochine ⁹	-	-	18	-
Wallis et Futuna ¹⁰	-	-	2	-
Corps et lieux d'engagement				
Légion étrangère	-	110 dont 100 Japonais	-	-
ANZACS	-	17		
Mobilisés ou E.V. en France	120			
Total	2213	178	1043	596

1. Tableaux établis d'après *THE ANZACS*, de Patsy Adam-Smith (édition 1992).

2. Tableau établi à partir des recherches menées dans le cadre de la thèse en anthropologie historique de S. Boubin-Boyer : « La Nouvelle-Calédonie pendant la Première Guerre mondiale ».

3. Dont 12 déserteurs.

4. Les citoyens français résidant aux Nouvelles-Hébrides ont été mobilisés à Nouméa sur le même registre que les Calédoniens.

5. Il s'agit d'Indigènes néo-hébridais résidant en Nouvelle-Calédonie, la plupart du temps, ils sont travailleurs engagés sous contrat.

6. Les Etablissements français d'Océanie comprennent les îles et archipels de la Société (dont Tahiti), les îles sous le Vent, les Marquises, les Tuamotu, les Gambier et les Australes.

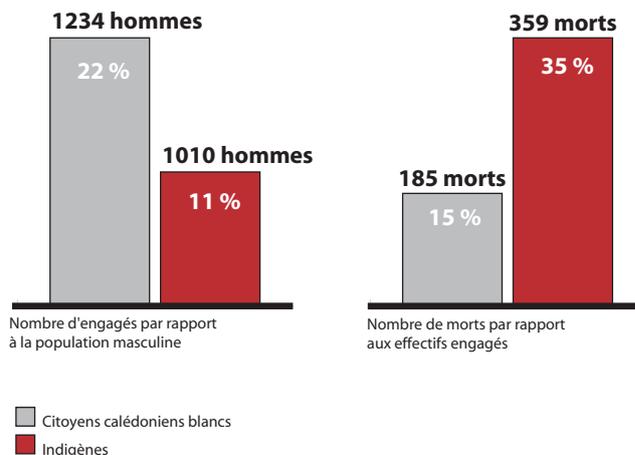
7. D'après Mairé Sidolle, *Les E.F.O. pendant la Première Guerre mondiale*, maîtrise soutenue à Aix-Marseille.

8. Donnée non disponible.

9. Les Indochinois sont des Tonkinois ou des Annamites engagés en Nouvelle-Calédonie sous contrat pour les mines ou l'agriculture. Ceux qui n'ont pas été réformés ont rejoint le Bataillon indochinois en Métropole.

10. Venus en Nouvelle-Calédonie comme domestiques d'un prêtre mariste et d'une famille française.

Nouvelle-Calédonie : engagements et pertes



Dans les Établissements français d'Océanie (Polynésie française), il y eut 300 morts au champ d'honneur sur 1057 engagés, Européens et Indigènes confondus (soit 28,38% de morts)

Les troupes australiennes

Comme pour beaucoup de nations, la Première Guerre mondiale reste pour l'Australie, la plus coûteuse en vie humaine et en nombre de blessés.

Sur une population de moins de 5 millions de personnes, 300 000 hommes ont été recrutés.

Parmi ceux-là, 60 000 ont été tués et 156 000 blessés, gazés ou faits prisonniers.



Coll. Martin

Offensive Chronique australienne de l'année 1918 de la Grande Guerre

Mobilisation

Le déclenchement des hostilités a été accueilli en Australie, comme partout ailleurs, dans l'enthousiasme populaire. Aussi, devant le grand nombre de volontaires, les autorités demandent une aptitude physique de très haut niveau. Ceux-ci sont envoyés dans un premier temps, non en Europe, mais en Egypte où l'Empire ottoman menace les intérêts britanniques dans le Moyen-Orient et le canal de Suez.

Front d'Orient

Après quatre mois d'entraînement, près du Caire, les Australiens rejoignent la péninsule de Gallipoli en compagnie de troupes néo-zélandaises, françaises et britanniques. Ils débarquent le 25 avril 1915 sur des falaises qui surplombent des plages. Cette baie prendra ultérieurement le nom de baie ANZAC de «-Australia-New Zealand Army Corps-».

Ils essayent alors de percer les lignes turques, tandis que les Turcs tentent de les repousser. Les actions demeurent sans effet de part et d'autre jusqu'à la fin de l'année 1915. L'unique opération réussie est l'évacuation sans pertes des Alliés le 19 et 20

décembre. La Force australienne impériale (AIF) se réorganise après cette campagne. De deux divisions d'infanterie, elle passe à cinq divisions qui sont transférées peu à peu vers la France.

Front européen

La division montée de l'AIF qui avait servi comme infanterie supplétive pendant la campagne de Gallipoli demeure au Moyen-Orient. Lorsque les autres divisions de l'AIF arrivent en France, la guerre de tranchées de la Belgique à la frontière suisse se trouve embourbée dans l'impasse depuis longtemps. Le développement des mitrailleuses et de l'artillerie favorise la tactique de défense plutôt que celle d'attaque, ce qui institue un statu quo qui dure jusqu'aux derniers mois de la guerre.

Bien que ce blocage continue durant les années 1916-1917, les Australiens et les autres Alliés tentent régulièrement des attaques. Ces dernières sont précédées de bombardements massifs d'artillerie pour détruire les défenses ennemies. Ensuite des vagues d'infanterie sortent des tranchées vers le no-man's land et avancent vers les lignes opposées.

Les Allemands, protégés dans de profonds

bunkers, repoussent les attaques par un feu intense de mitrailleuses et de lourds bombardements d'artillerie. Les attaques et contre-attaques entraînent peu de gains de terrain mais les deux côtés subissent de lourdes pertes en vies humaines.

L'infanterie australienne est initiée à ce genre de guerre à Fromelles dans la Somme en juillet 1916. Elle y subit 5 533 pertes humaines en 24 heures.

À la fin de cette année 42 270 Australiens ont été blessés ou tués sur le front de l'Ouest. En 1917, ces pertes atteignent le nombre de 76 836 dans des batailles telles que celles de Bellencourt, Messines ou dans la campagne d'Ypres, plus connue sous le nom de «-Bataille de Passchendaele-».

Offensive de l'année 1918

Dans l'espoir d'une victoire décisive avant la pleine participation des États-Unis, l'armée allemande lance sa dernière offensive de la guerre en mars 1918. Cette offensive rencontre un vif succès dans ses débuts et dépasse de 64 kilomètres les champs de bataille de la Somme de 1916. Après quoi elle perd son souffle et l'enlisement des années précédentes cède progressivement

Cimetière des ANZACS de Caterpillar Valley en France

Caterpillar était le nom donné par les troupes à cette vallée sinieuse. Le secteur fut pris aux Allemands en juillet 1916 après des combats intenses. Il fut perdu en mars 1918 et repris 5 mois plus tard. Les hommes enterrés dans ce cimetière sont tombés au cours de ces 3 engagements : 5-229 Britanniques, 5 Canadiens, 100 Australiens, 214 Néo-zélandais, 18 Sud-africains.



entre avril et novembre lorsque les Alliés utilisent plus efficacement leur infanterie, artillerie, tanks et aviation. De telles opérations combinées permettent aux Australiens la prise de « Hamel Spur » le 4 juillet 1918, ainsi que le succès au Mont-Saint-Quentin, à Péronne et la capture de la ligne d'Hindenburg. Les divisions australiennes qui ont quitté le front au mois d'octobre se préparent à regagner leurs lignes le 11 novembre lorsque l'Allemagne capitule.

Contrairement à leurs camarades qui subissent une guerre « statique » en France et en Belgique, les soldats australiens du Moyen-Orient conduisent une guerre « mobile ». La cavalerie légère doit résister à la chaleur extrême, aux terrains difficiles et au manque d'eau. Cependant leurs pertes sont relativement peu élevées : 1394 Australiens sont tués ou blessés en 3 ans de combat. La campagne débute en 1916 et les Australiens contribuent à la défense du canal de Suez et à la reprise de la péninsule du Sinaï. L'année suivante les Australiens et les autres troupes alliées avancent en Palestine et prennent Gaza et Jérusalem. En 1918, le Liban et la Syrie sont occupés et le 30 octobre 1918 la Turquie demande la cessation des hostilités.

Marine et aviation

australienne

Les Australiens servent également sur les mers et dans les airs. La Marine royale australienne (R.A.N.), sous commandement de la Royal Navy, contribue très rapidement à l'effort de guerre : le H.M.A.S. *Sydney* détruit le navire allemand *Emden* non loin des îles Cocos en novembre 1914.

Pour la première fois dans un conflit est utilisée la force aérienne : environ 3000 aviateurs australiens servent au Moyen-Orient et en France au sein du corps d'aviation australien (Australian Flying Corps). Ils sont principalement en mission d'observation ou en soutien à l'infanterie.

Participation féminine au conflit

Les Australiennes sont volontaires dans des services auxiliaires en tant que cuisinières, infirmières, conductrices, interprètes dans les usines d'armements et dans les fermes. Les femmes ne sont pas envoyées outre-mer, hormis les infirmières qui servent en Égypte, en France, en Grèce et en Inde, souvent dans des conditions pénibles ou près du front où elles sont exposées aux obus et aux bombardements aériens. En Australie, l'impact de la guerre est ressenti.

Familles et communautés portent le deuil de beaucoup d'hommes ou de femmes et assument de plus en plus la difficile tâche de soutien de famille.

La guerre provoque une germanophobie et beaucoup d'Allemands résidant en Australie à cette époque sont internés dans des camps. Surveillance et censure, considérées par beaucoup comme une excuse pour faire taire des opinions politiques qui n'ont pas de rapport direct à la guerre, augmentent tout au long du conflit. L'agitation sociale atteint son apogée lors des référendums sur la conscription de 1916 et 1917 qui sont très contestés et finalement sans succès.

À la fin de la guerre des milliers d'anciens combattants, dont beaucoup avec des handicaps physiques et psychologiques, doivent être réintégrés dans une société qui est impatiente de reléguer la guerre dans le passé, pour reprendre une vie normale.

Une facette des forces néo-zélandaises pendant la Grande Guerre

Christopher Pugsley présente dans son ouvrage la participation néo-zélandaise à la Première Guerre mondiale comme une simple opération de prestige afin de montrer que le pays - encore dominion de la couronne britannique et qui voudrait bien acquérir l'autonomie dont disposaient certains États australiens- possède une armée capable et fière de se battre, digne de l'Empire.

Le recrutement

En Nouvelle-Zélande, le recrutement débute le 12 août 1914. Les engagements se font sur la base du volontariat. Les descendants de colons allemands et ceux dont les noms ont des consonances germaniques sont suspects. La conscription leur est interdite en juin 1916-après la désertion du soldat Nimot, de parents allemands, passé à l'ennemi. Dès l'annonce de la nouvelle, on assiste à une campagne anti-allemande et de nombreuses exactions sont commises contre les descendants d'Allemands en Nouvelle-Zélande. Le contingent maori est formé, à la demande des Maoris eux-mêmes, pour aller se battre en Europe, sur la base du volontariat, séparément des autres contingents. Ils rejoignent fin mars 1915 le reste du corps expéditionnaire néo-zélandais au Caire pour s'adjoindre au corps expéditionnaire allié sur le front d'Orient. En France à partir de 1917, ils sont intégrés au Bataillon des pionniers mais, n'étant pas ensuite réquisitionnés pour occuper l'Allemagne, ils feront partie des premiers Néo-Zélandais démobilisés en janvier 1919. À partir du 1^{er} août 1916, «l'Acte du Service Militaire» instaure un service obligatoire pour les hommes de 17 à 60 ans. Pour les Maoris, il prend effet le 31 janvier 1918. Ce n'est qu'à partir de 1917 que des permissions seront données aux soldats pour rentrer au pays en permission de trente jours.

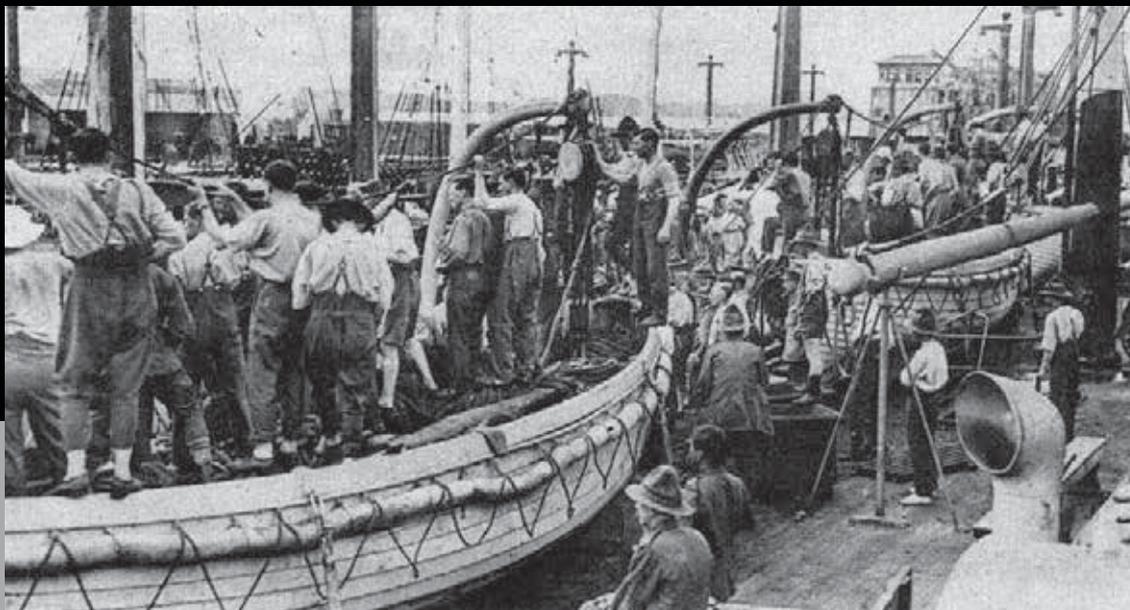
Les Maoris sont souvent évoqués : ils sont à l'origine de troubles ayant provoqué la mutinerie d'Étaples et de nombreux problèmes, dus essentiellement à l'alcool, au camp de démobilisation à Rouen en 1919. L'auteur ne mentionne pas la présence de Fidjiens ou de Polynésiens mais il cite des actes racistes dont ont été victimes des Rarotongiens de la part de soldats britanniques. La seule mention à propos d'autres soldats originaires des colonies britanniques du Pacifique concerne des renforts «-des îles du Pacifique-» qui sont entraînés au Narrow Camp près d'Auckland. Peut-être des Calédoniens en attente de navires pour l'Europe-? Tous ces soldats ont dans un premier temps perçu la guerre un peu comme une tournée des *All Black*. Pour eux, la confiance qui leur est accordée se mêle à l'esprit d'aventure : «-être digne de l'Empire-» est une expression qui revient fréquemment. Pour le major-général Russel, commandant la

division néo-zélandaise, ses troupes doivent être les meilleures des divisions combattant en France. Lorsque l'Armistice est signé, tous sont impatients de rentrer au pays. Aussi, la nouvelle que la division allait être postée en garnison en Allemagne provoqua des scènes à la limite de l'échauffourée. Ainsi, dès le 14 novembre 1918, un rassemblement de Néo-Zélandais à Bauvois montra son mécontentement par des slogans violents : ils étaient venus se battre mais maintenant que la guerre était finie, ils voulaient rentrer, leur peur intense était celle de devoir rester indéfiniment en garnison sur le Rhin.

Révoltes et mutineries

L'ouvrage de Christopher Pugsley étudie d'ailleurs plus spécialement les révoltes dans les troupes néo-zélandaises pendant la durée de la Grande Guerre. Il signale celle du vendredi saint 1915 au Caire provoquée par des soldats éprouvés par l'ennui de ne pas se battre. En France, un acte de mutinerie se produit en août 1916 dans un camp de prisonniers britanniques (punis par leurs supérieurs) à cause des mauvaises conditions de détention. Le soldat néo-zélandais Braithwaite fut condamné à mort et exécuté. La plus grave des mutineries fut celle du dimanche 9 au vendredi 14 septembre 1917 à Étaples. Les mauvaises conditions de vie imposées aux nouvelles recrues en sont la cause principale. Le général Haig émit l'hypothèse du travail souterrain et subversif d'éléments bolcheviks qui appelaient à cesser la guerre. Mais aucune preuve n'existe qu'une action de ce type ait pu être coordonnée à grande échelle. La révolte débute après l'arrestation du soldat Healey par la police militaire, sur le pont de la Canche, provoquant un attroupement de soldats au repos qui réclamèrent sa libération. En fait, Healey avait déjà été libéré mais la foule, devenue incontrôlable, lança des pierres vers les gardes. Un MP sortit son revolver et tira sur la foule. Une balle atteignit un caporal du Gordon Highlanders et une autre blessa une femme. L'émeute qui s'ensuivit semble avoir été essentiellement dirigée contre la police militaire. La troupe fut appelée à disperser les manifestants. S'il est exact que la mutinerie commença à cause d'un Néo-Zélandais, par la suite, très peu d'entre eux furent concernés. Le témoignage du sous-lieutenant Norman Gray indique que ce fut l'arrestation d'un Maori qui déclencha le saccage du poste de garde de la MP par ses compagnons. Dans la ville, les Maoris firent monter la pression. L'alcool était à l'origine de leur comportement agressif. En fin de journée, un caporal ivre qui incitait le poste de garde du pont à rejoindre les émeutiers fut arrêté, jugé pour mutinerie et exécuté le 4 octobre 1917. Les mutineries de 1917 dans l'armée française ne se propagèrent pas aux forces britanniques, les soldats des deux armées avaient fort peu de contacts et ne fraternisaient pas. Le livre traite aussi des soldats passés en cour martiale, souvent

La division néo-zélandaise passe pour être celle qui eut le meilleur comportement au feu...



des déserteurs néo-zélandais, en insistant particulièrement sur les condamnés à mort exécutés. Les motifs de désertion concernent des hommes qui «-oublent-» de rejoindre leurs unités parce qu'ils ont bu dans les *estaminets*¹³ derrière les lignes ou «-omettent-» de rentrer d'Angleterre après leur congé de huit jours. Certains sont condamnés parce qu'ils dorment pendant les gardes, ou pour désobéissance ou à cause du syndrome du «-choc de l'obus-» malheureusement pas reconnu. Il s'agit de victimes pour l'exemple. Pendant la Grande Guerre, vingt-trois Néo-Zélandais furent condamnés à mort dont cinq exécutés. L'auteur traite aussi des objecteurs de conscience et du problème des MST¹⁴ et des paris d'argent.

Néanmoins, la division néo-zélandaise passe pour être celle qui eut le meilleur comportement au feu et à l'arrière de toutes les divisions étrangères ayant servi en France. L'étroite discipline et le sens de l'honneur qui régnait dans ses rangs n'empêcha cependant pas quelques incidents sans commune mesure avec les véritables révoltes que connurent d'autres armées.

Résumé de Sylvette Boubin-Boyer,
d'après la traduction de Benoît Delvinquer

**Troupes néo-zélandaises
au canal de Panama**

Le partage de l'Océanie et de l'Australie

Coll. Boyer.



Les rubans du souvenir

Des bateaux de guerre venaient d'Australie,
de Nouvelle-Zélande et du Japon.
Ils accostaient au grand quai où les jeunes
filles se rendaient.

On échangeait alors des petits
souvenirs-avec les marins-: des ciseaux,
des chocolats. L'équipage du Kersaint
offrit à ses visiteuses des rubans.

Souvenir de Marie-Louise Lhuillier.

Coll. Lhuillier



Prise de possession des colonies allemandes du Pacifique

Les flottes alliées dans le Pacifique en 1914

Le contre-amiral Huguet, responsable de la flotte française d'Extrême-Orient, a son pavillon sur le *Montcalm* au moment où le croiseur a coopéré avec les forces navales anglo-australiennes et néo-zélandaises à la conquête des colonies allemandes du Pacifique situées dans les archipels de Nouvelle-Guinée et des Samoa. En juin 1914, le croiseur *Philomel* est stationné depuis un an dans les eaux de la Nouvelle-Zélande où il doit servir de bateau-école. Il est commandé par un officier supérieur de la marine britannique, le capitaine P.H. Hall-Thompson qui a son quartier général à Wellington de façon à pouvoir être constamment en contact avec le ministre de la Défense du dominion. La durée de ce commandement n'a pas été déterminée de façon précise, mais elle devait s'étendre sur une période de trois années, comme celle du service à bord des bâtiments de la flotte britannique stationnés hors d'Europe.

Les instructions de guerre adressées, en février 1914, par le ministre français de la Marine au commandant de la division navale d'Extrême-Orient prennent en

compte l'éventualité d'une alliance avec l'Angleterre en cas de conflit déclaré. Pour une efficacité et une rapidité d'exécution accrues, le commandant français doit coopérer avec le commandant des forces navales britanniques en Extrême-Orient. Les dispositions du mémorandum précisent « aussitôt que possible et après réception des ordres nécessaires de leurs gouvernements respectifs, les forces maritimes alliées se réunissent en vue de coopérer. Dans ce but-: le *Montcalm* et le *Dupleix* se joignent à l'escadre anglaise. Le *d'Iberville*, le *Mousquet*, le *Pistolet* et la *Fronde* opèrent dans le détroit de Malacca. Le *Doudart de Lagree* reste dans le *Yangtsé*, son équipage est envoyé dans le sud à Saïgon. »

Le *Montcalm* se trouve dans l'océan Pacifique au moment de la déclaration de guerre. Il n'est prévenu de l'ouverture des hostilités avec l'Allemagne que le 12 août. Au retour de la croisière qui l'a mené le long des côtes du Mexique puis dans les Établissements français d'Océanie, le navire-amiral quitte Fidji le 18 août pour Nouméa où il doit retrouver le cuirassé anglais *Australia* et les troupes anglaises de Nouvelle-Zélande. Les instructions de leurs ministères de tutelle leur enjoignent

Mouvement

de port du mois d'août

Nouméa est en 1914 le point d'appui des flottes des forces alliées dans le Pacifique.

MOUVEMENT DE LA NAVIGATION PENDANT LE MOIS D'AOUT 1914.	
1° PORT DE NOUMEA. (Seul ouvert).	
Navigation extérieure (long-cours et grand cabotage).	
Le 5. —	Vapeur français <i>St-Louis</i> , de 762 tx, venant d'Australie.
Le 6. —	Vapeur français <i>St-Louis</i> , de 3711 tx, allant en Australie.
Le 9. —	Voilier français <i>Bonneveine</i> , de 1994 tx, venant de France.
Le 9. —	Paquebot français <i>Sydney</i> , de 2498 tx, venant de France.
Le 18. —	Vapeur français <i>St-Louis</i> , de 762 tx, allant en Australie.
Le 19. —	Vapeur anglais <i>Koromiko</i> , de 1561 tx, venant de Brisbane.
Le 20. —	Croiseur français <i>Montcalm</i> , croiseurs anglais <i>Pyramus</i> , <i>Psyché</i> , <i>Philomel</i> ; transports militaires <i>Maraki</i> et <i>Monowai</i> , provenance inconnue.
Le 21. —	Cuirassé anglais <i>Australia</i> et croiseur anglais <i>Melbourne</i> , provenance inconnue.
Le 21. —	Vapeur anglais charbonnier <i>Katoa</i> , de 1382, venant de la Nlle-Zélande.
Le 22. —	Vapeur français <i>Perceuche</i> , de 200 tx, venant des Nilles-Hébrides.
Le 23. —	Cuirassé anglais <i>Australia</i> , croiseur français <i>Montcalm</i> , croiseurs anglais <i>Pyramus</i> , <i>Psyché</i> , <i>Philomel</i> et <i>Melbourne</i> ; transports militaires <i>Maraki</i> et <i>Monowai</i> , destination inconnue.
Le 23. —	Vapeur charbonnier anglais <i>Mallina</i> , de 1611 tx, venant de Nlle-Zélande.
Le 24. —	Paquebot français <i>Sydney</i> , de 2498 tx, allant en France.
Le 25. —	Vapeur <i>St-Louis</i> , de 3711 tx, venant d'Australie.

JONC du 12-septembre 1914
Coll. ADVN

de partir ensemble pour une expédition contre la colonie allemande des Samoa. À ce moment, on est sans nouvelles de la division navale de von Spee : « autorités navales Hongkong sont sans renseignements récents précis sur amiral allemand et ses deux grands croiseurs. On pense sont dans sud-est Îles Marshall dirigeant côte américaine. On envisage néanmoins possibilité fassent détour pour rallier Tsing-Tao - ont nombreux vapeurs charbonniers à leur disposition. »

Samoa Yielded without
a Struggle.



La guerre aux Samoa !

Carte humoristique-:
les Samoa se sont rendues sans lutter-!

Cartes postales des Samoa occidentales,
colonie allemande.
Coll. Shekleton

Reddition des Samoa

Le *Montcalm* arrive à Nouméa le 20 août 1914 ; il fait la jonction avec la division néo-zélandaise dirigée par le colonel Logan arrivée le même jour. La flotte britannique est constituée des croiseurs *Psyché*, *Pyramus* et *Philomel* et des deux transports de troupes *Monowai* et *Moeroni* transportant 1383 volontaires néo-zélandais. Le lendemain, la division australienne du contre-amiral Patey composée des croiseurs *Australia* et *Melbourne*, les rejoint. La division rentre d'une tournée d'opérations dans les possessions allemandes de Nouvelle-Guinée où elle a tenté sans succès de détruire le poste de T.S.F. de Rabaul en Nouvelle-Bretagne. Deux vapeurs charbonniers venus tout exprès d'Australie ravitaillent les navires en charbon. Les trois croiseurs reçoivent 200 tonnes de briquettes fournies par le parc de la Marine française. Le *Montcalm* s'approvisionne pour la croisière et, suivant ses instructions en cas de guerre, met en dépôt au magasin de la marine tout le matériel inutile à bord. Les marins inaptes sont débarqués et l'équipage complété par l'apport de marins du *Kersaint*. Les équipages des bâtiments anglais encadrés par de nouveaux officiers, le *Montcalm* embarque également les enseignes de vaisseau



Août 14, la Nouvelle-Zélande monte ses couleurs aux Samoa.

Guilleminet et Negadeble ainsi que deux timoniers, des Calédoniens. Après avoir fait des tirs d'accord sur l'îlot Tareti et reçu le livret des signaux pour les flottes alliées, le 23 août le *Montcalm* quitte Nouméa en compagnie de la division de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, mais ils sont retardés de vingt-quatre heures par l'échouage du transport de troupes *Monowai*. Les navires arrivent à Suva, aux îles Fidji le 26 août au matin. Les petits bâtiments néo-zélandais vont y charbonner. La flotte repart le 27 et arrive en vue d'Apia

le 30 août. À l'aube, craignant d'être attaqués par les Allemands, tous les bâtiments se mettent en position de combat tous feux allumés. À 6 heures, ils sont devant Apia, la *Psyché* les a devancés en battant pavillon parlementaire. Elle peut ainsi avertir de l'absence de tout navire ennemi dès 7h45. Une embarcation se détache alors pour porter au commandant d'Apia une lettre de sommation demandant la reddition des Samoa. De 12h45 à 14h45, les troupes néo-zélandaises débarquent sans incident



Cartes postales de la Nouvelle-Guinée, colonie allemande.
Coll. Shekleton

Vive les colonies !



Traduction: vive les colonies allemandes,
elles créent des terres de peuplement,
du travail et du pain.

notable tandis que les croiseurs *Australia*, *Montcalm* et *Melbourne* demeurent en observation devant Apia pendant les opérations. À terre, le lendemain, le contre-amiral Huguet fait visiter au colonel Logan la mission catholique dirigée par des pères maristes français et le club anglais dont il avait apprécié l'hospitalité lors de son passage pour rejoindre Nouméa. Le 31 août à midi, la division composée de l'*Australia*, du *Montcalm* et du *Melbourne* quitte Apia pour faire route sur Suva où elle arrive le 2 septembre 1914.

Prise des possessions allemandes de la Nouvelle-Guinée

Le *Montcalm* rejoint ensuite Nouméa où il stationne du 5 au 10 septembre et retrouve la concentration des flottes australienne et néo-zélandaise. Les trois divisions alliées quittent Nouméa pour rejoindre Rabaul le 15 septembre, sur l'île de Nouvelle-Bretagne, alors possession allemande de Nouvelle-Guinée. Une base de ravitaillement et un navire hôpital y étaient installés, protégés par un croiseur, trois contre-torpilleurs et deux sous-marins (l'un d'eux disparaît le 15 septembre). Les Australiens dirigent les opérations avec 500 hommes de l'Austra-

lian Naval Reserve et environ 1500 volontaires. À Rabaul, la flotte alliée n'a aucune difficulté à prendre la place mais le poste de T.S.F. se trouve à Herbertshohe, résidence du gouverneur allemand à environ sept kilomètres à l'ouest de la baie Blanche. Un bombardement d'une quarantaine de coups de canon précède l'arrivée des troupes australiennes, faisant six tués et quelques blessés parmi la défense menée par des Papous.

Le *Montcalm* va participer à l'expédition australienne qui occupe Friedrich Wilhelmshafen en Nouvelle-Guinée le 24 septembre 1914.

L'expédition appareille de Rabaul le 22 septembre et fait route sur la Nouvelle-Guinée par le sud de la Nouvelle-Bretagne et le détroit de Vitiaz. Les croiseurs *Australia* et *Encounter*, de la division d'Australie, et le transport de troupes *Berrima*, emportant 400 hommes, accompagnent le *Montcalm* selon l'ordre de route protocolaire convenu. À 7 heures du matin la flotte arrive devant Friedrich Wilhelmshafen pour exécuter les ordres donnés par le vice-amiral Patey. Un émissaire anglais est envoyé par l'*Encounter*. Il remonte à bord à 9h15 en compagnie du représentant du gouverneur allemand de Friedrich Wilhelmshafen qui donne des indications sur la présence de dix-huit de

ses compatriotes à Wilhelmshafen, centre de colonisation dont l'importance est semblable à celle de Rabaul. Pendant ce temps, vers 10 h les vedettes de l'*Australia* draguent vainement la passe à la recherche de mines. À 11 h, l'*Encounter* et le *Berrima* entrent dans le port pour y débarquer 190 hommes et du matériel. Le déchargement se termine aux environs de 17h. Dans l'après-midi, le *Montcalm* effectue un tir réduit d'artillerie principale.

Le gouverneur allemand, tente de discuter avec le colonel Holmes mais l'arrivée du *Montcalm*, battant pavillon ami des Australiens le dissuade de toute velléité de résistance. À 17h30, les bâtiments alliés

L'organisation de la défense de la ville est sous la responsabilité du chef de bataillon Talon. Les différentes batteries de Nouméa sont alors occupées : celle du *Ouen Toro* (4 canons de 19-cm), de l'îlot Brun (4 canons de 80-mm), du fort Téréka (2 pièces de 80mm et 2 de 10mm). Après la destruction des croiseurs allemands dans les Falklands, en décembre-1914, l'ensemble des batteries est démobilisé et malgré les rumeurs et les peurs plus aucun bateau allemand ne croisera dans les eaux du Pacifique jusqu'à la fin des hostilités.

Canon de la Moselle, 1916 Coll. Jacquier



Coll. G. Viale

État-major de Nouméa autour du commandant Durand



quittent le port et reprennent leur place dans la division qui se reforme en ligne de file à 17h30. Le gouverneur allemand fait complète soumission et remet les possessions allemandes de Nouvelle-Guinée au représentant de l'Australie le 24 septembre 1914. La division reprend la route de Rabaul qu'elle rejoint le 26 septembre à 14 heures. Pendant ce temps le *Sydney* détruisait le poste de T.S.F. d'Angaur aux îles Palaos. Pendant le séjour à Rabaul, en raison des conditions météorologiques défavorables et de la forte chaleur, le ravitaillement en charbon se fait de nuit. Le ravitaillement en vivres se révèle difficile en raison de la pauvreté de l'ex-colonie allemande. La vie quotidienne des matelots est pénible.

Prise de possession de la Micronésie

Le 1^{er} octobre, le *Montcalm* se joint de nouveau à l'*Australia* et au *Sydney* en vue de pousser jusqu'aux Carolines et aux Marshall à la recherche des navires allemands. Ils font route par l'ouest de la Nouvelle-Irlande, mais à l'annonce du bombardement de Papeete et de la concentration supposée de la flotte allemande en Amérique du Sud, l'opération est annulée. La division rentre alors à Rabaul le 2 octobre.

Les informations données par les Japonais confirment le fait et annoncent qu'une division nippone est passée à Jaluit, le principal atoll des îles Marshall, sans trouver trace de navire ennemi. Le 3 octobre, les Alliés rejoignent Suva, centre de l'empire colonial anglais, dont l'Amirauté anglaise a décidé de faire le centre d'opérations navales du Pacifique en lieu et place de Rabaul, qui deviendra centre d'opérations japonais. La division d'Australie et le *Montcalm* couvriront l'Australie, la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie.

Du 17 au 23 octobre, le *Montcalm*, l'*Australia* et l'*Encounter* se rendent en division sur la côte nord-ouest de Savaï aux Samoa occidentales, puis aux îles Wallis et Horne (Futuna). Cependant, à partir du mois d'octobre la division alliée du Pacifique éclate : le croiseur anglais *Pyramus* va quitter l'Australie et rejoindre Singapour d'où il escortera les transports français jusqu'au canal de Suez. Le *Montcalm* vient alors de parcourir environ 30000 milles en neuf mois, il a besoin d'une visite générale sérieuse et de réparations indispensables. Son retour à Saïgon est donc prévu pour le mois de novembre, mettant ainsi un terme à sa participation aux opérations conjointes française, anglaise, australienne

et néo-zélandaise de prise de possession des colonies allemandes du Pacifique.

Beaucoup de ces opérations montrent le peu de préparation effective avant guerre et surtout le manque de renseignements des flottes alliées vouées à coopérer. Cependant à partir de décembre 1914, la destruction de la division navale allemande aux Falkland donne la maîtrise du Pacifique aux forces navales alliées. Les divisions françaises, australiennes et néo-zélandaises couvrent dans le Pacifique Sud, l'Australie, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande. Les Japonais croisent dans les archipels des Marshall, des Carolines et Bismarck. Seule demeure l'incertitude à propos de deux croiseurs armés par les Allemands en Chine ou à Yap dont l'un aurait été pris aux Russes, et qui navigueraient sous les noms de *Lucks* et de *Cormoran*.

En février 1915, les marins français participent à la répression de la mutinerie de Singapour où des officiers hindous après avoir tué leurs officiers anglais, ont tenté de délivrer les 340 Allemands prisonniers à Tanghi. Le navire amiral terminera la guerre rattaché à la 3^e escadre, affectée à la surveillance du canal de Suez.

Tsing-Tao...
 Ponape...
 Apia...
 Dalap...
 Papeete...
 Nuku Hiva...



Cartes postale des Samoa occidentales, colonie allemande.
 Coll. Shekleton

Combats dans le Pacifique

La flotte allemande dans le Pacifique

En juin 1914, sur la base navale allemande de Tsing-Tao en Chine, les changements annuels d'équipages viennent d'avoir lieu sur les bâtiments de la marine avant la croisière prévue dans le Pacifique nord-est. Le *Gneisenau* et le navire amiral *Scharnhorst* dirigé par l'amiral von Spee doivent se rendre en deux jours aux îles Truck dans les Carolines. Ils rejoindront ensuite les Mariannes, colonie allemande, par la mer de Chine, Kyushu et les îles Ryukyu appartenant au Japon. Arrivés aux Truck, les deux navires, accompagnés du *Fukoku Maru*, navire charbonnier japonais affrété tout exprès pour la croisière, restent groupés en raison des inquiétudes provoquées par l'annonce de l'assassinat de l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand à Sarajevo.

À Ponape¹⁵, le 28 juillet, le navire amiral de l'escadre des croiseurs de l'Extrême-Orient envoie l'ordre de «prendre les dispositions de combat pour exercice»¹⁶. Les croiseurs sont alors vidés de tout matériel inutile, les canons visités, les lieux réaménagés. Le 31 juillet, Berlin avertit l'amiral du «danger de guerre menaçant». Les écoutes de la T.S.F.

des navires français, russes, japonais ou anglais qui croisent dans les parages en apportent la confirmation. Les Allemands ne dévoilent pas leur présence.

La dernière croisière de l'amiral von Spee

Le soir du 2 août, l'ordre de mobilisation officiel contre la Russie et la France parvient à bord. L'amiral von Spee réunit l'équipage au matin et lui communique la nouvelle. Il relève l'attitude «inamicale» de l'Angleterre et donne l'ordre de «considérer les navires anglais également comme des ennemis». Le 4 août, les deux croiseurs effectuent un tir d'accord et regagnent leur mouillage pour la nuit. Les marins du *Fukoku Maru*, dépourvu de T.S.F., ne sont pas avertis et von Spee expédie le charbonnier à Apia au Samoa allemande. Sur le bateau, a pris place le représentant d'une firme allemande, il sera chargé «d'empêcher, autant que possible, que le monde fût trop tôt informé de notre séjour à Ponape». Le mercredi 6 août, le *Nurnberg* arrive en provenance d'Honolulu où il a appris la déclaration de guerre, préférant ainsi ne pas suivre son programme qui aurait dû lui faire retrouver le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* aux Samoa occidentales.

L'amiral ayant donné l'ordre à tous les navires d'appareiller avant la nuit, les procédures de ravitaillement et d'embarquement sont accélérées. Le capitaine de port de Ponape récupère les embarcations qui doivent rester à terre et détruit les amers les moins importants du port afin de rendre plus difficile l'approche d'un éventuel ennemi.

Le *Titania*, navire marchand allemand est transformé en navire militaire en remplaçant son pavillon de commerce par un pavillon de guerre. Il se joint au *Scharnhorst* et au *Gneisenau* qui quittent Ponape à 17 heures cap au nord-ouest vers la côte d'Extrême-Orient dans l'espoir d'y trouver du ravitaillement. Le 11 août, ils sont en vue de Pagan, dans les Mariannes du nord, où de nombreux navires ravitailleurs vont décharger charbon et approvisionnement divers¹⁷.

Fuite en Micronésie

Le grand avantage de la flotte allemande est que sa position exacte est ignorée de l'ennemi. Accompagnée des bâtiments de commerce, la division de l'amiral von Spee cherche donc à rejoindre le plus rapidement possible les grandes routes de navi-



Cartes postales des Carolines,
colonie allemande.
Coll. Shekleton

gation commerciale. Le 14 août, l'*Emden* reçoit l'ordre de l'Amirauté de rejoindre l'océan Indien. Le 19 août, l'escadre entre dans la passe sud d'Eniwetok, la plus septentrionale des îles Marshall. La route suivie a donc été plein nord puis nord-est, puis sud-est contrairement aux prévisions. Jusqu'au 21, les navires sont avitaillés, des exercices de tir effectués puis l'escadre reprend la mer le lendemain, laissant deux des petits vapeurs regagner des ports neutres. Le 27 août, préférant ne pas se montrer à Jaluit, siège du gouvernement des Marshall, les navires entrent à Majuro, petit archipel où se trouve Dalap, la capitale des îles Marshall, au sud-est de l'archipel, où ils font la jonction avec le *Cormoran*¹⁸ venant de Tsing-Tao.

Après avoir communiqué les nouvelles en leur possession, le *Cormoran*, le *Prinz Eitel Friedrich* et le cargo *Mark* sont envoyés dans les eaux australiennes pour y mener la guerre de course contre les transports de troupes et les navires marchands. L'amiral von Spee dirige alors ses bâtiments le long du courant équatorial entre les 5^e et 10^e parallèles nord, économisant ainsi le charbon puis ils prennent la direction de Christmas¹⁹.

À partir du 3 septembre, la liaison radio est rétablie avec le *Nurnberg* à son retour

d'Honolulu. Il rejoint l'escadre le 6 septembre apportant des vivres frais et surtout des journaux. Le *Nurnberg* repart accompagné du *Titania* quelques heures plus tard avec pour instruction d'aller à l'île Fanning, possession anglaise, couper le câble qui relie l'Australie au Canada. Le télégraphiste de la compagnie du câble, sous la menace d'une arme, est contraint de détruire sa station ainsi que les pièces de rechange. La population réserve un accueil favorable aux Allemands et les avitaille en vivres frais. Une opération similaire est réalisée aux îles Coco où l'équipage de l'*Emden* sectionne un câble australien.

À Honolulu, le *Nurnberg*, malgré quelques difficultés avec les autorités américaines, a pu se ravitailler avec l'aide des vapeurs allemands qui se trouvaient dans le port. Les Allemands de la ville ont apporté leur aide et leur soutien à l'équipage et les cadets d'un voilier-école allemand ont demandé à être enrôlés. Le 9 septembre, le *Nurnberg* est chargé d'escorter la division allemande jusqu'aux Samoa occidentales pour tenter de les reprendre aux Néo-Zélandais. Mais aucun navire ennemi n'est en rade et les marins de l'amiral von Spee, sans instructions officielles, ne se risquent pas au combat à terre, leur mission étant

exclusivement de combattre sur mer. La station anglaise d'Apia peut ainsi donner la position de la division allemande du Pacifique et la direction nord-ouest prise par les navires. Le 17 septembre, la division est rejointe par le vapeur *Ahlers* au large de l'île anglaise Souvarow²⁰. Le charbonnage est rendu extrêmement périlleux en raison d'une houle très forte, le *Scharnhorst* ne peut donc s'y ravitailler.

Von Spee décide alors de rejoindre les îles françaises de l'archipel de la Société dans l'espoir de causer quelques dommages aux intérêts français et de se procurer du charbon et des vivres frais. Il compte aussi sur le climat tropical plus frais en cette saison que celui des Samoa pour améliorer la santé de ses équipages.

Le 21 septembre, le *Neisenau* et le *Scharnhorst* arrivent en vue de Bora-Bora, île de l'archipel de la Société dans les Établissements français d'Océanie où ils accostent leur transport *Ahlers*. À terre, ils achètent et paient comptant tout ce qu'ils trouvent. Le représentant du gouvernement français envoie des fleurs à l'amiral von Spee. On ne connaît pas l'origine de cette méprise mais les Allemands en profitent.



Coll. Destremau

Bombardement de Papeete, juin 1914

Destruction de Papeete

Le lendemain, la division allemande se trouve devant Papeete, ville la plus importante de l'île de Tahiti-Nui et siège du gouvernement français représenté par le gouverneur Fawtier²¹. La navigation est rendue mauvaise par l'existence d'un courant qui déporte les navires vers l'ouest. Il faut plus d'une heure à von Spee pour rejoindre la passe, ce qui lui vaut d'être repéré par les Tahitiens. Son intention est de se faire livrer des vivres et du charbon et seulement après les avoir obtenus de «*détruire les organisations militaires de l'ennemi*». Pendant ce temps, la défense de la ville et l'évacuation de ses habitants sont mises en œuvre par le commandant Destremau et le gouverneur. Les instructions du ministre de la guerre sont suivies à la lettre : *La Zélée* est envoyée par le fond par son commandant, le balisage du canal est détruit et le parc à charbon incendié. C'est alors que les Allemands commencent leur bombardement, ils détruisent les batteries de défense de la ville et le vapeur allemand *Walkure*, prise de guerre de la marine française. Ils atteignent aussi *La Zélée*, ce qui fera dire à beaucoup qu'ils ont réussi à couler un navire français. Des projectiles viennent frapper un dépôt de coprah de la

La nouvelle du déclenchement du conflit ne fut confirmée officiellement à Tahiti que le 29 octobre 1914.

Très isolée, la colonie ne pouvait compter que sur ses propres forces, au demeurant très limitées.

La défense, qui n'était envisageable que dans le chef-lieu, fut confiée à Maxime Destremau, lieutenant de vaisseau, commandant le seul stationnaire de la Marine nationale à Tahiti. Deux croiseurs de la puissante escadre allemande d'Extrême-Orient faisaient route dans le Pacifique et, par ruse, parvinrent à se ravitailler à Bora-Bora. Convoitant le charbon entreposé à Papeete et le bénéfice moral d'une opération militaire spectaculaire, le 22 septembre, ils tentèrent une attaque sur la capitale des EFO. Destremau rendit leur coup de force inutile en faisant brûler le dépôt de charbon. L'amiral allemand n'envisageait guère de résistance mais vit les préparatifs de combat et comprit qu'il serait périlleux de forcer l'entrée de la rade où la passe n'était plus signalée. Bien que doté d'une puissance de tir supérieure, il sut qu'un débarquement sous le feu d'une batterie judicieusement installée sur une colline pourrait s'avérer très difficile. Il se contenta de bombarder la ville dont les maisons de bois, les dépôts de boisson et les magasins brûlèrent jusqu'au lendemain. Cet épisode fit entrer d'emblée la réalité de la guerre dans l'univers des Polynésiens, apportant la peur aux civils comme en témoigne pendant plusieurs mois leur fuite vers les vallées à chaque rumeur d'un nouveau passage hostile. D'autant qu'aux îles Marquises, l'escadre allemande avait donné lieu à quelques exactions et marqué fortement la population de Nuku Hiva. Ensuite, la colonie n'eut plus à affronter de dangers directs qu'en 1917 avec la présence du pirate allemand Luckner et de son «*Seeadler*» qui finit sur le récif de l'atoll de Mopéla.

par Marie-Noëlle Frémy



Polynésiens rapportant l'étendard de l'épave de *La Zélée*

Coll. Destremau

vieille ville, allumant un incendie dans tout un quartier. Le bombardement terminé, le gouverneur fait hisser un pavillon pour signifier aux Allemands un message codé par lequel il leur signale qu'il détient des otages allemands. Cependant, l'amiral teuton n'a pas l'intention de s'attarder dans la colonie.

Le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* reprennent alors leur route sur le nord-est vers les îles Marquises. Ils retrouvent le *Nurnberg* et ses cargos du train à l'île de Nuku Hiva le 26 septembre. Les navires charbonnent et se procurent viande, fruits et légumes auprès des indigènes. À Nuku Hiva et à Hiva Oa, où se trouvent deux comptoirs de la Société commerciale de l'Océanie d'origine allemande, mis sous séquestre au début de la guerre par le gouverneur Fawtier, les marins vont pouvoir s'approvisionner et vider les magasins de leurs marchandises. Le 1^{er} octobre, le *Gneisenau* mouille dans la baie d'Hiva Oa, les officiers descendent à terre pour occuper l'île. Le seul gendarme conduit le commandant Pochhammer au représentant du gouvernement français, le médecin-résident Louis L'Hermier des Plantes. Celui-ci est contraint de remettre aux Allemands tout ce qui appartient au gouvernement français : 10000 francs envi-

ron, les timbres et les cachets de la poste. Les marins profitent de l'occasion pour descendre à terre. Tout le bétail sur pied est chassé et entreposé sur le navire. Le 3 octobre, médecin et gendarme français sont remis en liberté, leurs fusils personnels leur sont rendus. Le navire quitte l'île à la tombée de la nuit pour rejoindre le *Scharnhorst* et prendre la direction des côtes de l'Amérique du Sud.

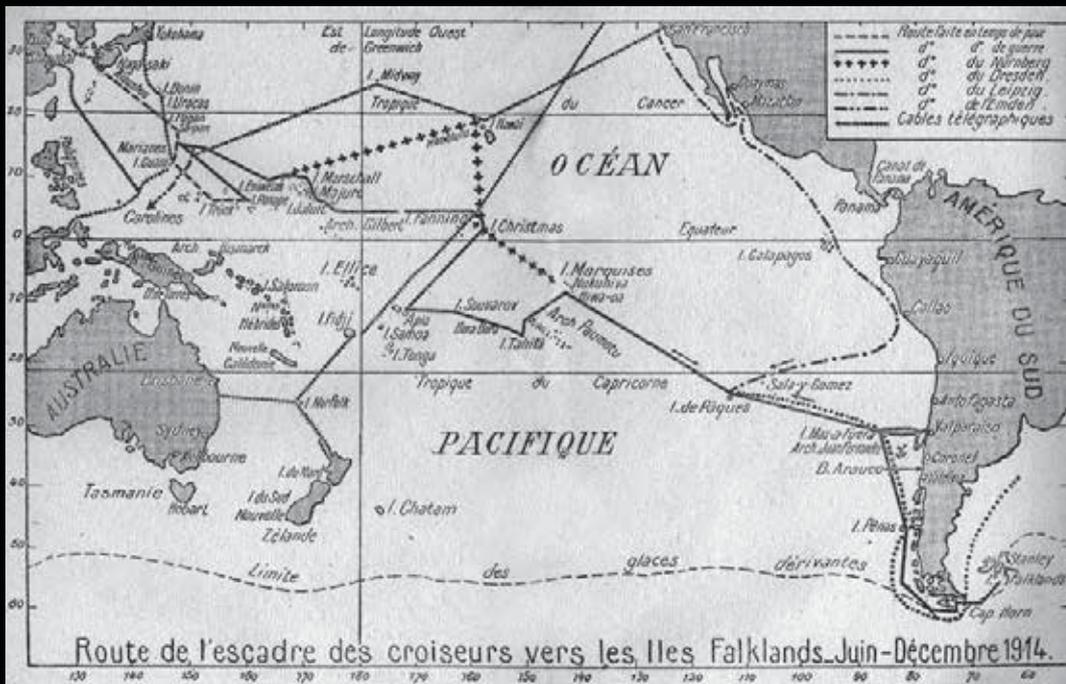
Route vers l'Atlantique

Le 9 octobre, la division franchit le tropique du Capricorne et se dirige vers l'île de Pâques. L'amiral von Spee entre en communication radiotélégraphique avec les croiseurs légers *Leipzig* et *Dresden*, accompagnés du vapeur *Baden*. Du 12 au 19 octobre, la division se trouve à l'île de Pâques où les marins mettent leur séjour à profit pour réparer, charbonner. Ils se réapprovisionnent chez un colon anglais qui n'est pas encore averti de la déclaration de guerre. Les retrouvailles avec le *Leipzig* dès le 14 octobre permettent à l'escadre de l'amiral von Spee de connaître la situation de la marine allemande dans la guerre maritime, la position des différentes marines dans le Pacifique, de recevoir des journaux et de

bénéficier d'un accroissement des approvisionnements grâce aux trois bâtiments de la «Kosmolinie» qui accompagnent le croiseur.

Le *Nurnberg*, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* accompagnés des vapeurs font ensuite route sur l'archipel Juan Fernández au large de Valparaiso, puis ils se mettent à l'abri de Más Afuera le 26 octobre pour charbonner sur l'*Amasis*. Après avoir retrouvé le *Prinz Eitel Friedrich*, l'amiral von Spee dispose de deux croiseurs cuirassés, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* et de trois croiseurs légers, le *Nurnberg*, le *Leipzig* et le *Prinz Eitel Friedrich*. Celui-ci, reconduit sur les côtes chiliennes neutres le 31 octobre, le *Dresden* vient alors le remplacer. L'amiral est ainsi averti de la présence d'un navire anglais entré la veille dans le port chilien de Coronel. Il décide d'aller livrer bataille à l'escadre anglaise de l'amiral Cradock composée du *Good Hope*, du *Monmouth*, du *Glasgow* et de l'*Otranto*. Les Allemands se placent en ligne devant les deux sorties de la baie d'Arauco par laquelle on regagne la haute mer au sortir de Coronel.

Dès le premier coup au but sur le navire-amiral *Good Hope*, le feu se déclare et une forte explosion l'achève, le *Monmouth* incendié est ensuite coulé par les canons



Carte du parcours de la flotte de l'amiral von Spee

Tirée de *La dernière croisière de l'amiral von Spee Payot*, Paris, 1929.

Coll. Boyer

du *Scharnhorst*. Pour rendre publique sa victoire sur les Anglais, le comte von Spee décide alors de se rendre à Valparaiso où l'escadre allemande arrive le 3 novembre. Les marins peuvent descendre à terre, se replonger dans le monde et envoyer du courrier à leurs familles. Comme à Honolulu, des volontaires allemands s'engagent.

Le 6 novembre les navires se retrouvent près de Más Afuera où le *Leipzig* est en train de charbonner sur une prise de guerre, le quatre-mâts français *Valentine* de Dunkerque. Le *Baden* remorque une prise du *Titania*, un vapeur norvégien, l'*Hélicon*, chargé lui aussi de charbon. Les navires allemands peuvent charbonner durant trente-six heures et commencer à démanteler le *Valentine*, navire presque neuf et particulièrement bien équipé. Jusqu'au 15 novembre les navires allemands se ravitaillent, procèdent au démantèlement de leurs prises de guerre et du *Titania*, trop ancien pour affronter le Cap Horn. Ils sont à l'affût de toutes les écoutes radiotélégraphiques ou de celles d'autres navires et apprennent ainsi que Tsing-Tao est tombé le 9 novembre. Les navires longent les côtes jusqu'au golfe de Pénas qu'ils atteignent le 21 novembre. Quelques navires se joignent à eux, comme le *Seydlitz*, cargo

allemand du Lloyd, affecté à la ligne d'Australie en temps de paix et qui, à l'annonce de la déclaration de guerre, avait fait route sur l'Amérique du Sud. Les nouvelles qu'ils reçoivent montrent que les Japonais de l'*Idzumo* et les Anglais du *Newcastle* leur coupent la route sur le nord tandis qu'à l'ouest, l'*Australia* accompagné du navire-amiral français *Montcalm* et des croiseurs néo-zélandais leur interdisent le Pacifique. La remontée sur l'Atlantique par le Cap Horn est donc la route préconisée par l'État-major. Le 2 décembre, l'escadre allemande double le «rocher abrupt qui monte la garde entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique à l'extrémité sud de l'île Horn.» Conformément aux instructions en sa possession, le comte von Spee se donne alors comme objectif d'aller rejoindre la route commerciale longeant la côte est de l'Amérique du Sud pour y détruire les navires de commerce ennemis.

La bataille des Falkland

Ayant quitté le Pacifique, l'escadre de l'amiral von Spee arrive en vue des îles Falkland le 8 décembre, base importante de la flotte britannique. Il y voit la possibilité de détruire les dépôts de charbon et de vivres, les installations d'entretien des navi-

res et surtout la plus importante station radiotélégraphique du sud de l'Amérique. La bataille navale, rapidement menée par l'amiral Sturdee montre la supériorité de l'escadre britannique qui détruit en quelques heures le *Scharnhorst*, le *Gneisenau*, le *Leipzig* et le *Nürnberg*. L'amiral von Spee disparaît en même temps que son navire et tout son équipage ; sur 2200 hommes environ que comptait l'escadre allemande de l'amiral von Spee, seuls 215 hommes regagneront leur pays.

La bataille des Falkland a permis au Pacifique sud-ouest d'échapper définitivement à la guerre maritime et à la flotte britannique d'y assurer sa suprématie.

«-La façon dont cela se passait dans les têtes est difficile à comprendre. Il faut penser que mon arrière-grand-père était cannibale, mon grand-père christianisé et diacre. On leur interdisait de tuer, de mentir. Il fallait tout respecter et puis d'un coup, c'était la guerre. Mon père devait tuer.

On disait alors : « mourir pour la mère patrie » les hommes de Lifou partaient pour mourir. C'était sûr ! Ils allaient mourir.

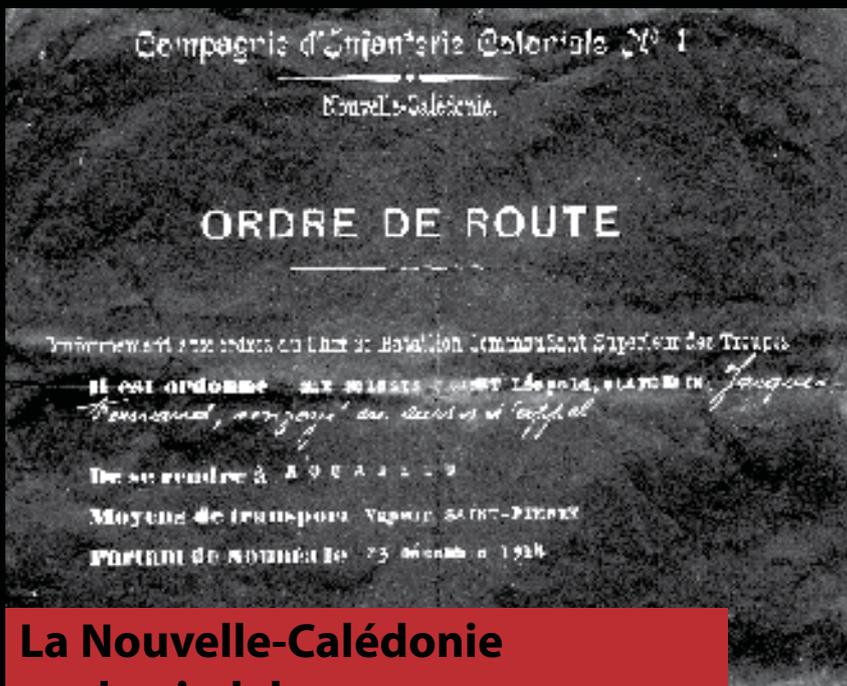
La France, c'était si loin... »

1914 1918



Chronique calédonienne





La Nouvelle-Calédonie sur le pied de guerre

Dès l'annonce de la mobilisation, les citoyens français métropolitains n'ayant pas leur domicile dans la colonie doivent s'inscrire sur les registres à Nouméa ou rejoindre leur propre centre de mobilisation.

Environ 120 étudiants, hommes d'affaires ou vacanciers calédoniens présents en métropole lors de la déclaration de guerre ont le choix de se faire incorporer dans le bureau de recrutement le plus proche de leur domicile métropolitain, ou de rentrer à leurs frais en Nouvelle-Calédonie pour y être mobilisés. La plupart choisissent la première solution. Au pays, les militaires en poste, gendarmes, officiers et soldats sont rappelés immédiatement. 117 d'entre eux regagnent la France via Sydney dès le 12-septembre. Ils seront remplacés, dans la mesure du possible, par de plus âgés puis par les blessés de guerre inaptes au front. Le 6-février 1915, un câble du ministère des Colonies prescrit le rapatriement de tous les hommes de la réserve de l'armée active et de la territoriale, reconnus aptes à

la campagne en métropole, désorganisant ainsi la défense intérieure et l'économie de la colonie. La vie quotidienne en sera durablement affectée.

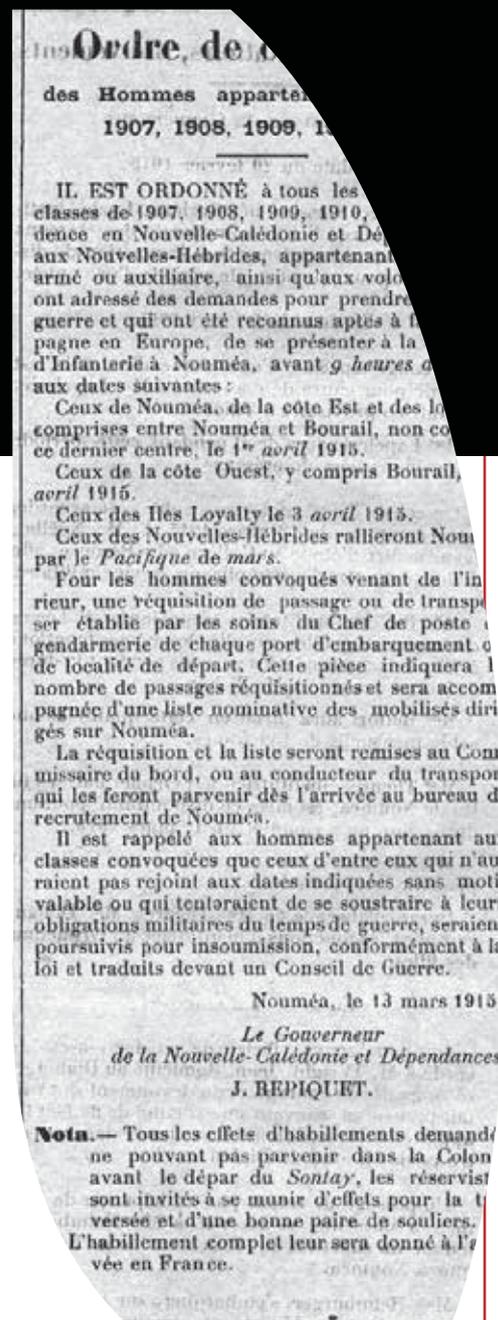
Formation des contingents

Après avoir été différé à de nombreuses reprises, en raison du manque de moyens de transport, l'ordre de départ arrive «-15-janvier 1915 — le ministre des Colonies a prescrit au gouverneur de comprendre dans le contingent qui doit être dirigé sur la métropole tous les hommes des classes 1909, 1910, 1911 à l'exception de ceux qui sont classés dans les services auxiliaires et qui, après un nouvel examen ne seraient pas reconnus aptes au service armé-». Le gouverneur fait en outre paraître un avis afin que «-les mobilisables réservistes et territoriaux des classes 1908 à 1894 inclus... qui désirent rentrer en France pour prendre part à la guerre adressent d'urgence leur demande au Chef de bataillon Commandant supérieur des Troupes du Pacifique... ils seront dirigés sur la France aux frais de l'Etat pour être incorporés à leur débarquement-». La réserve de la territoriale n'est pas encore appelée. Enfin par arrêté du 9-février 1915

Ordre de route d'un soldat renvoyé en sursis d'appel

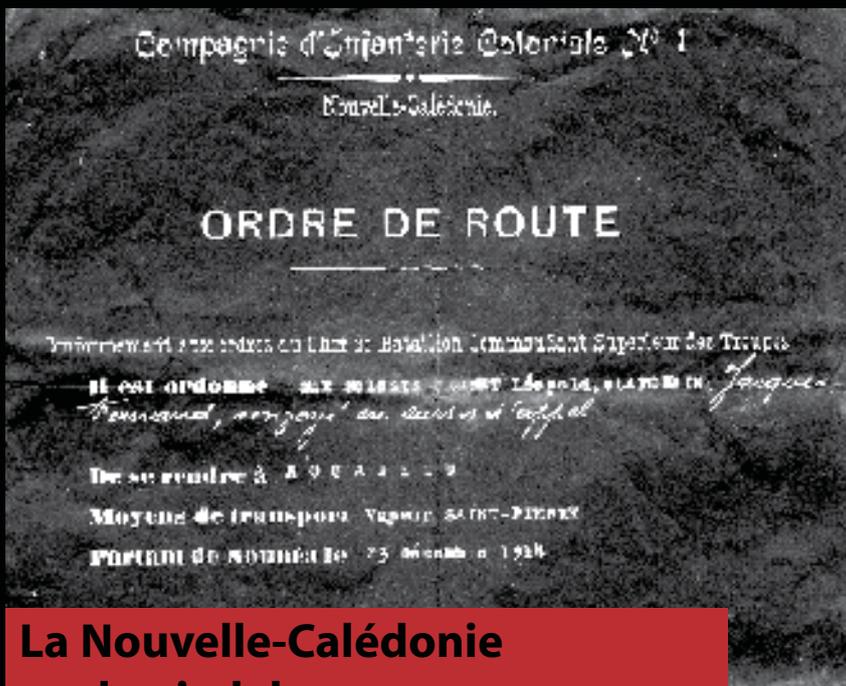
Être en sursis n'est qu'un report d'incorporation. Fernand Afchain partira au front en 1915.

Coll. Afchain



Ordre de convocation

JONC du 13-mars 1915. Coll. ADVN



La Nouvelle-Calédonie sur le pied de guerre

Dès l'annonce de la mobilisation, les citoyens français métropolitains n'ayant pas leur domicile dans la colonie doivent s'inscrire sur les registres à Nouméa ou rejoindre leur propre centre de mobilisation.

Environ 120 étudiants, hommes d'affaires ou vacanciers calédoniens présents en métropole lors de la déclaration de guerre ont le choix de se faire incorporer dans le bureau de recrutement le plus proche de leur domicile métropolitain, ou de rentrer à leurs frais en Nouvelle-Calédonie pour y être mobilisés. La plupart choisissent la première solution. Au pays, les militaires en poste, gendarmes, officiers et soldats sont rappelés immédiatement. 117 d'entre eux regagnent la France via Sydney dès le 12-septembre. Ils seront remplacés, dans la mesure du possible, par de plus âgés puis par les blessés de guerre inaptes au front. Le 6-février 1915, un câble du ministère des Colonies prescrit le rapatriement de tous les hommes de la réserve de l'armée active et de la territoriale, reconnus aptes à

la campagne en métropole, désorganisant ainsi la défense intérieure et l'économie de la colonie. La vie quotidienne en sera durablement affectée.

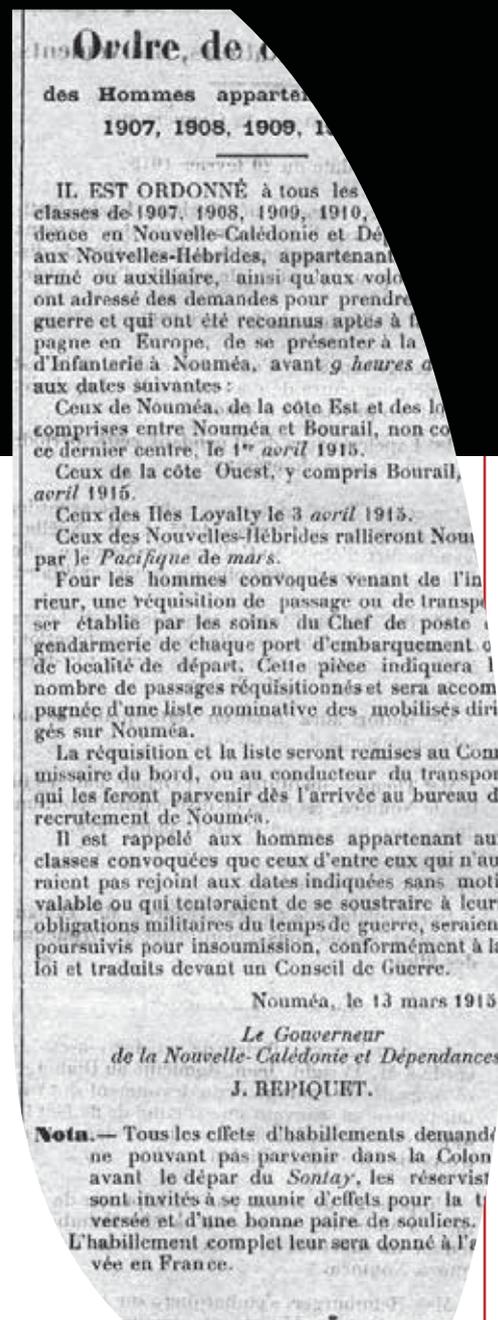
Formation des contingents

Après avoir été différé à de nombreuses reprises, en raison du manque de moyens de transport, l'ordre de départ arrive «-15-janvier 1915 — le ministre des Colonies a prescrit au gouverneur de comprendre dans le contingent qui doit être dirigé sur la métropole tous les hommes des classes 1909, 1910, 1911 à l'exception de ceux qui sont classés dans les services auxiliaires et qui, après un nouvel examen ne seraient pas reconnus aptes au service armé-». Le gouverneur fait en outre paraître un avis afin que «-les mobilisables réservistes et territoriaux des classes 1908 à 1894 inclus... qui désirent rentrer en France pour prendre part à la guerre adressent d'urgence leur demande au Chef de bataillon Commandant supérieur des Troupes du Pacifique... ils seront dirigés sur la France aux frais de l'Etat pour être incorporés à leur débarquement-». La réserve de la territoriale n'est pas encore appelée. Enfin par arrêté du 9-février 1915

Ordre de route d'un soldat renvoyé en sursis d'appel

Être en sursis n'est qu'un report d'incorporation. Fernand Afchain partira au front en 1915.

Coll. Afchain



Ordre de convocation

JONC du 13-mars 1915. Coll. ADVN

ANNEXE à la décision n° 41, du 19 janvier 1916.

TABLEAU

des infirmités dispensant l'homme qui en est atteint de se présenter devant le Conseil de Révision.

1° Perte de deux membres, ou d'un membre, ou d'une main ou d'un pied ;

2° Perte totale du pouce d'une main ;

3° Paralyse d'un membre ;

4° Atrophie (forte diminution de volume d'un membre).
Sous la réserve que l'infirmité rende impossible l'usage normal du membre.

5° Ankylose (immobilité complète) d'une grande articulation (poignet, coude, épaule, cheville, genou, hanche).
Sous la réserve que l'infirmité rende impossible l'usage normal du membre.

6° Déviation de la colonne vertébrale (gibbosité visible sur l'homme vêtu).

7° Perte complète de la vue ou perte d'un œil ;

8° Idiotie ou aliénation mentale (si le malade est interné, un certificat du médecin de l'asile doit être produit).

9° Obésité forte (poids supérieur à 100 kilogr.).

«-Nous étions tellement patriotes que lorsque les jeunes gens sont partis, on n'a pas regardé le chagrin qu'on allait avoir de leur départ ni l'effort qu'ils faisaient. Pourtant ça a été quelque chose le matin de leur départ.

La foule s'est agglutinée près de la caserne et quand ils sont sortis à 9-heures, ça a été une ovation formidable. On les a suivis partout.

D'abord chez le commandant, puis au gouvernement où il y eut les discours du consul de Belgique, du gouverneur, du consul d'Angleterre et de monsieur Leyrault, le maire de Nouméa.

Quand ils ont embarqué, nous sommes tous montés dans des bateaux.

Je me souviens qu'il y avait le Saint-Antoine, celui du tour de côte.

On les a accompagnée jusqu'au phare...»

Souvenirs de Marie-Louise Lhuillier

Tableau des exemptés

Un handicap physique exempté, mais être soutien de famille n'est pas toujours reconnu comme raison d'exemption même si la famille délaissée se trouve réduite à la misère.

JONC du 30-janvier 1915
Coll. ADVN

Bourail, le 7 mai 1916

Monsieur,

Les seuls enfants qui pouvaient nous venir en aide sont sur le front ou à la caserne. La main-d'œuvre est rare et surtout coûteuse pour la cueillette du café. Pour ces motifs je vous serais obligé de me délivrer un certificat pour démontrer la nécessité qui s'impose pour qu'un de nos enfants qui est à la caserne puisse grâce à ce certificat que je lui adresserai lancer une permission.

Dans l'espoir que ma demande sera prise en considération.
Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes respectueuses salutations.

Jules Trigalleaux



Les Niaoulis* au front

Coll. G.-Viale

Le 23-avril 1915, le premier contingent calédonien de sept cent treize hommes, appelés «-Niaoulis-», part sur le *Sontay* des Messageries Maritimes, navire réquisitionné par le ministère de la Guerre. On retrouve là un petit nombre de fonctionnaires, quelques employés de commerce, des ouvriers de tous les corps de métiers mais surtout des mines et en plus grand nombre, des cultivateurs. Le navire accoste à Marseille le 26-juin après quatre escales à Sydney, Perth, Colombo et Port-Saïd. Une grande partie du contingent rejoint Lyon où les soldats resteront au camp de la Valbonne, dans la commune de Saint-Maurice-de-Gourdans (Ain) pendant sept mois à l'entraînement.

Le front de l'Est

Certains sont affectés au 5^e Régiment d'infanterie coloniale (R.I.C.) composé de trois bataillons avec un effectif total de soixante-treize officiers et de trois mille trois cent cinquante-six hommes sous les ordres du colonel Roulet. Les Calédoniens participent aux combats de Barleux dans la Somme, les 4 et 5-septembre 1916, où cinquante et

*Nom donné aux poilus calédoniens d'origine européenne.



Rassemblement du contingent devant la caserne Gally-Passeboc

Coll. G.-Viale

un d'entre eux tombent au champ d'honneur, d'autres sont faits prisonniers ou ont disparu. En 1917, les Niaoulis combattent dans l'Aisne, puis près de Verdun au Chemin des Dames et à Heurtebise (16-avril), de nouveau près de Verdun à la Chaume et à Courrières (du 7 au 10-octobre). En 1918, ils sont en Picardie, à la ferme Auclin (12-juillet), au bois de Belloy-en-Santerre, à Mailly-Raineval (23-juillet), au passage de l'Avre (8-août), dans les Hauts-de-Meuse, aux Épargés (12-septembre), au bois de Manheulles (22-septembre) au nord de Verdun, à Vilosnes, Haraumont, Bré-

hévilles (du 5 au 8-novembre) et à Peuvillers (du 9 au 11-novembre).

Les Calédoniens incorporés au 6^e R.I.C. sous le commandement du général Marchand participent aux combats de l'Oise avec la VI^e armée (général Dubois, du 19-février au 23-juillet 1916) au bois des Loges puis Canny-sur-Matz et Lassigny. Ils sont sur la Somme avec la 1^e armée du général Micheler, du 15-août au 29-décembre 1916 entre Assevillers et Belloy-en-Santerre, puis à Villers-Carbonnel. En 1917, le régiment défend le secteur de Cerny-en-Laonnois, Troyon et Vandresse dans l'Aisne (30-jan-



Les caporaux du premier contingent calédonien

De gauche à droite:-
 A.-Boutin, H.-Barbançon,
 E.-Metzger, Hénin, L.-Bénébig,
 F.-Legras, U.-Schmidt, C.-Gaertner,
 B.-Clément, Afchain, P.-Dillisinger,
 Moglia, Veyrenc, Sicard, A.-Mary,
 M.-Vautrin, H.-Grosbois, R.-Metzger,
 J.B. Marillier (les deux derniers
 tenant l'écrêteau), un engagé
 métropolitain
 «-Les caporaux du détachement
 n° 10 allant à Berlin pour siéger
 en Cour internationale.-»

Coll. G.-Viale
 (prise au canal de Suez, le 16.6.15)



À bord du Sontay

le soldat Afchain est au premier rang,
 son livret à la main
 Coll.-Afchain

Vie à bord du SONTAY 15-juin 1916

Mes chères frangines et beaux-frères,

J'ai reçu vos cartes à Aden, elles m'ont fait bien plaisir. Je n'ai pas grand-chose à vous dire sur la vie du bord, si ce n'est qu'elle commence à me dégoûter, heureusement que dans une douzaine de jours nous serons à Marseille.

Nous sommes actuellement dans la mer rouge, qui n'est pas rouge du tout mais qu'il y fait une chaleur atroce, jamais de ma vie. Je n'ai eût aussi chaud toute la nuit, tu vois des types qui se baladent avec leurs couvertures pour trouver une place pour dormir. Il y a un pauvre diable de marin qui est mort à bord, nous l'avons immergé, c'est une bien triste cérémonie.

Après demain nous allons passer le canal de Suez, nous pourrions bien y recevoir des coups de flingots, cela changera toujours un peu la monotonie du voyage. J'espère que la prochaine lettre que je vous écrirais sera datée de Marseille. J'espère aussi l'écrire avec plus de tranquillité qu'à bord, ici nous ne sommes pas un instant tranquille, notre sale table bouge continuellement avec le mouvement du navire, aussi parfois ma plume à des envolées superbes.

Excusez-moi de ne pas vous en écrire bien bien longue. J'ai écrit à maman et à Jeanne elles vous verront lire mes lettres.

Recevez tous mes meilleurs baisers.

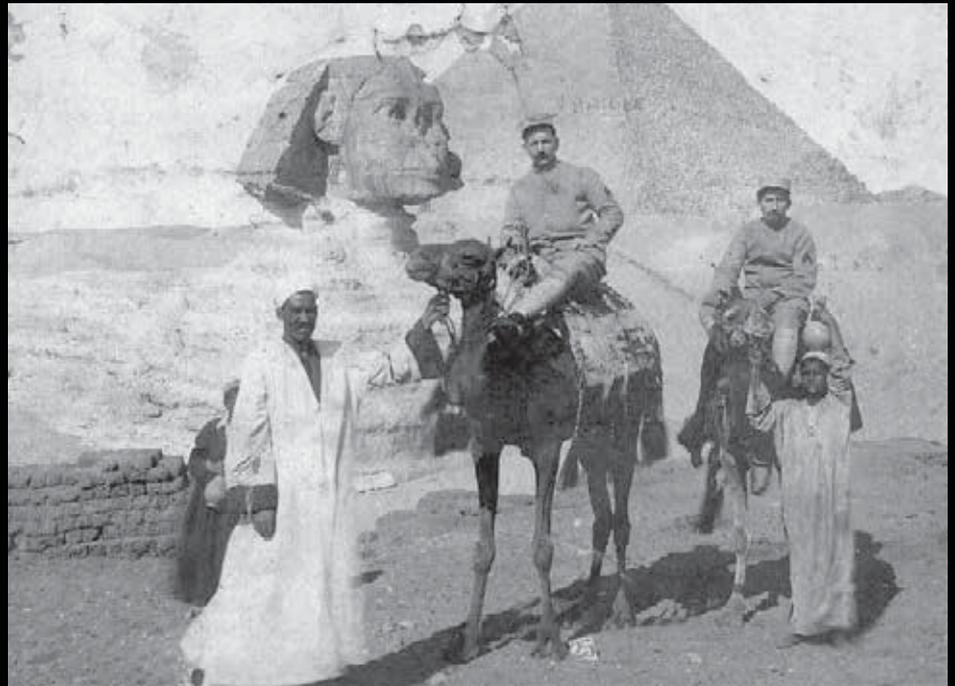
Votre frère, Louis (Godelon)

Coll. Courtot

Le calédonien Marillier en Égypte

L'Égypte, comme la Crète, est une base arrière du front d'Orient. Les soldats calédoniens viennent s'y reposer.

Coll. Marillier



vier — 20-avril 1917). Puis il rejoint la Lorraine de mai à août, en secteur calme. Les 24 et 25-septembre, il débarque à Verdun pour la bataille du bois Le Chaume et celle du bois des Fosses où les combats sont particulièrement violents. Le 15-octobre, ils combattent dans la région de Saint-Mihiel. Du 24-mai au 9-août 1918, le 6^e R.I.C. se trouve dans la Somme à Rouvrel-Merville, puis sur le front de l'Avre. Du 17-septembre au 14-octobre 1918, le régiment prend position devant la crête des Épargés (villages de Saulx, Combres et Champlon). Les derniers combats auxquels participent les Calédoniens se produisent dans le nord de Verdun (20-octobre - 11-novembre 1918) à Sivry-sur-Meuse et le bois Nchet, Écurey, Breheville, Lissey, Peuvillers, Damvillers. Le 5^e R.I.C. et le 6^e R.I.C. occupent la rive gauche du Rhin après l'armistice du 11-novembre 1918, retardant ainsi les retours au pays.

Le front d'Orient

Cependant tous les Calédoniens n'ont pas rejoint les 5^e ou 6^e R.I.C., deux cent cinquante sont affectés à l'armée d'Orient à titre de renfort, dans les 3^e, 54^e et 56^e R.I.C., sous le commandement du général Sarrail. Une opération franco-anglaise tente depuis le début 1915 d'ouvrir les détroits

de la mer Noire à La Russie. Les troupes françaises et les A.N.Z.A.C. S. sont dans les Dardanelles. Le 17-février la défense turque les oblige à se replier sur la presqu'île de Gallipoli. L'Autriche et la Bulgarie attaquent à nouveau la Serbie. Les généraux Sarrail et Gouraud avec leurs alliés lancent l'expédition contre les Austro-Bulgares. Les Alliés débarquent à Salonique, en Grèce et atteignent la Serbie en août-1916. Les troupes mal préparées, éprouvées par le climat ne peuvent empêcher l'écrasement des Serbes malgré la prise victorieuse de la forteresse de Monastir à laquelle participent les «-Niaoulis-».

Les Calédoniens fournissent trois autres contingents qui partent le 4-juin 1916, par le *Gange*, le 3-décembre 1916 par le même vapeur, enfin le 10-novembre 1917 par l'*ElKantara*, navire successeur du *Gange* détruit par une mine au large de la Tunisie alors qu'il faisait route vers Nouméa. Deux cent cinquante-huit permissionnaires en 1917 resteront au pays pour aider à contenir une «-rébellion-» canaque bien opportune. Mais ceux qui seront obligés de regagner la France, en novembre-1917, seront très amers envers les chanceux dont la profession, en rapport avec la Défense, leur permettra d'être mobilisés sur place

pour continuer à faire tourner les usines métallurgiques ou les conserveries. Ceux-là échapperont ainsi aux blessures des «-gueules cassées-», aux abominables problèmes respiratoires dus aux gaz et aussi à une mort quasi certaine que l'enrôlement dans l'infanterie, fût-elle coloniale, n'épargna pas.

La souffrance des souvenirs communs conduisit alors les anciens combattants survivants à se regrouper en associations ou en amicales «-Unis comme au Front-».



Beutel, La Valbonne

Coll. Viale

Camp d'exercice de Saint-Maurice-de-Gourdans

La Valbonne, le 17-août 1915

Je profite d'une journée de repos due à la vaccination antityphoïdique pour t'adresser cette carte représentant nos tentes, tu seras bien aimable de l'envoyer aussitôt à la maison que papa et maman se rendent compte de nos habitations. Aujourd'hui je suis réellement courbaturé par cette injection de sérum-; mon bras gauche est paralysé cela va durer un jour encore et tout sera passé-; j'ai encore la chance moi-même de ne pas avoir la fièvre. Quelques-uns de mes copains par contre sont tout à fait abattus et ne peuvent se remuer du tout. D'ici quelque temps ce sera la vaccination anticholérique-; gare alors-! J'ai appris hier soir officieusement que nous ne serons pas mis en disponibilité de départ avant un mois. Pas fini d'en avaler de l'exercice-; ça nous déroute tous. Aussi le jour du départ sera véritablement celui de la délivrance.

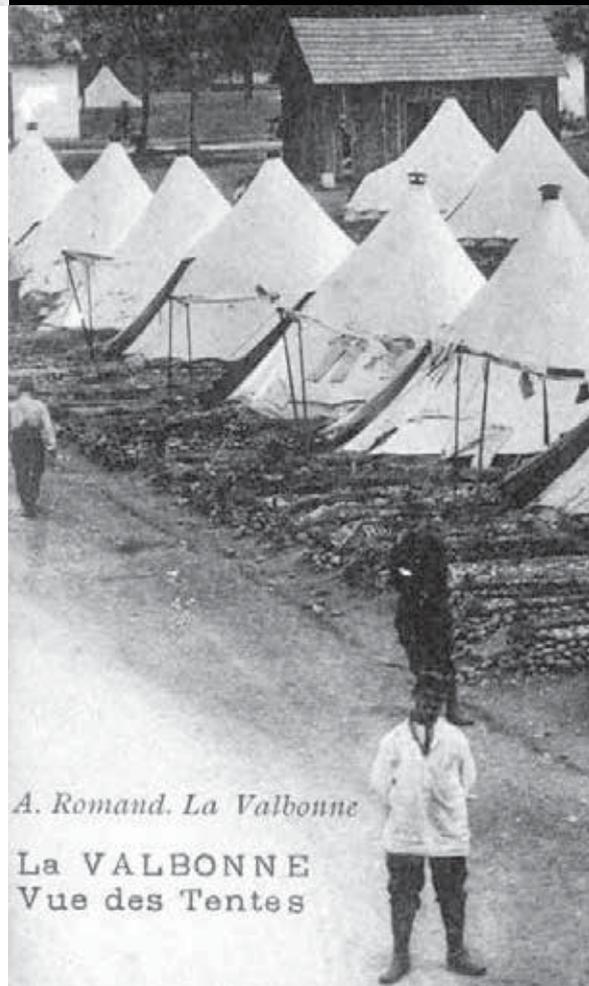
Que dit Poulot du métier militaire-? A-t-il répondu à ma carte-! Et toi que fais-tu à l'école professionnelle. J'espère que tu es «prêt»-maintenant que cela se tire. Brudry et la famille Haubert sont toujours par ici-; il nous avaient suivis à Saint-Maurice à 6-km d'ici.

Présente mes amitiés à Freddy, à Jean Giraud (école des sciences) il part à Vautrin n'oublie pas les frères Cosmier à qui je n'ai pas encore répondu.

Le bonjour à M. Alquier si tu l'oses (ou fais faire la commission).

Bons baisers. Albert

Coll. G.-Viale



A. Romand, La Valbonne

La VALBONNE
Vue des Tentes

La Valbonne



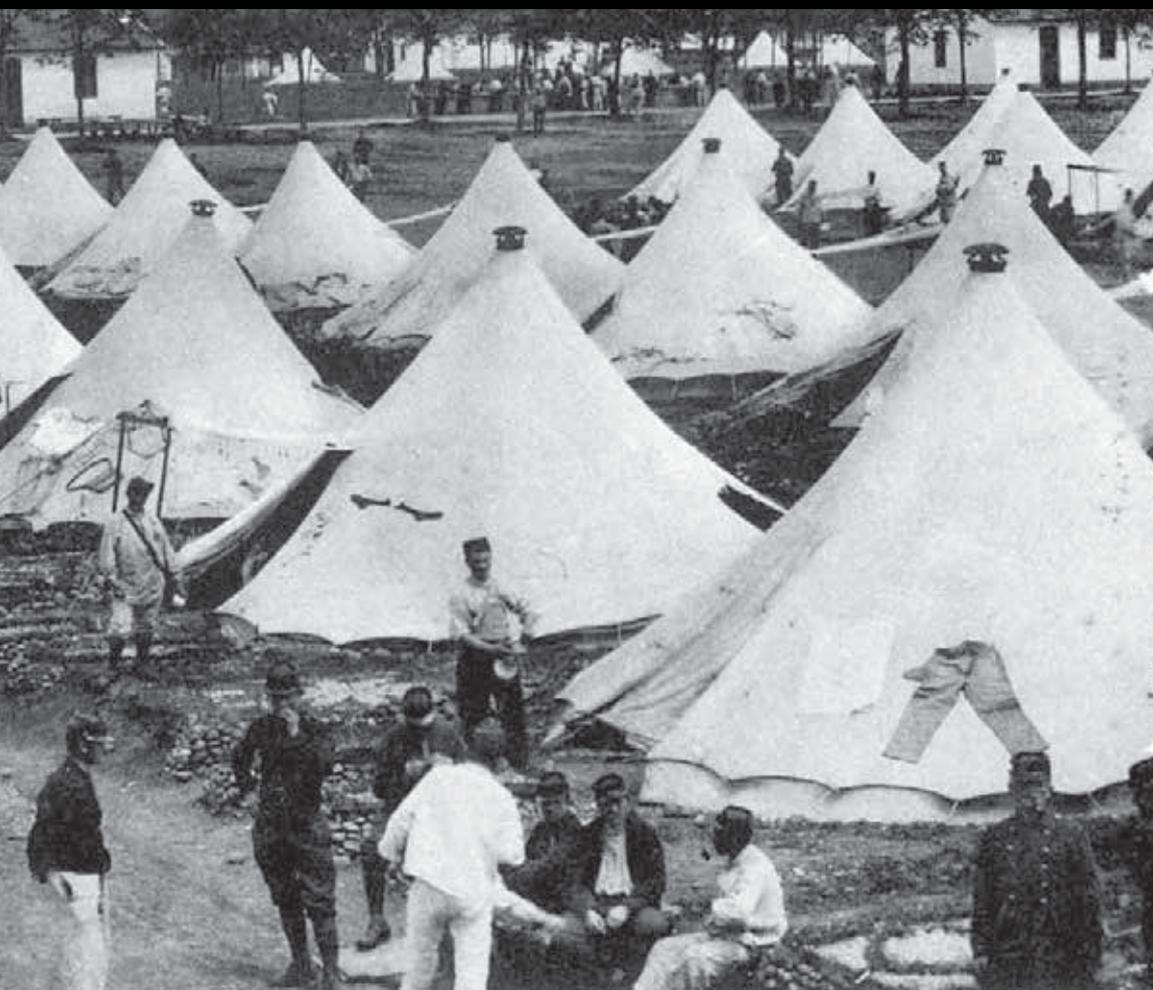
La corvée de pommes de terre (au dos)

Ma chère dédé,

*Je t'envoie cette carte photo.
Tu me trouvera en train
d'éplucher les pommes de terre
avec beaucoup des amis.
C'est devant la cuisine que
nous sommes. Embrasse bien
ta mère pour moi.
Ton oncle qui t'aime.*

Paulaud

(orthographe respectée)
Coll. G.-Viale



Vue des tentes de la Valbonne

Coll. Viale



Arrivée à Marseille

Le contingent calédonien débarque le 26 juin 1915, sur la place de la Joliette.

Coll. G.-Viale

Camp de Salonique




 1915 DANS LES SAIRANS 1915 UN 1915 1915
 Camp de Salonique près S...

Les coloniaux étaient autorisés à choisir le front de l'Est ou le front d'Orient, tous deux aussi meurtriers. Pensant y retrouver un climat proche de celui de la Nouvelle-Calédonie, de nombreux Calédoniens ont opté pour le front d'Orient.

Coll. G.-Viale



Les frères Vautrin s'engagent

Quatre frères partent le 23-avril 1915 par le *Sontay*
Un cinquième, plus jeune, Octave, partira le 4-juin 1916 par le *Gange*.

Coll. Vautrin

Itinéraire des frères Vautrin

23-avril 1915 (Nouméa):-

Le contingent embarque sur le *Sontay* qui met le cap sur l'Australie.

28-avril 1915 (Sydney):- Tout va bien.

15-mai 1915 (Freemantle):- Tout va bien.

25-mai 1915 (À bord):- À 8 jours de *Freemantle* vers Colombo et à 7 jours de *Colombo*. **Occupations:-** jeux de loto, dames, dominos, cartes, lecture, musique, boxe. Tout va bien.

4-juin 1915 (À bord):- Quelque part en mer d'Oman en direction d'Aden à 3 jours de Colombo et 6 jours d'Aden. Tout va bien.

26-juin 1915 à 9-heures:- Arrivée à Marseille et tout va bien.

Les poilus sont logés à la caserne de la *Vieille Charité* pendant 4 jours mais certains d'entre eux vont coucher pendant 3 jours à la Faculté des Sciences de Marseille à cause du manque de place.

30-juin 1915:- Les 4 frères Vautrin arrivent à Lyon avec leurs camarades après 12-heures de train. Ils couchent dans une école réquisitionnée où ils resteront 4 jours.

8-juillet 1915:- Arrivée du contingent à Saint-Maurice-de-Gourdans (à 40-km de Lyon). Les hommes sont logés chez l'habitant et se voient proposer 8-heures d'entraînement par jour.

Le contingent calédonien apprend à ce moment qu'il sera commandé par le capitaine Montagne (déjà connu des Calédoniens depuis plusieurs années).

Les frères Vautrin se retrouvent en manœuvres avec Geyer et Danger du collège Lapérouse et Baur et Humbert.

8-juillet 1915 au 7-août 1915 inclus:- Entraînements, les exercices sont très durs.

8-août 1915:- Le contingent arrive à la Valbonne à 35-km de Lyon où les hommes sont logés sous des tentes.

Il y fait une chaleur «-torride».

Septembre:- Louis et Gaston partent par le *Santana* vers le front d'Orient.

19-septembre 1915 (Valbonne):- Soit après 2 mois et 23 jours en France, décès de André Choisé d'une paralysie; à ce moment la rougeole sévit dans le camp de la Valbonne.

25-septembre 1915 (Valbonne):- Cela fait 5 mois et 2 jours que le contingent a quitté la Nouvelle-Calédonie.

7-octobre 1915 (Valbonne):-

Tout va bien.

27-octobre 1915 (Valbonne):-

Tout va presque bien.

Il fait 3-°C, il commence à faire froid.

13-novembre 1915 (Valbonne):-

Philippe Vautrin est à l'infirmerie pour un mal aux oreilles.

7-décembre 1915:-

Départ de 300 soldats vers l'Orient.

Il reste seulement 18 hommes au camp.

17-décembre 1915:- Gaston, Camille, Philippe et Louis Vautrin partent vers les Dardanelles.



Dépôt des troupes coloniales à Marseille
Coll. Jacquier



Les troupes coloniales vues par l'état-major français

Carte des colonies françaises vers 1900

Apparue au lendemain de Fachoda (1898), l'idée des contingents coloniaux, y compris dans un éventuel conflit européen, s'était renforcée au lendemain de la première crise marocaine (1905---1906), qui avait mis à jour la faiblesse démographique de la France face à l'Allemagne. Au point de voir quelques officiers avancer des propositions originales.

Ainsi le colonel Mangin, dans un livre retentissant publié en 1910, *La Force Noire*, voyait dans l'Afrique un vaste réservoir d'hommes qui ne demandaient qu'à faire la guerre. Pour sa part, le général Pennequin croyait plutôt en l'efficacité d'une «armée jaune»-constituée de tirailleurs annamites.

Mise en place des troupes coloniales

Dans l'état-major français pourtant, le scepticisme l'emportait. En août-1914, nul n'avait véritablement envisagé que la France devrait massivement faire appel à ses enfants d'outre-mer dans la guerre qui s'annonçait-: la piètre estime, y com-

pris militaire, dans laquelle étaient généralement tenus les peuples colonisés et le sentiment unanimement partagé que la guerre serait courte ne rendaient pas leur recrutement et leur éventuelle utilisation sur les champs de bataille indispensables. À cette date, les troupes coloniales ne comptaient guère plus d'une centaine de milliers d'indigènes dans leurs rangs¹. L'hécatombe de l'été 1914 et l'immobilisation du front mirent fin aux hésitations concernant l'emploi militaire des colonisés en Europe. L'arrivée du général Gallieni au ministère de la Guerre et surtout l'insistance de Mangin, tant dans l'opinion publique qu'auprès de Clemenceau, facilitèrent cette prise de conscience. D'abord dispersés et relativement modestes en 1915, les recrutements se firent plus massifs en 1916 et surtout en 1918, du fait notamment de la défection russe et de la relative lenteur des contingents américains à débarquer en France. Au total, les effectifs indigènes engagés dans l'armée française pendant les quatre années de guerre s'élevèrent à un peu plus de 600-000 hommes². Soit 6,6-% des soldats enrôlés sous les drapeaux de la République, un pourcentage modeste, variable en fonction des théâtres d'opération.

Participation au conflit

Tout au long de la guerre, les sentiments de l'état-major français demeurèrent ambivalents quant à l'utilisation de ces recrues «exotiques». Considérées généralement comme de bonnes troupes de choc, courageuses et dévouées, capables à l'occasion de brillants faits d'armes, elles pouvaient également perdre facilement le moral, s'affoler ou se débander, et manqueraient d'habileté dans le maniement du matériel moderne. De la méfiance qu'elles inspiraient encore est née l'idée de les «panacher»-avec des soldats d'origine européenne destinés à les encadrer. Réputés en outre mal résister au froid, on préférait les envoyer passer l'hiver dans des camps du Midi, ou même les expédier en Orient.

L'utilité des troupes indigènes est cependant de mieux en mieux perçue et appréciée par le haut commandement à mesure que l'on avance dans la guerre. D'autant que les rescapés des offensives de 1915 à 1917 ont enfin appris à «faire la guerre des Blancs.»-À l'occasion, dans la défense de Reims lors de la deuxième bataille de la Marne en 1918 par exemple, leur rôle est même jugé décisif.

Contrairement à une idée encore largement répandue, les troupes coloniales ne furent pas délibérément sacrifiées, les pertes globales dans les unités indigènes n'ayant pas été proportionnellement supérieures à celles de l'infanterie métropolitaine³. Les colonisés n'ont donc pas été les seuls à avoir été transformés en «chair à canons»-: dans la boue des tranchées, les «-poilus-»-et les combattants d'outre-mer éprouvèrent les mêmes misères et partagèrent équitablement la peur, les souffrances et la mort.

«-Au total, affirme l'historien Marc Michel, l'efficacité des troupes indigènes fut indéniabie, mais variable et nullement décisive. Au point de vue militaire, ces troupes demandèrent de grandes précautions d'emploi et furent souvent cantonnées dans des utilisations auxiliaires ou bien extérieures, par exemple l'Orient...

Mais dans la mesure où elles furent utilisées en unités combattantes, ce furent toujours des troupes de première ligne redoutées et redoutables dont on ne saurait nier les effets réels et psychologiques sur l'adversaire»-.



Affiche de propagande des colonies

CIDC de Paris

1- Soit 33.000 Algériens, 33.000 Noirs d'A.O.F., 13.500 «-Annamites-», 9.400 Marocains, 7.000 Tunisiens et 6.200 Malgaches.

2- La moitié d'entre eux sont des Maghrébins, un tiers des Noirs d'Afrique qualifiés de «-Sénégalais-». Dans ce chiffre, il n'est pas tenu compte de 2 à 300.000 travailleurs utilisés dans les armées ou dans les usines de guerre.

3- Ainsi, dans la modeste armée d'Orient, les indigènes représentèrent plus du quart de l'effectif total. Les pertes totales des effectifs combattants s'élevèrent à 22,7-% chez les Maghrébins, 22-% environ parmi les «-Sénégalais-»-et 22,9-% dans l'infanterie métropolitaine.



Les poilus tahitiens

En 14, les Établissements français d'Océanie ne formaient qu'une infime partie de l'immense empire colonial français. Bien sûr, la lointaine métropole connaissait la Nouvelle Cythère de Bougainville et la mythique Tahiti de Loti mais l'administration coloniale avait baptisé plus prosaïquement EFO cet ensemble d'îles de la Polynésie en 1881, date de l'annexion officielle des premières de ces petites terres isolées au milieu du Pacifique¹.

Mosaïque polynésienne

Après le début du conflit en Europe, il fut assez vite question de recruter des soldats sur place. Une première mobilisation lancée en août 14 ne visait qu'à défendre le chef-lieu de la colonie et rassembla une poignée de métropolitains et de «demis» à la caserne improvisée dans l'asile d'aliénés de Papeete.

Il ne paraissait alors guère souhaitable à l'administration d'incorporer les «indigènes tahitiens» dont on n'était pas totalement sûr. Pourtant tous les habitants de la colonie avaient le droit de revendiquer la nationalité française. Le statut des métropolitains de naissance était évident, ainsi que celui de leurs descendants. La situation demeurait plus nuancée pour les

«indigènes». Ceux qui habitaient Tahiti, Mooréa et les Tuamotu, c'est-à-dire l'ancien royaume Pomare étaient citoyens français. Les habitants des Marquises, des Gambier, et de Rapa aux Australes ne bénéficiaient pas de cette qualité², ainsi que ceux des Iles Sous le Vent annexées tardivement après plusieurs difficiles campagnes militaires. Simplement «sujets français», ils ne relevaient pas de la conscription, n'avaient pas l'obligation du service armé mais pouvaient être employés comme supplétifs ou engagés volontaires. Les Chinois n'étaient pas mobilisables.

Guerre à Papeete

Le bombardement de Papeete par deux croiseurs allemands en septembre 14 fit apparaître le besoin d'une véritable défense et engendra une grande exaltation patriotique. La mobilisation s'élargit et amena le recrutement d'une petite force armée ouverte aux volontaires indigènes, malgré la persistance des réticences de l'administration. En 1915, lorsque le danger sembla s'écarter de la colonie, on songea à envoyer sur le front européen une partie des troupes recrutées sur place. Loin de réclamer plus de soldats à ses lointains territoires, le ministère des Colonies freina

d'abord l'élan guerrier des EFO, amenant même le gouverneur à supprimer toute mobilisation. Une vingtaine de jeunes Tahitiens sur le chemin de la métropole et déjà parvenus en Nouvelle-Zélande furent renvoyés à leur point de départ. La situation changea au début de 1916 avec la nomination du gouverneur Julien qui relança la mobilisation, étendit la conscription aux indigènes possédant la citoyenneté, sollicita largement l'engagement des sujets français et organisa le départ des soldats vers l'Europe.

Polynésie et patriotisme

L'ampleur de l'effort fut important au regard d'une population de 30-000 habitants. 12 contingents partirent de Papeete, soit 1115 hommes entre 1915, année de l'embarquement des premiers groupes de volontaires issus des familles de colons et le dernier départ en juin-1917. Les contingents, formés au début de métropolitains et de créoles de Papeete, rassemblèrent de plus en plus de Polynésiens de souche, originaires de la campagne tahitienne ou des îles. En outre de nombreux volontaires rejoignirent seuls les rangs des combattants. Leurs origines variées illustrent la complexité du peuplement colonial de la

Ordre de mobilisation en Polynésie française

Journal officiel des Établissements français de l'Océanie du 15-août 1914.

Coll. Frémy

ORDRE relatif à la mobilisation.
(Du 11 août 1914.)
LE GOUVERNEUR DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE L'Océanie, CHEVALIER DE LA LÉGIION D'HONNEUR,
Vu le décret du 3 février 1890 relatif à la défense des colonies ;
Vu la loi du 3 juillet 1877 relative aux réquisitions militaires ;
Vu la nécessité d'organiser la défense de la colonie ;
Vu les instructions spéciales du 12 février 1897 ;
Vu l'avis du conseil de défense,
ORDONNE :
Art. 1^{er}. — La mobilisation partielle est ordonnée pour tous les hommes des classes 1904 à 1913 inclus en état de porter les armes dans l'étendue de la commune de Papeete et des districts d'Arue, Pare, Faaa et Punaauia.
Les réservistes et territoriaux seront maintenus en instruction dans les conditions actuelles pour toute la durée de la mobilisation.
Art. 2. — Le Commandant des troupes aura le droit de réquisitionner conformément aux prescriptions de la loi du 3 juillet 1877 dans le territoire de la Commune de Papeete et des quatre districts précités.
Art. 3. — Les infractions au présent ordre seront punies des peines prévues à la dite loi du 3 juillet 1877.
Art. 4. — Le Commandant des troupes et le Commandant de Gendarmerie sont chargés de l'exécution du présent ordre.
Papeete, le 11 août 1914.
W. FAWTIER.
Par le Gouverneur :
Le Commandant du détachement de Gendarmerie,
Le Commandant des Troupes.

Polynésie. Le Polonais Krajewski s'engagea dans la Légion étrangère et combattit à Verdun, Georges Darsie, petit-fils de la princesse Ariitamai, dans le sud de l'Afrique parmi les Scottish Riffler...

Pour tous, les voyages en bateau étaient interminables. De Papeete, il fallait 1 mois pour rejoindre Nouméa, où le séjour et l'entraînement pouvaient durer jusqu'à 6 mois puis repartir pour une traversée vers la métropole d'encore au moins 45 jours, mêlés aux troupes calédoniennes.

Dès 1914, on peut retrouver la trace des quelques «-poilus tahitiens-» incorporés dans les unités françaises. L'annonce d'une blessure, d'une décoration, ou de leur mort dans le Journal officiel des EFO signalait leur présence sur tous les hauts lieux du front de l'Ouest. Le premier contingent important quitta en 1916 le camp d'instruction de Boulouris, dans le Var, pour Salonique, sur le front d'Orient, où il affronta de durs combats et le terrible hiver des Balkans. Redoutable isolement de ces combattants polynésiens placés dans les troupes coloniales en Grèce face à des soldats bulgares, aux côtés d'Anglais ou de Serbes, dans une armée française dont ils ne parlaient pas toujours la langue! C'est là que furent enterrés le tahitien Tihoni à Tematua, le paumotu Raka Marohua et le marquisien

Koli... Autre engagement surprenant, quelques Polynésiens firent partie des troupes employées au nord de la Calédonie pour mater l'insurrection de juillet-1917. Enfin, ils partagèrent avec les Calédoniens et les Hébridais l'époque très connue du Bataillon du Pacifique, unité combattante en Champagne en 1918, qui s'illustra sur le plateau de Pasly et à la bataille de Vesles et Caumont.

Souvenirs forts

La vie des soldats polynésiens au front n'était en rien différente de celle des autres poilus, tissée des mêmes souffrances impossibles à partager avec l'arrière. Les lettres envoyées du front confiaient pourtant avec pudeur ou humour les difficultés rencontrées, la nostalgie des montagnes de Tahiti, les problèmes de ravitaillement. Les survivants, à leur retour, parlèrent peu des tranchées, dont l'évocation faisait remonter de trop mauvais souvenirs, ils préféraient raconter la «-rigolade-» au bivouac, les «-perms-», la visite de Paris, les virées où on buvait bien et où on s'amusait. Pourtant Léonce Brault a retracé à ses enfants une mémorable corvée d'eau. Il revenait avec un autre poilu par un boyau de communication lorsqu'un obus leur tomba dessus.

L'explosion enroula les bidons autour des branches d'un arbre et volatilisa son compagnon, le tombereau et le cheval. Léonce Brault, indemne, eut toutes les peines du monde à convaincre son officier qu'il était, avec quelques fragments de rênes, tout ce qui restait de la corvée... Engagé à 16 ans, il combattit à Verdun et devait avoir la «-baraka-»-comme il le prétendait puisqu'il revint de quatre ans de guerre dans les tranchées physiquement indemne bien que l'esprit marqué par cette épreuve.

La guerre finie, le bateau *El Kantara*-ramena à Papeete le contingent qui fut accueilli dans la liesse en juin-1919. Mais à l'heure du bilan, les EFO comptabilisaient de nombreux héros décorés et 300 morts, toutes ethnies confondues. Nombre exact ou approximatif, il est difficile de le vérifier aujourd'hui. 204 d'entre eux ont été identifiés avec certitude par les auteurs du *Mémorial polynésien*³. Tuberculose, pneumonie, dysenterie et typhoïde ont tué plus que les balles ou les obus. Environ 80-% des décès n'ont pas eu lieu sur les champs de bataille. Beaucoup de ces pauvres poilus «-Morts pour la France-» n'avaient même pas vu le front...



Le Bataillon mixte du Pacifique

Tout comme les Calédoniens de nationalité française ont été mobilisés pour la durée de la guerre dans les mêmes conditions ou presque que les citoyens français de métropole et des autres colonies, les indigènes calédoniens, comme ceux de toutes les colonies françaises ont été invités à se porter volontaires pour la guerre.

Le décret du 12-décembre 1915 fixe les conditions d'engagement, pour la durée de la guerre, des indigènes de l'Indochine, de Madagascar, de l'Afrique équatoriale française, de la Côte des Somalis, de la Nouvelle-Calédonie et des Établissements français d'Océanie. Il s'agit d'une innovation en matière de recrutement des indigènes dans les colonies du Grand Océan puisque les Canaques d'origine mélanésienne ou polynésienne n'ont jamais été recrutés par l'armée et n'ont pas été soumis à la loi sur le service militaire obligatoire de 1905. Le recrutement des militaires indigènes coloniaux est organisé dans chaque colonie

par le gouverneur. En janvier-1916, le gouverneur Repiquet doit lever un bataillon d'indigènes calédoniens et polynésiens. Encouragés par leurs chefs, les prêtres ou pasteurs de leurs paroisses, attirés par des promesses ou simplement le désir de partir en guerre, les premiers volontaires affluent.

Formation d'un bataillon indigène

Le 3-juin 1916 le *Bataillon mixte du Pacifique* est créé et envoyé en France comme bataillon d'étape par le *Gange*. Il est composé de volontaires indigènes canaques et tahitiens. À l'arrivée en France, les cadres européens le quittent alors pour le camp d'entraînement de Saint-Maurice-de-Gour dans la banlieue lyonnaise ou pour le front d'Orient. Surnommé «*Bataillon canaque*»-ou «*Bataillon de la roussette*»-au tout début de son séjour en métropole, il est utilisé plus spécialement au chargement des bateaux à Marseille dans des conditions souvent difficiles.

Le 10-décembre 1916, le bataillon est transformé en *Bataillon des tirailleurs du Pacifique*, puis en *Bataillon mixte du Pacifique* par l'apport des indigènes des E.F.O (6-avril

1917), c'est alors un bataillon de marche. Son fanion porte une roussette sur fond bleu et ces mots-: «*Bataillon mixte du Pacifique*». Il sera renforcé par le contingent parti en décembre-1917 de Nouméa puis par les Tahitiens qui rejoindront la métropole directement par le canal de Panama¹. En Nouvelle-Calédonie, à la fin de l'année 1916 et le début de la suivante, la pression se fait plus forte pour la nouvelle campagne de recrutement. La révolte canaque d'avril à décembre-1917 y met un frein. Le second départ pour la métropole a lieu le 10-novembre 1917 par l'*El Kantara*.

Conditions de vie difficiles

En France, en août-1917, le bataillon est envoyé en renfort de la IV^e armée sur le front de Champagne où il est utilisé à des travaux divers de constructions de tranchées, de réparations de lignes télégraphiques, de travaux de renforcement routiers. Là seront enregistrés les premiers indigènes calédoniens et tahitiens tués au front. En octobre, après une épidémie meurtrière de rougeole, le bataillon est renvoyé à l'arrière pour la durée de l'hiver, au camp des Darbousières près de Fréjus où les soldats reprennent leurs activités de dockers. L'état

Poilus calédoniens dans les tranchées

Photographie unique !

Coll. Dorbritz



Citation du BMP

10 décembre 1918

Coll. RIMAP

998 tirailleurs calédoniens et tahitiens incorporés au B.M.P sont venus en France depuis Nouméa, parmi eux 596 Mélanésiens.

374 tirailleurs sont morts au champ d'honneur en métropole.

Les retours échelonnés sur plusieurs années ramènent des anciens combattants aux idées neuves.

sanitaire des tirailleurs est assez inquiétant. Les maladies signalées sont de plusieurs ordres: affections respiratoires à l'état aigu, 11 cas d'oreillons, 13 cas de diphtérie et 42 porteurs de germes diphtériques montrent que cette maladie épidémique sévit dans le camp. Une quarantaine de cas de M.S.T. (blennorrhagies et chancres mous) est détectée car les tirailleurs canaques fréquentent aussi les prostituées des camps.

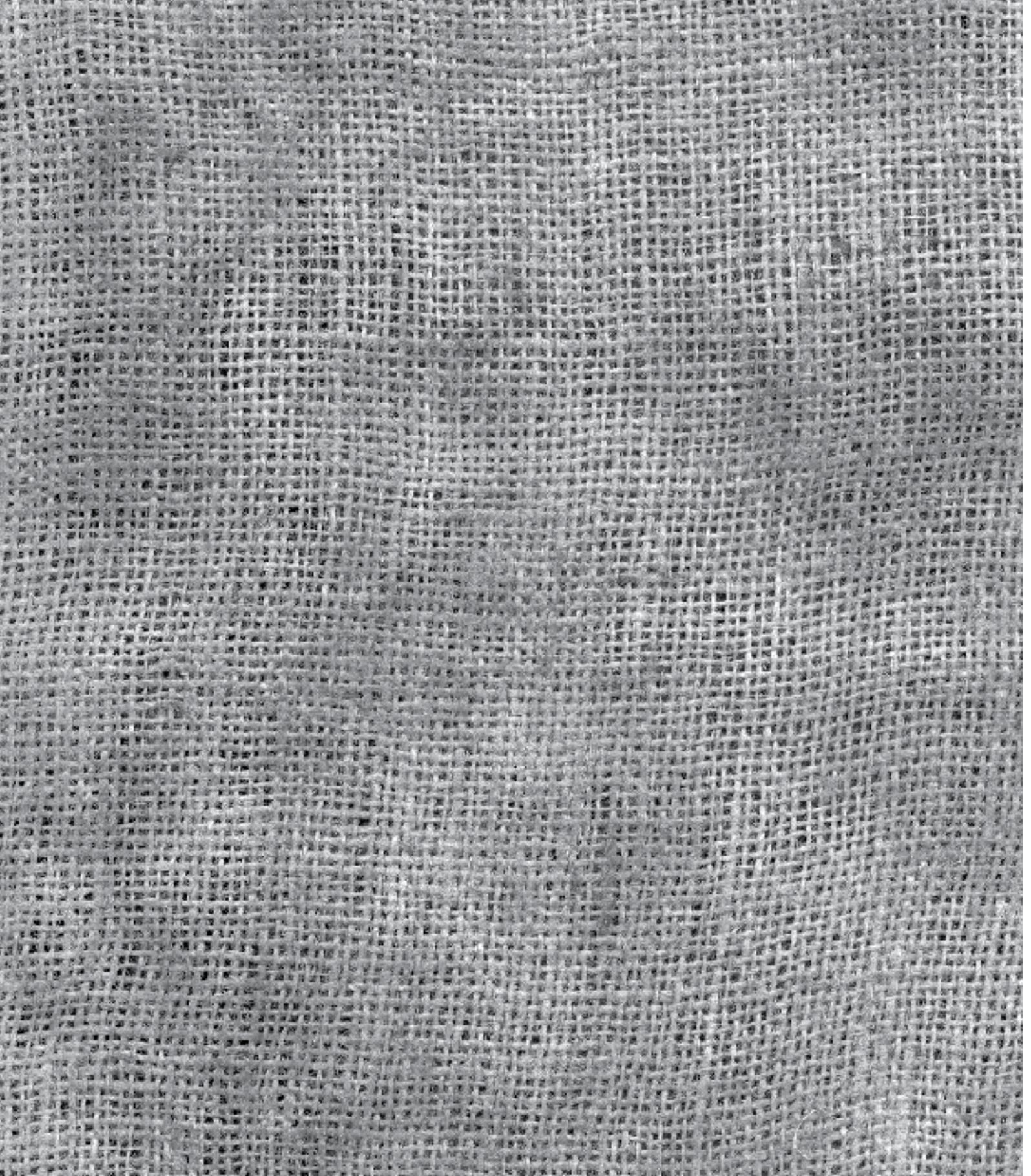
Les baraques Adrian dans lesquelles sont logés les hommes sont dans un état déplorable: «-Les toitures laissent à désirer, il en est résulté de nombreux cas de maladies respiratoires. La réfection des cases a été demandée. Un poêle par case a été installé, un deuxième le sera sous peu. Le couchage est satisfaisant. Chaque tirailleuse dispose d'un isolateur, d'une paillasse garnie, d'un couvre-pied et d'une couverture-». Tel est le constat d'un inspecteur des camps. Les conditions de vie, à peine satisfaisantes pour des Européens habitués au climat tempéré de la France ne sauraient convenir à des Océaniens. En outre, de nombreux tirailleurs se plaignent à maintes reprises de manquer de nourriture, aussi l'inspection des camps donne-t-elle l'ordre au commandement de doubler les rations.

Le B.M.P. au combat

Cependant, en fonction de l'expérience acquise depuis le début de leur utilisation, les bataillons indigènes sont réorganisés en décembre-1917. Le *Bataillon mixte du Pacifique* appartient dès lors aux bataillons associés à des unités européennes du front. En juillet-1918, le B.M.P. est envoyé comme unité combattante en renfort de la X^e armée. Il est affecté dans un premier temps à combattre sur les flancs de la deuxième bataille de la Marne, puis à la bataille de la Serre lors de laquelle il se distingue, le 25-octobre, par sa participation à la prise du village de Vesles et Caumont et celle de la ferme du Petit-Caumont. Cet exploit lui vaudra une citation à l'ordre de la X^e armée, remise par le général Mangin le 10-décembre 1918. Les tirailleurs canaques et tahitiens y sont décrits comme de «-bons et beaux soldats, sur le champ de bataille, ils firent honneur à nos îles du Pacifique et à la France-».

Après l'armistice, les tirailleurs océaniques rejoignent le camp de Valescure-Golfe le 19-novembre 1918. Le B.M.P. est dissous le 10-mai 1919, lors du premier embarquement pour Nouméa de la plupart des tirailleurs sur l'*El Kantara*. Cependant les retours sont très échelonnés en raison des

grèves qui affectent le port de Marseille et surtout du manque de bateau à destination du Pacifique. La croisière sur le *Kia-Ora*, au départ du-Havre, via le canal de Panama, Papeete et Suva a marqué bien des esprits. Les derniers combattants calédoniens tirailleurs canaques ou soldats calédoniens rentrent par l'*El Kantara* du 4-mai 1920. Quelques blessés nécessitant des soins en métropole verront leur retour différé de nombreux mois.



*Au fil
du
souvenir...*

Le Bataillon mixte du Pacifique

Recrutement

télégramme

Gouverneur à tous présidents Commissions Municipales,
Syndics Affaires Indigènes
et État et Médecins de colonisation dans l'intérieur.

Honneur vous prier commencer recrutement indigènes volontaires pour durée guerre dès réception présent télégramme.

On doit aisément lever un homme valide sur 10 canaques imposables. Grandes tribus supérieures à 100 imposables peuvent fournir un homme-pour-100 en plus. Avantages sont-: prime 200frs payables Nouméa, paye journalière 0.50 ration normale à peu près comme celle troupes blanches devient encore plus forte en France, habillement complet neuf, grade accessible à tout indigène parlant, écrivant français. Éventuellement Primo, allocation mensuelle de 6 à 5 frs consentie

aux familles nécessiteuses sur demandes après enquête favorable préalable-; secundo retraite en cas de blessures, infirmités provenant de campagne de 125 à 400 suivant gravité préventive sur veuve orphelins. Récompense honorifique pour bravoure action éclat les mêmes que troupes blanches-; se reporter aux arrêtés N°-4497 et-14 en date des 25-décembre 1915 et 6 et 7-janvier 1916, dont un exemplaire suivra incessamment et autres instructions du Commandant Supérieur. Quand besoin sera Présidents Commissions Municipales, officiers État Civil, Médecins de Colonisation devront s'entendre avec Syndics Affaires Indigènes pour visite médicale, acte à transcrire et éviter déplacements inutiles et démarches vaines des Indigènes. Tous agents Administration sont invités user leur influence pour faire comprendre aux Chefs leurs obligations morales se rendre dignes participer à la victoire. Efforts demandés peu importants en regard larges avantages consentis indigènes témoignant qu'ils ont compris haut intérêt

que leur porte la France en répondant en nombre à la mère patrie et qu'ils sont prêts à faire comme les Blancs pour être entièrement classés comme eux. Prière télégraphier nombre engagements reçus tous les samedis, signalez-moi toute influence ou opposition ouverte ou latente d'où qu'elle vienne tentant à mettre obstacle à recrutement par conseils aux indigènes.

Imprimés vous parviendront incessamment.

REPIQUET

Départ des volontaires

Les volontaires canaques doivent avoir 18 ans, mais en l'absence d'état civil (établi en 1934 pour les indigènes), l'âge reste à l'appréciation du recruteur.

Coll. MDVN



Témoignage de monsieur Qaeze, fils de Naulue Qaeze

Mon père ne parlait pas beaucoup de la guerre. Il commence à raconter ses souvenirs et il pleure. C'est toujours comme cela. Quand il est parti, il était très jeune---18, 20 ans – parmi les plus jeunes et encore célibataire. Il n'était pas volontaire et ce n'était pas lui qui devait partir.

L'État français a demandé des soldats aux grands chefs. Les grands chefs ont donné des ordres. Le frère aîné de mon père a été désigné. Il avait peur. Mon père l'a vu et a décidé de prendre sa place. La phrase en drehu qui peut le mieux faire comprendre pourquoi il s'est engagé est «-Tro ni a mec pi mama-»-(mourir pour son grand frère). Mon père fait la coutume. Il respecte son aîné, il respecte la parole. Il obéit aveuglément. Cette façon d'agir n'est pas normale. On ne peut la normaliser. On est tenté de le faire aujourd'hui.

La façon dont cela se passait dans les têtes est difficile à comprendre. Il faut penser que mon arrière-grand-père était cannibale, mon grand-père christianisé et diacre. On leur interdisait de tuer, de mentir. Il fallait tout respecter et puis d'un coup, c'était la guerre.

Mon père devait tuer.

On disait alors:- «-mourir pour la mère patrie-»-les hommes de Lifou partaient pour mourir. C'était sûr-! Ils allaient mourir. La France, c'était si loin. Quand on pense que l'on n'allait pratiquement jamais à Wé et qu'il fallait une demi-journée de marche pour rejoindre Kedejy.

À cette époque, les hommes n'avaient pas de chaussures. Ils portaient juste un manou qu'ils gardaient longtemps. Ils mettaient un tricot le dimanche seulement. Ils sont partis par de

petits chemins dans la forêt. Il n'y avait pas de route. Le bateau qui a quitté Chépénéhé a dû mouiller dans la baie de Mou pour récupérer ceux du Lossi.

En France, mon père a participé à plusieurs combats. Ils avançaient pas à pas. Il y avait des corps à corps. Parfois les soldats manquaient de munitions. Alors ils prenaient ce qu'ils avaient sous la main. Ils arrachaient les légumes que les Allemands avaient plantés pour les leur lancer.

Lors d'une bataille, mon père a reçu un éclat d'obus à la tête. Tout le monde le pensait disparu. Il avait été fait prisonnier et soigné par les allemands. On l'a trépané. On lui a mis une plaque de métal sur le crâne. La doctoresse allemande qui s'en occupait s'appelait «-Genda-». C'est devenu le surnom de mon père. Les gens de Lifou disaient aussi en le plaisantant «-tôle he-»-(tête en tôle). Je ne sais pas comment mais il a pu revenir en Calédonie avec les autres combattants. Il n'était pas guéri. Il avait la tête enveloppée. Pour leur retour, il y a eu fête dans toutes les tribus.

Mon père était souvent malade. Certains jours, il ne supportait pas les bruits, les grattements, les chocs. Il se réfugiait alors dans une petite case qu'on lui avait construite. C'était son «-Pitalu-»-(son hôpital). On lui apportait à manger. Quand il était remis, il revenait avec nous.

Pour le remercier, le grand chef lui a offert un hectare de terre où je vis toujours avec ma famille.

Recueilli par Luc Legeard dans la tribu de Wedrumel, août-1999.

Reconnaissance des métis

Pas de classe métis en Nouvelle-Calédonie.
Il y a les citoyens, d'origine européenne
et les indigènes, sujets de la colonie.



Portrait des frères Wamitan

Coll. Nakamura

téLégramme

*Télégramme pour Bourail de Nouméa
N°507
Mobilisation métis*

Secrétaire Général

Moindou Bourail

Conformément ordres M.-le Gouverneur ai l'honneur vous transmettre instructions suivantes concernant métis nés de pères de race blanche de nationalité inconnue et de mères indigènes n'ayant pas état civil et à cause de cela n'ayant pu être recensés bien qu'étant Français suivant jurisprudence adoptée dans la colonie les individus de cette catégorie doivent être recherchés des actes de notoriété publique devront être dressés et des jugements supplétifs demandés d'urgence pour permettre leur inscription sur les tableaux de recensement dans le plus bref délai possible une enquête discrète préalable est nécessaire dans chacun des cas une fois découverts ces métis seront signalés au commandant supérieur des troupes qui donnera des ordres pour la visite préalable et leur inscription sans perte de temps ces hommes seront inscrits sur des tableaux de recensement et révisés. S'il se peut comme la classe 1918 ou une classe plus jeune. Je vous prie assurer exécution ces instructions.

Monseigneur,

Je profite du départ d'un petit cote-: Le Naipole-pour envoyer à Votre Grandeur le nombre de chrétiens partis comme tirailleurs sur le Gange. Je suis heureux de vous dire que tous ici prient pour eux. Les noms des soldats ont été inscrits à l'église (d'Eacho) près du tableau de Notre-Dame du Perpétuel Secours et chaque dimanche nous allons à l'autel de la Sainte Vierge réciter pour nos soldats trois Ave Maria et le «-Souvenez-vous-».

Les parents de ceux qui sont partis communient très souvent pour eux et demandent souvent des messes à leur intention.

Les soldats protestants partis sur le Gange se recommandent aussi aux prières des catéchistes. Victor prie de communier à son intention et un garçon protestant de Mucaweng prie quelqu'un de réciter le chapelet pour lui.

Adrien Noblet, prêtre à Eacho.

Mobilisation

Le 27-juin 1916

Coll. Archevêché de Nouméa

Ma chère Théodorine,

Je t'écris ces quelques lignes pour te donner de mes nouvelles. Je me porte bien, quoique mon cafard ne soit pas encore dissipé. Je pense que lorsque tu liras ma lettre elle te trouvera en bonne santé ainsi que maman mes frères et sœurs.

J'ai reçu hier soir ta lettre qui m'a fait grand plaisir car je commençais à me désespérer. Je me disais-: «-Comment se fait-il que ma petite sœur ne me réponde pas-?-»-Alors qu'est-ce que j'allais te casser-? Tu pouvais te préparer à la secousse. Enfin je suis content d'avoir reçu de tes nouvelles.

Hier j'ai vu Eugénie. Elle m'a dit que Roger a attrapé une broncho-pneumonie. Le pauvre petit gosse qu'est-ce qu'il a été secoué. Je trouve qu'il a maigri. Hier Eugénie m'a dit qu'il allait mieux. Il était joyeux, il s'amusait bien. Eugénie m'a dit aussi que le docteur Nicolas lui a fichu une frousse terrible en lui disant que peut-être qu'il ne sauverait pas Roger. Tu parles du mauvais sang qu'elle devait se faire la pauvre Eugénie. Tu crois qu'elle n'a pas assez de chagrin de voir son mari sur le front pour qu'elle en ait encore avec son fils. Aussi est-ce que l'on cause comme ça à une mère. Il est bon quelques fois de dire la vérité, mais quelquefois il est aussi bon de dire un mensonge. Pourtant il a dû apprendre la philosophie et on traite très bien le mensonge.

Dimanche matin nous déménageons à l'Artillerie avec les Canaques. Nous autres les-caporaux nous allons faire une popote à part nous aurons chacun une chambre, tu parles si ça sera chic. Nous pourrons lire écrire travailler sans qu'il y ait personne pour nous ennuyer. Ce sera la bonne vie. Mais nous allons avoir beaucoup de travail avec ces Canaques. Ce que l'on apprendrait à un Blanc en vingt-quatre heures il faudra huit jours pour leur apprendre. Ensuite quand ils seront instruits, on nous enverra en France avec eux. Ensuite... qu'arrivera t-il-? Dieu seul le sait.

Alors quoi de neuf dans notre petit patelin-? La vois-tu souvent-? Dis-lui bonjours de ma part quand tu la verras donne-moi aussi de ses nouvelles. Ce que je te recommande c'est de m'écrire le plus souvent possible. Et Jeannette que fait-elle-? Elle ne m'a même pas répondu. Tu me dis de lui envoyer des fleurs, oui mais demande-lui ce quelle veut comme fleurs.

Allons ma chère Théodorine, je ne vois plus rien à te dire et je termine en t'embrassant de tout cœur.

*Ton frère qui t'aime.
Ferdinand*

En caserne à Nouméa

Le 28-janvier 1916

Coll. Quesnel



Le départ

Nouméa, le 2 juin 1916

Mon cher Georges,

Reçois-tu toujours mes cartes, elles doivent être bien longues à te parvenir surtout si tu te trouves dans la montagne. Je constate avec joie que tu n'es pas encore au feu il vaut mieux turbiner comme un nègre que d'être exposé à la mort. Quand ton tour viendra tu feras ton service comme les autres.

Cette carte te représentera le service défilé du contingent avant de prendre le bateau, il fallait voir les Babaos pleurer, il y en à 14 qui se sont barrés la veille et 50 qui sont encore ici ils n'ont pas été reconnus aptes au service armé. Il se forme encore un autre contingent de Tahitiens qui vont probablement partir dans quelques mois.

Bon Dieu quand cette guerre finira. Je crois bien que lorsque tu liras cette carte Verdun sera pris mais cela ne voudra pas dire que nous sommes foutus. Au contraire il vaut mieux reculer que de faire tuer trop de monde. Nous avons rapidement des nouvelles de Léon il prend son mal en patience il faut en faire autant toi tu réussiras sûrement.

Je t'envoie une boîte de pâte de diable pour te boucher une dent creuse tu me diras ce dont tu as le plus besoin je me ferai un plaisir à te l'envoyer.

Deuxième contingent devant la caserne

Le recrutement s'effectue sur la base d'un homme sur 10 imposables. Mais en 1916, le quantum est dépassé dans de nombreuses tribus de la Grande Terre. La légende veut que nombre d'entre eux désertèrent. Il n'y en eut en réalité que 12.

Coll. Brun

Mademoiselle Théodorine Goyetche,
chez ses parents à Bourail,

Voyage sur le Gange

Coll. Quesnel

Je t'écris ces quelques lignes pour te donner de mes nouvelles.

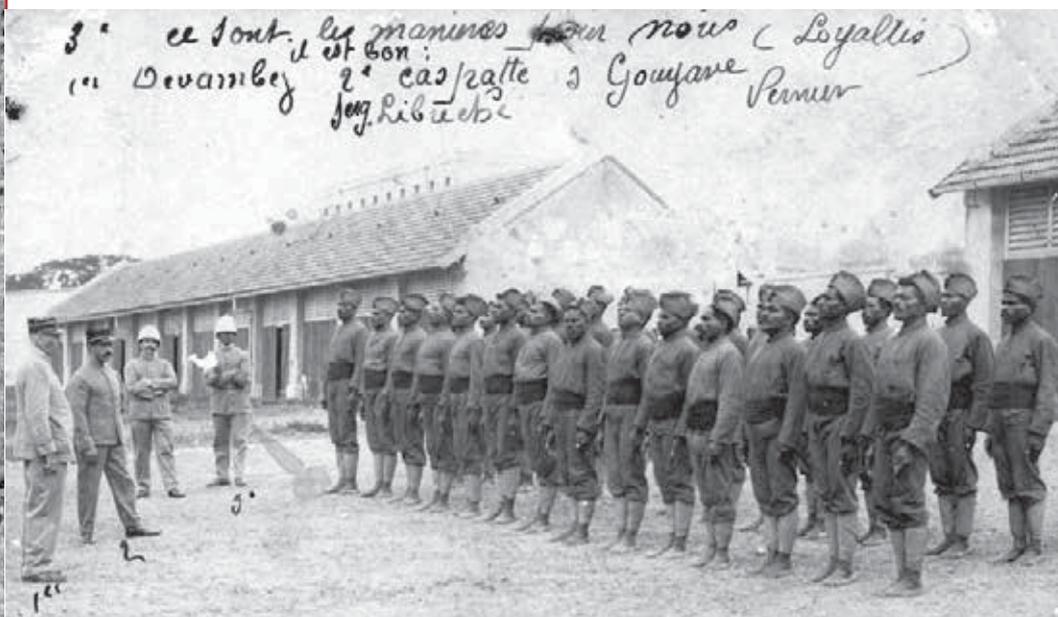
Je me porte bien et je pense que ma lettre te trouvera de même ainsi que maman mes frères et sœurs. Voilà cinq jours que nous sommes partis de Djibouti et nous avons passé la mer-rouge. La mer est très mauvaise quoiqu'il y ait calme plat. Je dis très mauvaise c'est à cause de la chaleur. Nous avons deux tirailleurs qui sont morts. On les a jetés tous les deux à la mer. C'est pas beau de voir cela fait mal au cœur de voir de pareilles cérémonies.

Tous les jours nous voyons des quantités de navires... ou nous avons à craindre les sous-marins boches. Allons ma chère petite sœur je ne vois plus rien à te dire si ce n'est de ne pas m'oublier et de m'écrire longuement et souvent.

Dans quinze jours c'est la fête à ma chère à notre chère maman. Embrasses la bien pour moi. Elle pleurera ce jour-là car elle n'aura pas de fleurs ni de lettres de moi ce jour-la mais console-la ma chère petite Théodorine embrasse-la bien.

Je termine ma chère petite Théodorine en t'embrassant de tout cœur.

Ton frère qui t'aime et qui pense à toi.
Fernand



Escale à Melbourne

Coll. G-Viale

Louque un peu les carte

Surtout la première, elle vaut le coup, tu verras ce que Boulachin et Pannetrat à fait de nos babaos, il parait qu'ils ont fait l'admiration des plum poudine à Sydyn.

Oh ! yes very good blak man, enfin que ve tu la France commence à nous faire pas mal chier. Parce que la dette Nationale se rattrape sur notre peau, Courage le ciel t'aideras, (mais les beaux proverbes de Confucius n'arrivent pas vites, enfin que veux tu, ils nous fauent patienter et s'humilier pour le respect de ceux qui sont morts et qui ont souffert comme nous.

(orthographe respectée)

15. Marseille - Vue Générale des Bassins de la Joliette



Vue du port de Marseille

Le général Mangin fait appel « aux farouches (lire: « sauvages ») combattants que sont les indigènes de l'empire français. » Ceux-ci seront plus utilisés dans les usines et sur les ports qu'au front.

Coll. Boyer

Camp des Canaques de Boulouparis 15 août 1916

Chère mère,

Ici comme à Marseille nos tirailleurs ont fait bon effet. Ils s'attendaient à voir des moins chétifs et ne parlant pas ou très peu le français un peu le genre des Sénégalais. Mais quelle ne fut pas leur surprise de les entendre parler aussi bien qu'eux et de les voir soulever seuls des sacs de 100-kg tandis qu'il faut 3 Sénégalais pour en ramener un.

Coll. Jacquier

Arrivée à Marseille

Le 12-août 1916

Mon cher Maurice,

Tes lettres attendrissantes n'ont pas été de trop, et si tu m'avais vu ce soir, après avoir dit adieu à Acoma, sur le chemin du retour, reprends les larmes dans mes yeux. À la vie à la mort, je ferai ce que je pourrai pour mon ami Acoma, tu peux y compter. Qu'ils sont sympathiques tous, et cette opinion est générale sur eux. Tous ceux que j'ai interrogé, capitaine, adjudant, sergent-major, sergents et caporaux leur rendent le même témoignage: braves et dociles, et quand on a dit «-le pasteur-», on a tout dit, car il m'a paru que Acoma s'imposait plus que ses deux collègues;- Waegé a un peu de peine à parler français et Katawi à une trop large figure de matador. Mais ce ne sont là qu'impressions fugitives. [...]

Dés que j'ai pu monter à bord, je vais à l'avant où je trouve les grappes de tirailleurs. Le premier qui me voit: Adolphe, le Paul! – Tout gris, le bougre-! je demande Acoma. «-Atiouma, le pasteur-»-me répond ce petit caporal blanc, lequel ne tarde pas à me sortir de sa poche une lettre d'Huet me le recommandant, ce vernis-! – Et Acoma arrive, cette bonne bille, avec ses yeux profonds-! Je demande les autres, tous les noms que j'ai, et toutes ces bonnes figures arrivent, je ne finis pas de serrer des mains, le frère de Missi est un personnage-! [...]

Ils ont chanté d'abord le cantique patriotique où l'on comprend la France à la fin. Puis 2 cantiques après quoi la Marseillaise en français, avec un orchestre de voix profondes, le public applaudissait ferme et ce fut vraiment une belle manifestation protestante. [...]

Au camp du Prado, dans les larges allées que bordent les baraques de cette nouvelle cité cosmopolite, j'ai retrouvé un bon type. Acoma venait de faire son lavage, plus convenable que d'autres, tu penses, que je voyais grouiller tout nus dans un vague bassin, plusieurs se savonnaient des pieds à la tête. J'ai donc eu la vision calédonienne païenne, sans malheureusement les attributs de tes photographies. [...]

Ils partent donc demain matin pour le Camp de Fréjus où je les recommanderai au pasteur Charpiot de Saint-Raphaël, à qui j'ai déjà parlé. Je ne pense pas qu'ils y restent longtemps. Un aspirant a affirmé qu'ils formeraient bataillon d'étape qui serait occupé en 2^e ligne et n'irait pas au feu. Je ne te le garantis pas. [...]

Cher frère, vos enfants de Do Néva ont trouvé un oncle à Marseille-!

Je vous embrasse tous.

Paul

Coll. Leenhardt

Au front

C'est mon grand-père Coo Marco Simethu qui m'a élevé. Il m'a souvent parlé de la Grande Guerre à laquelle il a participé. Il avait trente-cinq ans quand il est parti. Il était marié et avait deux filles. Ce n'était pas son premier voyage en France. En effet, alors qu'il était encore garçon et travaillait à Nouméa, son patron lui avait payé le voyage. Il était donc déjà allé en métropole. C'était le seul soldat de Lifou qui connaissait la France.

Durant la guerre, il est vaguemestre. Il distribue le courrier à bicyclette. Un jour une bombe est tombée près de lui et il a été enfoui jusqu'à mi-corps. Il a été secouru et a réussi à préserver le courrier.

Il a aussi pour mission d'escorter les prisonniers allemands. Il les conduit sur l'arrière et les met en prison. Certains sont méchants mais il sympathise souvent avec eux. Il leur fait passer en douce des cigarettes qu'il prend sur sa ration. C'est interdit mais il le fait. Il est armé mais n'a jamais tué un seul homme. Il a reçu plusieurs médailles.

Il est mort très âgé en 1975.

Témoignage de Monsieur Jacques Nyikeine recueilli par Luc Legeard dans la tribu de Drueulu en juillet-1999



Coo Marco Simethu (1881-1975), combattant de la Grande Guerre, tribu de Drueulu à Lifou.

Coll. Nyikeine

3^e départ

Départ le 4^e juin 1916, arrivée le 11 août 1916, dont de nombreux soldats engagés dans la Légion étrangère. Parmi eux, une centaine de Japonais qui désertèrent en nombre à l'arrivée en France pour rejoindre leur pays.

+ télégramme

4^e et dernier départ du contingent calédonien, le 10-novembre par l'El Kantara

De Nouméa N°-252 W 292 à 17h-50 le 23

Gouverneur à tous Présidents Commissions Municipales,
Officiers état civil, Médecins colonisation et Syndics affaires indigène.

Engagements volontaires pour la durée de la guerre des indigènes de la Nouvelle-Calédonie ainsi que les indigènes immigrés des colonies Françaises seront repris immédiatement avec zèle, diligence et opiniâtreté persévérante notamment dans les tribus qui n'ont pas encore fourni de tirailleurs ou pas assez. Proportion admise pour engagement 1er trimestre doit être atteinte et dépassée. Les engagements sont illimités mais la période de recrutement demeure restreinte. Il est d'importance capitale d'agir vite et efficacement sur chefs de tribus et particulièrement tous villages devront être visités par Syndics et Médecins. L'appel du Ministre doit être entendu et suivi confirmant ainsi manifestement le patriotisme de la population indigène X.-Avantages matériels et honorifiques seront les mêmes que par le passé. Plusieurs Canaques sont caporaux et passeront sergents. Insistez sur satisfaction des tirailleurs arrivés en France dont plusieurs lettres font connaître qu'ils sont heureux d'être habillés drap horizon, armés casqués comme tous soldats français. Comme ceux-ci, ils recouvrent traitement guerre très favorable. La principale condition exigée est d'être reconnu formellement sain, robuste, bien constitué, capable de faire campagne en Europe. Contingent doit être rigoureusement sélectionné suivant prescription de ma circulaire-5 janvier-1916 à médecins colonisation de l'intérieur. Imprimés nécessaires devront être demandés directement au commandant supérieur.

REPIQUET

X-: nom d'indigène de l'intérieur

Coll. Archives communales de Koumac



Lettres du front

Il veut ce qu'il a fait : « Dans l'attaque il s'est tenu tout à un coup face à face avec un boche qui se rendait. Mais le boche par trahison a voulu tuer Gasoul. La balle lui a traversé le bras et le boche a été tué. Quoique blessé il a continué l'attaque et en revenant dans nos lignes une balle lui a traversé la cuisse ; presque au même moment





Bataille de la Marne
Coll. G.-Viale

Dormir...

Le 31 mai

Chère Marie,

Excuse-moi de pas t'écrire plus longuement j'ai bien peu de temps à moi chaque jour. J'écris à maman et je t'assure que par moment j'en ai que juste le temps. Cette nuit je n'ai dormi que 2 heures et cette nuit je ne dormirai peut-être pas. Le jour seulement on peut se reposer. Toute la nuit il faut veiller ou travailler-; pour le moment j'ai tellement envie de roupiller que par moment mes yeux se ferment.

Bons baisers à tous.

Je t'embrasse affectueusement ton frère.

Louis

Coll. Courtot

Les obus ont torpillé...

4 avril 1916

Chère sœur,

Excuse-moi si je ne t'écris pas plus souvent ici. Nous n'avons guère le temps d'écrire. Tous les jours nous avons quelques minutes à nous, j'en profite pour écrire un peu à maman. Je lui écris chaque jour en racontant ma vie de façon à ce qu'elle vous le fasse lire car je n'ai pas le temps de le faire pour chacune de vous.

Notre vie ici est un peu mouvementée par moment. Les obus ont torpillé, les boches nous font faire des courses à plat ventre, c'est rigolo.

Je suis au 2^e colonial 1^{er} contingent, il y a juste un calédonien avec moi. Mais nous nous entendons à merveille. Nous faisons une bonne paire d'amis. Aujourd'hui il pleut un peu, hier il faisait un soleil tropical. Ce sont ces changements brusques de température qui sont à craindre.

Je suis toujours en parfaite santé. Je ne m'en fais pas une miette. Ici on se débarbouille tous les 6 mois, quand il y en a de trop on gratte avec le couteau. L'autre jour je me suis fichu à plat ventre dans la boue, il faisait noir et je me suis aplati où j'ai pu. Tâchez d'avoir mon journal, tu y verras ma vie en grand.

Je termine ma petite missive, puisse-t-elle t'apporter ainsi qu'à Albert et aux gosses les bons baisers d'un petit piou piou qui fait son devoir.

Coll. Courtot



(Inscrit au dos)

Il dit que c'est presque sa maison dans les tranchées toujours c'est pas la même. Coucher dans une grotte. J'ai toujours ton gros chandail qui me réchauffe.

Coll. G. Viale

Cette maudite guerre...

Voilà aujourd'hui juste un an que je vous ai quitté, s'il ne peut encore, malheureusement, être question de retour. Étant donné cette longue absence je ne compte plus rester en France comme je l'avais escompté il y a quelque temps ; dès les hostilités terminées je prendrai la route de la Nouvelle, ce pays vraiment enchanteur ! je commence à avoir hâte de retrouver cette liberté et ces bonnes choses dont j'ai tout goûté avant cette maudite guerre.

Ce matin il y a grande messe, les clairons et trompettes ont joué à l'occasion : c'était réussi surtout en plein air, [...] tout enivrant toujours les emplois de tirailleurs et soldats, dans les montagnes, c'est te dire qu'aucun changement n'est survenu dans notre vie depuis ma dernière carte. Tu me trouveras bien peu poli dans ma correspondance, mais que veux-tu, je ne peux faire autrement, il est interdit de parler des opérations militaires et en dehors de cela je ne vois pas grand-chose à te raconter. Il n'est guère intéressant pour toi que je te dise ce que nous avons fait aujourd'hui : une cagnat en terre (couverte de gazon pour cinq hommes de ma tente seulement)-; ou encore que je suis dévoré par les poux (totos) de tranchée. Cette vermine est une vraie engeance, je t'assure.

Vivement que je rentre en France pour passer à la désinfection.

J'ai reçu hier une lettre de vous qui me disait ne pas avoir souvent de mes nouvelles.

Coll. Jacquier



LA BATAILLE SOUS VERDUN, 1916

Les Allemands ayant envahi en grande force le Fort de Douaumont, en sont chassés par une contre-attaque.

THE BATTLE AROUND VERDUN 1916

The Germans having invaded in great force Douaumont fort, are driven away by a counter-attack.

Visé, Paris

Coll. G.-Viale

La neige tombe sans cesse...

Le 24 février

Chère Marie,

J'ai reçu il y a quelques jours pas mal de lettres de Nouméa. Parmi elles se trouvaient 2 des tiennes qui circulaient en France depuis pas mal de temps.

Je suis actuellement au petit dépôt de la division à 3 ou 4 km des tranchées, nous ne sommes que 7 calédoniens au petit dépôt. Tous les autres sont au 5^e colonial et sont actuellement aux tranchées. Il est probable que nous les rejoindrons qu'à la prochaine relève.

Je suis en bonne santé, je mange comme un ogre. Je souhaite qu'il en soit de même pour vous tous. Ici, depuis 3 jours, il fait un temps épouvantable, la neige tombe sans cesse, par terre il y en a une épaisseur d'au moins 50 centimètres. La nuit dernière, j'étais de garde aux abords du village où nous campons. Tu parles si j'avais froid. Je ne sens plus mes mains.

Les canons tonnent dur ici, on entend le sifflement des obus, nous avons la chance de ne pas trop en recevoir. Henri, Maurice et Edouard doivent être aux tranchées, nous ne sommes pas loin les uns et les autres, 3km nous séparent. J'irai bien les voir mais il faut un laisser-passer.

Je termine ma petite carte, puisse-t-elle vous trouver en bonne santé. Embrasse Albert et les gosses à toi bons baisers de ton frère.

Louis

Coll. Courtot

La faim

Robert Petit disait que ça avait été dur aux tranchées. Ils étaient dans la boue jusqu'aux genoux, ils étaient assaillis par le froid et surtout par la faim. Aussi étaient-ils bien contents d'attraper un rat pour le faire griller...

**Souvenir
de son neveu Marcel.**



Abrutis par le canon...

Le mercredi 22 septembre 1915

*Cher Jean et Chère Léonie
Chère tante,*

Je vous envoie un petit mot pour vous remercier de vos photos qui m'ont fait plus de bien que n'importe quoi. Je pense que vous êtes toujours tous en bonne santé et que comme nous vous n'êtes pas abrutis par le canon. Les Boches ont entrepris la démolition des petits pays des alentours et ils se pressent comme s'ils étaient aux pièces. Vivement la fin de ce cauchemar et le bonheur de se revoir pour ne plus se quitter. Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Henri

(À l'avant de la carte)

*Échantillon du travail des Boches au commencement de la guerre.
À présent qu'ils ont de l'expérience vous voyez ce qu'ils peuvent faire.*

*L'arrière
Coll. Martini*

Les combats de là-bas...

Témoignage de Mûû Téuri, épouse Aramôtö, réalisée en langue païci le 12 mars 1987 et traduite par Déwé Gorodé.

« ... Et maintenant, « nyââ »¹, peux-tu raconter un bout de l'histoire des vieux qui sont allés là-bas à la guerre de 14-18 car nous savons tous que ton père, que Ao² Mârâtêê³ était un ancien combattant et qu'il était allé là-bas avec les anciens de cette époque, et donc, si tu peux nous raconter un peu de ce que tu sais de l'histoire de «-ao » et des vieux qui sont allés là-bas à cette époque-là-?

Mûû Téuri : « oui, c'est bien, car je vais te le raconter. Je vais te raconter l'histoire qu'a racontée ton « ao » après leur retour de là-bas. Je vais te raconter ce qu'il a dit alors.

À cette époque-là, quand arrivait « popai goro wâ mâ nâpô- »⁴ – « la parole de la case et du pays- » – eux, les jeunes gens de ce temps-là, ils se mettaient en interdit de guerre. Ils ne s'approchaient pas de ce que l'on appelait «-wâ-tâmû- », notre case à nous les femmes.

Ils restaient et prenaient leur nourriture à part, en un lieu précis. Ils ne s'approchaient pas de nous. Car ils se préservaient ainsi pour la guerre afin de n'être pas touchés, jusqu'au jour où ils devaient partir, où ils devaient aller là où elle était.

Ils sont donc partis et, arrivés là-bas, ils se sont battus. Beaucoup d'entre eux sont tombés. Ils sont tombés les uns après les autres et ils sont morts. Ils sont morts pour là-bas. Les autres ont continué à se battre. Ils étaient entre eux. Il n'y avait pas de « popwaalé- »⁵ avec eux. On a dit que l'un d'entre eux, le de Gaulle, était aussi dans cette guerre-là, mais il n'était pas avec eux, il est resté là où il était.

Ils ont continué à se battre. Et à un moment, ils ont commencé à avoir peur car ils n'étaient plus nombreux. Avant de partir d'ici, ils s'étaient mis en interdit de

guerre, et là-bas, ils ont tous eu peur de la guerre. Ils se sont tous arrêtés à un endroit. Et là où ils devaient finir la guerre, c'était un fort tenu par les Allemands.

Et là, les montagnes n'étaient pas comme celles d'ici. Elles étaient plus petites. C'étaient des petites collines. Ils se sont donc tous arrêtés.

Et ton « ao » leur a dit en agitant ainsi son mouchoir blanc : « Restez tous ici, que vous soyez « popwaalé- » ou vous mes compagnons. Restez ici car c'est moi qui monterai. Si je meurs, je mourrai pour nous. Si je vis, je vivrai pour nous- ».

Et cela, ce que je te raconte là, à toi, femme, l'action de ton «-ao- », il l'a raconté et je l'ai vu au cinéma. Car cette fin de guerre qui a fait que nous soyons là aujourd'hui a été filmée. On a montré ce film et je l'ai vu. Et ton «-ao- » est monté, monté, monté. On le voyait monter dans l'herbe dans son uniforme et son arme sous l'aisselle. Quand il est arrivé en haut de la colline, il a observé le fort qui leur faisait peur car de là les autres pouvaient bien leur tirer dessus, car eux étaient en bas, et les autres en haut.

(...) Voilà leur histoire quand ils sont allés là-bas...- »

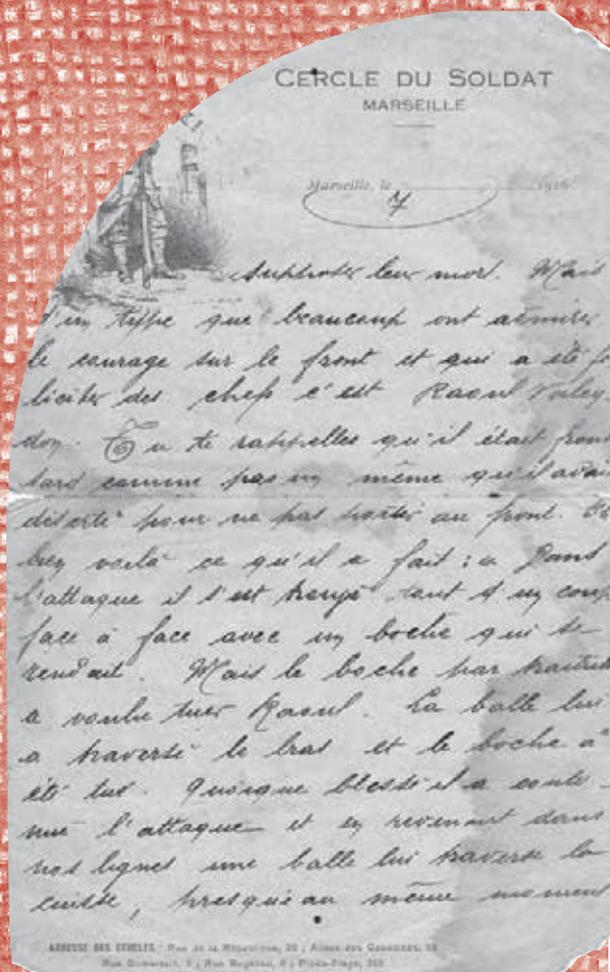
(1) nyââ : mère

(2) ao : grand-mère

(3) Mârâtêê : nom du lieu où habitait Céu Baptiste Teuri

(4) popai goro wâ mâ nâpo : nouvelle, action, événement, fait... qui concerne le peuple et le pays.

(5) popwaale : européen



Il était rudement courageux...

Cercle du soldat, Marseille, le 20 octobre 1916

Mon cher Papa,

(Il y a) un type que beaucoup ont admiré le courage sur le front et qui a été félicité des chefs c'est Raoul Velayandon. Tu te rappelles qu'il était froussard comme pas un, même qu'il avait déserté pour ne pas partir au front. Eh ! bien voilà ce qu'il a fait : « Dans l'attaque, il s'est trouvé tout d'un coup face à face avec un boche qui se rendait. Mais le boche par trahison a voulu tuer Raoul. La balle lui a traversé le bras et le boche a été tué ; quoique blessé il a continué l'attaque et en revenant dans nos lignes une balle lui traverse la cuisse, presque au même moment une balle l'atteint au ventre. Les boyaux sont tombés et lui les soutenait avec sa main libre. D'après Bose il paraîtrait qu'il disait moitié rieur : « Dis donc on dirait que je suis touché. » Et pendant longtemps, ne pouvant se coucher, il est resté debout parmi la mitraille boche qui tombait, paraît-il, drue comme la grêle. Il n'a été touché par aucun éclat d'obus. Crois-tu qu'il a été courageux !... Dans la tranchée les soldats disaient aux Calédoniens : « c'est dommage que vous ayez un camarade qui va mourir car il était rudement courageux- ».

Eh ! bien non il n'est pas mort, il m'a écrit il y a quelques jours d'un des hôpitaux de Paris dans lequel il est en traitement. Il me dit qu'il espère être réformé ; lui au moins mérite la Croix de guerre !

Bien d'autres Calédoniens se sont encore distingués. Ils ont été complimentés par le colonel.

Allons mon cher Papa je ne vois plus rien à te dire si ce n'est d'embrasser Maman, mes frères et sœurs pour moi.

Je termine en t'embrassant un million de fois. Ton fils qui t'aime et qui pense à toi.

Fernand
Coll. Quesnel

On se rassemble pour causer du pays...

Hyères, le 22 février 1917

Cher frère Octave,

J'ai reçu hier par l'intermédiaire de Maurice une bonne et longue lettre, moitié du Gange et moitié dépôt des isolés. J'ai été très content de te savoir arrivé et en bonne santé, car j'étais inquiet à ton sujet pour le passage de la Méditerranée car il y a de nombreux navires coulés. (...)

Maintenant, à ton sujet, si tu peux rentrer dans un cours d'élève officier tu seras rudement mieux et ça retardera de beaucoup ton départ pour le front. Or tu peux nous écouter à ce sujet. Le plus tard tu y monteras ce sera le meilleur car ce n'est pas rose là-haut, ne fais pas la bêtise de demander à y aller. Ce n'est pas amusant d'être mangé par la vermine et de recevoir toute la journée des marmites sur la tête. Moi je ferai tout mon possible pour ne jamais y retourner. J'ai reçu il y a une quinzaine de jours des lettres de Louise, de Gaston, ils sont tous deux en bonne santé. Ils étaient tous deux au petit dépôt colonial à Salonique et à l'arrière des lignes. Gaston a toujours un peu le cafard, quant à Louis il trouve toujours que ça va bien, il n'a pas changé !

Ici, il y a avec moi Moncelis Pierre, Trouillet, Monet, Durand, Lamay, Minal et Prud'homme, et au 7^e ils sont une, 40^e. Tous les jours on se rassemble pour causer du pays. Tu peux pas te faire une idée de ce que l'on aime être ensemble lorsqu'il y a longtemps que l'on a quitté le pays. Donne le bonjour aux copains pour moi

Allons Octave, je te quitte pour aujourd'hui je t'embrasse.

C. Vautrin

*Ecris-moi de temps en temps,
tu me feras plaisir.*

Coll. Vautrin

Les spécialistes

Mon oncle me racontait qu'il y avait un tirailleur canaque qui était excellent en tir. Il lançait à cent mètres une grenade dans un cercle de 50 cm de diamètre. Aussi était-il fort apprécié dans les combats. Dès que l'on repérait un camp allemand, on l'appelait et jamais il ne manquait sa cible. Il fut même primé lors d'un concours de tir. Cependant il n'est pas revenu, il est mort au champ d'honneur.

Témoignage de Max Shekleton



Croix de guerre

« Elle devient comme ça le jour. Je te jure que je cours pas après. Je ne suis pas pour des grandeurs surtout dans cette fâcheuse armée. »

1917, démolition des troupes : des mutineries se produisent.

Coll. G. Viale

Scènes de vie

Témoignage du pasteur Kakoué de la tribu de Tingeting

recueilli par Luc Legeard à Tingeting en juillet 1999.

Mon père adoptif, le vieux Waminya de Tingeting, a été tirailleur en France de 1916 à 1919. Il était soldat et infirmier. Un jour, les tirailleurs étaient dans une grande plaine. Ils se cachaient dans une tranchée. Un avion allemand, un biplan, les a repérés. Ils ont décidé de changer de place. À peine étaient-ils installés ailleurs qu'une pluie de projectiles s'est abattue sur le lieu qu'ils venaient de quitter. L'avion est revenu. Son pilote a vu que les soldats étaient toujours vivants. À nouveau ils ont dû changer d'endroit. Les tirailleurs parlaient en drehu. Ils disaient : « Que faut-il faire ? Il faut tirer dessus ». Ils ne pouvaient rester sans réagir. Ils l'ont dit au gradé européen qui les commandait. Celui-ci ne voulait pas que l'avion soit descendu. Peut-être avait-il une autre idée en tête.

Quand l'avion est de nouveau réapparu, les soldats de Drehu, sous le coup de la colère, l'ont visé. Le biplan a été touché, il est tombé. Les deux Allemands qui étaient à bord ont été faits prisonniers à la satisfaction générale.

C'est le gradé européen qui dirigeait les tirailleurs qui a été décoré mais pas les simples soldats de Lifou. C'était comme cela en ce temps-là !

En tant qu'infirmier, mon père soignait les tirailleurs. Un soldat de Lifou a été touché au ventre. Les boyaux ressortaient. Mon père s'en occupait. Mais le blessé a dit : « Ce n'est pas la peine. Je sais que je vais mourir mais je te charge d'une chose. De retour, tu diras bonjour à ma famille ».

L'un des tirailleurs les plus jeunes était Philippe Wakeli. Un jour, les tirailleurs n'ayant plus rien à boire le chargèrent de se procurer de l'eau. Ils lui dirent : si tu nous trouves de l'eau, non seulement tu auras la vie sauve mais tu vivras très vieux. L'eau était du côté allemand. Il a réussi à s'en procurer au risque de sa vie. Il est mort centenaire en 1991. C'était le dernier des tirailleurs.

Le Calédonien Raillard dans son avion

Il y eut de nombreux apports technologiques dans cette guerre. Les eaux, la terre, les airs et le feu sont impliqués dans les hostilités.

Coll. Raillard



En souvenir de la guerre, un « quartier » de la tribu de Hmelek s'appelle toujours Dardannelles.

Dans une ville, les tirailleurs firent des prisonniers allemands. Les femmes françaises qui étaient là leur disaient « Tuez les ! Ils tuent nos maris. Ils coupent les seins des femmes ». Les soldats de Lifou répondirent «-On ne peut pas tuer comme cela. Si nous étions en colère ou s'ils étaient loin peut-être, mais quand ils sont là près de nous, on ne peut pas. C'est impossible ». Les femmes voulaient qu'ils soient percés avec les baïonnettes. Comme les Lifous refusaient, elles se chargèrent elles-mêmes de la vengeance.

Les tirailleurs de Lifou avaient un chien, un berger allemand qu'ils appelaient « Pacifique ». Il les suivait partout. Il attaquait aussi. Parfois, quand il n'y avait plus de munitions, les soldats utilisaient tout ce qu'ils arrachaient. Le plus fort et le plus effrayant était Wamaje Qenegeie de la tribu de Hnacöm.

De retour de la guerre, les tirailleurs qui avaient survécu, vécurent comme des frères, comme s'ils avaient le même père et la même mère.



Partie de pétanque à l'hôpital

Distraction pour les malades.

Coll.-Afchain

J'ai reçu 2 éclats d'obus...

Le 27 septembre 1916

Chère sœur,

Je t'écris ces quelques mots pour te donner de mes nouvelles qui ne sont pas bien bonnes. Notre pauvre frère, Henri, a été tué le 25 à 6 heures du matin et moi j'ai été blessé par le même obus mais ma blessure n'est pas bien grave j'ai reçu 2 éclats d'obus dans le milieu des reins. Je suis resté 24 heures à l'ambulance. Là, ils m'ont passé aux radio-rayons X pour voir les éclats que j'avais dans le dos ensuite on me les a retirés. Je suis à l'hôpital depuis hier au soir à 6 heures. Chère Lolotte, tu voudras bien écrire à Jeanne pour lui annoncer la mort d'Henri et qu'elle prévienne notre mère. Si tu veux aussi l'écrire à Moindou tu leur diras qu'il a été tué à l'attaque du 25 septembre et que j'ai été blessé le même jour par le même obus. Maman aura bien de la peine.

Nous avons subi beaucoup de pertes ces jours derniers. Alors chère sœur, je te quitte en attendant de tes nouvelles. Je t'embrasse tendrement.

Ton frère affectionné

Lucien

Coll. Huyard



Louis Godelon, debout le casque à la main

Coll. Cournot

Avant l'offensive

Dernière lettre de Louis Gondelon
tué sur le front de la Somme le 12 septembre 1916

Le 9 septembre 1916

Bien chère maman

Je t'écris en pleine offensive. Depuis 3 jours le régiment se bat, et fait décimer. Le 3^e et le 6^e colonial nous subissons de lourdes pertes : les Allemands en subissent le double de nous. Mais cela ne ressuscite pas les morts. J'ai lu les journaux du pays, elles ont bien raison de rire un peu les filles de Calédonie, car elles ne riront peut-être plus beaucoup. Nombreuses sont celles qui pleureront. Les Calédoniens se sont fait massacrer. Peu nombreux sont ceux qui sont debout à l'heure actuelle ! La majeure partie a été comptée comme disparus. c'est-à-dire prisonniers ou morts ! Nombreux sont les pauvres petits déchiquetés par les obus et qui gisent dans un coin de terre où jamais ceux qui les aiment ne viendront prier. Pauvre Mère va ! c'est terrible la guerre ! j'ai fait le sacrifice de ma vie ! peu m'importe la mort à moi qui ai tant souffert.

Hier soir je me suis confessé maintenant je suis prêt mais ce que je voudrais et de tout cœur c'est que les générations futures ignorent les horreurs de la guerre. Je voudrais qu'on élève les petits avec l'amour du prochain ; qu'ils sachent bien que leurs aînés tout en se sacrifiant du fond du cœur, maudissent la guerre.

Mon copain Henri Martin a été blessé à mes côtés, tout d'abord cela m'a fait quelque chose de voir le sang ruisseler sur celui qui était un peu mon frère. Puis j'ai été heureux lorsque j'ai vu la blessure ! ce n'est rien, l'éclat d'obus est venu s'arrêter sur la clavicule. Cela lui vaut 2 mois d'hôpital, c'est-à-dire 2 mois de tranquillité, de bonheur ! près de nous autres. Je suis bien seul maintenant j'ai bien Lesaine mais ce n'est pas Martin.

Embrasse bien mes sœurs et les pauvres petits que j'ai peu connus, qu'ils prient de temps en temps pour leur tonton, que Dieu les épargne et les rende heureux. Ne t'en fais pas si je viens à tomber, ce sera en bon français. Je n'aurai fait que suivre la loi commune à tant de Calédoniens. Je n'aurai pas été un lâche.

Du fond du cœur je te dis au revoir.

J'ai confiance, la Vierge Marie me protégera.

Bons baisers à tous surtout à Mandi. Je t'embrasse du fond du cœur.

Ton petit qui t'aime.

Louis



Le patriotisme

Dernière lettre
de Fernand Goyetche
tué au front.

Ferdinand Goyetche
Coll. Quesnel

Ma mère bien-aimée,

mon père chéri,

Cette lettre, mes parents chéris, ne vous parviendra que s'il venait à m'arriver malheur. Dans deux ou trois jours, nous attaquons. Une formidable attaque se prépare et à cette attaque ils ne résisteront pas. Ils ne doivent pas résister car tous, officiers comme soldats, y mettent leur force, leur énergie, pour repousser, pour traquer et pour écraser dans son antre cette bête qu'est l'Allemagne. L'Allemagne a vécu, mais elle ne doit plus être. Il faut qu'elle disparaisse du globe où elle ne laissera que son histoire. Son histoire d'ignominies et de crimes. Son histoire salie par ses actes. En lettres sanglantes cette histoire sera écrite et à chaque page, à chaque ligne, ressortira le barbarisme qui a été pour eux l'appel du châtiment. Ils ont encore tout frais à la mémoire les viols commis sur les femmes et les jeunes filles, les incendies des cathédrales, les moyens vils avec lesquels ils ont fait la guerre. Tous ces actes sont autant de facteurs qui appellent sur eux, outre le châtiment des hommes, celui de Dieu. Celui de ce Dieu qu'ils ont mêlé à leurs actes.

À cette attaque, nous saurons montrer que sans être soldat de métier nous sommes tout à notre France qu'ils veulent mettre en esclavage. Ils verront que le petit pioupiau de France sait combattre, sait se priver, sait souffrir et aussi... sait mourir s'il le faut pour la liberté, l'égalité et la justice. La France a toujours été le flambeau de justice et de liberté, et c'est pour ces deux choses qu'elle combat depuis trois ans. S'ils sont d'acier, nous sommes d'airain.

Mes bien chers parents, quand vous vous lèverez un jour

et que vous lirez sur le communiqué qu'une grande victoire a été remportée à Craonne ou dans la région de l'Aisne, car je ne sais pas à quel endroit nous allons attaquer, dites-vous : « Ferdinand y était : gloire à notre fils ! » Oui, il sera et il saura faire son devoir, tout son devoir, même plus que son devoir s'il le peut. Il décuplera ses forces, son énergie et son courage afin de terrasser le plus de Boches possible. Il y a longtemps que j'attends ce moment. Que mon Browning, mon Lebel et ma baïonnette fassent bonne besogne.

Si je meurs, mes parents chéris, soyez braves, montrez que vous savez souffrir la perte d'un fils pour la grandeur de la Patrie.

Toi, maman chérie, tu auras beaucoup de chagrin, mais sèche vite tes larmes et sois l'âme de la Française dans toute la force du mot, sois cette Française que l'Univers a admirée, admire toujours dans ses joies comme dans ses douleurs.

Toi, mon père chéri, tu es un homme, tu es Français, tu comprendras mieux mon sacrifice si l'on veut appeler la mort d'un des siens : sacrifice. Sois comme le vieil Horace qui n'avait pas de chagrin de la mort de ses fils, car ses fils avaient délivré Rome. La Patrie sauvée est une joie sur les douleurs. On les oublie pour fêter avec tout le monde la victoire de son pays.

Si tu avais vingt ans comme moi, mon cher père, où serais-tu ? Aux tranchées comme je le suis en ce moment et je suis sûr que tu aurais tenu les mêmes propos que moi, n'est-ce pas ? Mais, mes bien chers parents, ne vous en faites pas de trop. Plus tard, s'il y a une autre guerre avec l'Allemagne, j'aurais des frères et des neveux qui me vengeront.

Adieu, ma mère chérie, adieu mon père, adieu mes parents que j'aime tant.

Je ne peux plus écrire, mes larmes débordent.

Avec cette lettre, mes parents chéris, je vous envoie mes baisers les plus forts. Maintenant : Vive la France et en avant !

Votre fils Ferdinand

Coll. Quesnel

COURGIVAux (Marne). - Tombe commune (Sud-Est du Village où reposent des Soldats français
tombés au champ d'honneur, les 6 et 7 Septembre 1914



Tombe commune

2-244 Calédoniens sont partis et
544 sont morts au champ d'honneur

Coll. G. Viale

La mort

*Je te mets en peu de terre du front dans l'enveloppe.
Tu sais je commence à en avoir marre de la bataille.
En ce moment le champ de bataille est pourri de morts,
si tu voyais cela c'est affreux.
Je t'assure qu'il en tombe par jour de ces pauvres poilus.
C'est Francis qui a de la chance il est toujours dans le midi.
Un gros bécot à ma petite grand-mère.
Bien le bonjour à la famille Mary de ma part.
Je te raconterai tout cela à ma perm.*

Coll. Shekleton

« J'ai lu les journaux du pays, elles ont bien raison de rire un peu les filles de Calédonie, car elles ne riront peut-être plus beaucoup. Nombreuses sont celles qui pleureront. Les Calédoniens se sont fait massacrer. Peu nombreux sont ceux qui sont debout à l'heure actuelle ! La majeure partie a été comptée comme disparus, c'est-à-dire prisonniers ou morts ! Nombreux sont les pauvres petits déchiquetés par les obus et qui gisent dans un coin de terre où jamais ceux qui les aiment ne viendront prier. Pauvre Mère va ! C'est terrible la guerre ! J'ai fait le sacrifice de ma vie ! Peu m'importe la mort, à moi qui ai tant souffert. »

Louis Godelon

1914 - 1918



L'attente dans les îles...



Consigne d'évacuation de la population en cas d'attaque ennemie

Ces consignes sont conçues en cas d'attaque de la flotte allemande. Cela n'entrave pas le calme de la population. Repiquet note dans un de ses discours: «Toute la population a concouru à l'organisation de la défense. L'Union sacrée en Nouvelle-Calédonie n'a pas été un vain mot.»

JONC du 22-août 1914
Coll. ADVN

Les conséquences d'un conflit

La vie quotidienne en Nouvelle-Calédonie

La Nouvelle-Calédonie est à 22 000 kilomètres de la métropole mais elle est amenée, dès le début, à subir de plein fouet les inconvénients d'un conflit qui semblerait pourtant ne pas la concerner.

Mesures économiques

Dès le début de la guerre, l'administration et le représentant de l'État dans la colonie, le gouverneur, sont rapidement amenés à prendre des mesures dans le domaine économique et social. Dès l'attentat de Sarajevo, en juillet-1914, les négociants de Sydney exigent le paiement en or et à l'embarquement des marchandises à destination de la Nouvelle-Calédonie. En août, les navires des Messageries Maritimes sont réquisitionnés selon les instructions en cas de guerre. Les communications entre Marseille et Nouméa sont interrompues provisoirement. Les plus importantes des mesures vont donc toucher les réquisitions maritimes, les prix et l'accaparement des denrées. Le gouverneur a l'autorisation de suspendre les droits d'entrées et de sorties

Proclamation aux habitants.

Nouméa, le 5 août 1914.

Mes chers compatriotes.

Par câblegramme du 4 août parvenu aujourd'hui à Nouméa à 13 heures 30, le Ministre des Colonies m'apprend que l'Allemagne a déclaré la guerre à la France et à la Russie.

En portant cette grave nouvelle à la connaissance de la population je forme, avec tous les habitants de la Nouvelle-Calédonie, des vœux ardents pour le succès de nos armes.

Aujourd'hui, comme en 1792, nos armées repousseront l'ennemi au pas de charge.

Ici, tous d'un même cœur enthousiaste, nous préparerons la défense pour être à la hauteur du péril, si notre belle colonie était menacée. Tout et tous pour la Patrie!

Vive la France!
Vive la République!
Vive la Nouvelle-Calédonie!

Le Gouverneur p. i.,
J. REPIQUET.

Consigne

pour la population civile de Nouméa en cas d'alerte ou de bombardement.

LE GOUVERNEUR P. I. DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET DÉPENDANCES,

Sur l'avis du Conseil de Défense;

ORDONNE:

I

En cas d'alerte dès que le signal d'alarme aura été donné, les habitants non valides y compris les femmes, enfants et vieillards se rendront, suivant le quartier où ils demeurent, aux points ci-après:

VALLÉE DU GÉNIE:

où se rassemblera la population non valide du centre de la ville, des vallées de l'Infanterie et du Génie.

ROUTE STRATÉGIQUE:

où se rassemblera la population non valide de la Vallée des Colons;

ROUTE DE L'ANSE VATA
au pied du mamelon de l'observatoire de Vénus:

où se rassemblera la population non valide des quartiers de l'Artillerie, de l'Orphelinat et du Faubourg Blanchot.

MONTAGNE COUPÉE:

où se rassemblera la population non valide des Vallées du Tir.

Ces différents groupes seront ensuite successivement conduits sur le point qui leur sera ultérieurement indiqué par des militaires de la gendarmerie spécialement préposés à cet effet.

II

En cas de bombardement de la Ville la population valide ira se rassembler par quartier aux mêmes endroits que ceux ci-dessus indiqués, en se tenant défilée aux coups.

III

Les habitants devront tenir prêts des vivres pour deux jours. En cas d'alerte chacun emportera les petits approvisionnements qu'il aura ainsi constitués.

Nouméa, le 12 août 1914.

J. REPIQUET.

N° 793.— DÉCISION ouvrant au public le bureau téléphonique de Néméara, à partir du 1^{er} août 1914 et agréant M. Maillard comme gérant de ce bureau.

(Du 3 août 1914).

LE GOUVERNEUR P. I. DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET DÉPENDANCES:

Vu le décret du 12 décembre 1874, sur le Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie et Dépendances;

Vu l'arrêté du 17 janvier 1899, sur les lignes téléphoniques auxiliaires;

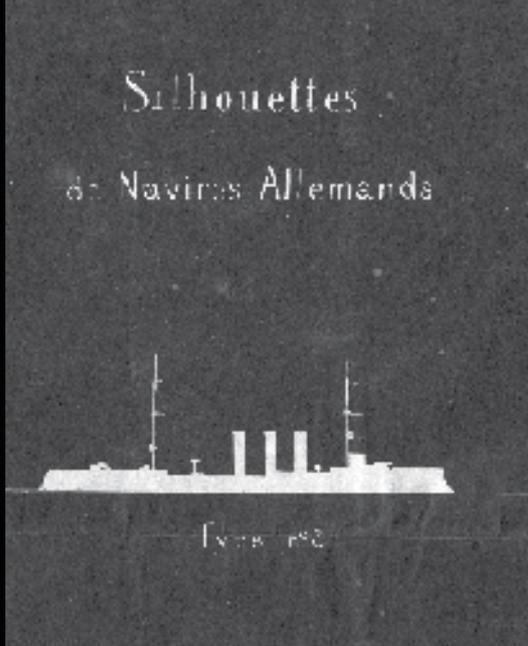
Vu l'arrêté du 25 octobre 1899 réorganisant le Service des Postes et des Télégraphes, ensemble la décision du 5 mars 1914 qui rattache ce Service au Secrétariat Général du Gouvernement;

Vu les arrêtés du 8 décembre 1899 et du 3 février 1909 sur le personnel des Postes et des Télégraphes;

Sur la proposition du Secrétaire Général,

sur les denrées d'alimentation de première nécessité. C'est donc lui qui fixera les prix maxima auxquels les denrées pourront être vendues. Les échéances bancaires sont prorogées, les retraits d'espèces dans les banques ou établissements de crédits limités. Les sociétés régies par les lois françaises ont la faculté de suspendre le remboursement de leurs obligations mais également les gouvernements, les communes, les établissements publics. Le 10-août 1914, le gouverneur par intérim Jules Repiquet crée

les premiers «Magasins Généraux»-de Nouméa, ce qui permettra au service des Douanes qui en est le gestionnaire, de garantir les marchandises d'exportation pour la durée de la guerre et par conséquent aux Mineurs de payer les salaires des employés en hypothéquant leurs stocks. L'obligation la plus grave touchant la Nouvelle-Calédonie est le décret du 5-octobre 1914 interdisant l'exportation du nickel et du chrome. Le coprah est frappé également par la mesure qui sera atténuée en



Depuis le bombardement de Papeete, le 22-septembre 1914, la peur d'une guerre maritime vient jusqu'aux portes de la Nouvelle-Calédonie. Elle ne devient cependant que rumeur mais demeure pourtant très vivace dans l'esprit des gens. Ainsi craint-on une attaque du port ou de navires qui stopperait tout échange avec l'Australie...

Des consignes ont été prises pour la protection de la population comme une milice locale, l'extinction des feux la nuit et aussi l'affichage de « bleus de bateau » dans les mairies afin de reconnaître les silhouettes des navires ennemis dont on ignore le positionnement.

Nouméa, le 17-janvier 1917

[...] - J'ai l'honneur de vous prier de porter ce signalement à la connaissance des habitants de votre circonscription. Dans le cas où un navire présentant les caractéristiques ci-dessus indiquées, serait aperçu dans vos parages, vous voudriez bien m'en informer d'extrême urgence en indiquant sa direction.

Je vous serais obligé de donner communication de cette circulaire au chef du poste de gendarmerie qui en prendra copie.

Veuillez agréer, Monsieur le président, l'assurance de ma considération très distinguée. [...]

Le commandant du poste de gendarmerie de Koumac

«-Bleu-»-de bateau

Coll. Archives communales de Koumac

Coll. Archives communales de Koumac

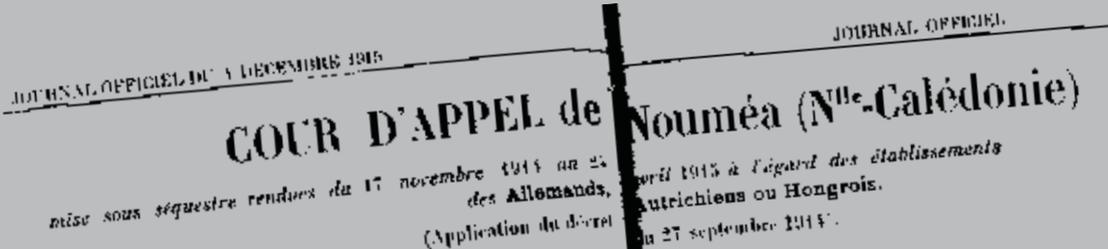


Tableau de la Cour d'appel de Nouméa du 4 décembre 1915

Dès 1914, les sujets allemands et autrichiens sont expulsés de la colonie et emmenés dans des camps en Australie.

Dans la famille Metzger, par exemple, les uns se firent naturaliser, les autres pas. Ils ne seront pas pour autant expulsés, mais leurs biens seront alors mis sous séquestre et ils seront assignés à résidence.

Cela n'empêchera pas Louis de s'engager dans la Légion étrangère pour aller combattre aux côtés des Alliés.

JONC du 4-décembre 1915
Coll. ADVN

DATE DE LA DÉCISION RENDUE	NOM, ADRESSE ET NATIONALITÉ de la maison dont les biens ont été placés sous séquestre
2 juin 1915	Mines nickelifères et Mt-Dô réunies, présumées allemandes, siège soci Paris, 7, rue d'Aumale.
17 nov. 1914	Walter Selve, Altona, Westphalie, allemand
20 fév. 1915	Wilhem Schweickert, allemand (à l'étranger)
20 fév. 1915	Yélichich, Georges, austro-hongrois à Thio
20 fév. 1915	Gärtner, Frédéric, Charles, allemand, Nouméa
20 fév. 1915	Metzger, Antoine ou Anton, allemand, Païta
20 fév. 1915	Metzger, Louis, allemand, Bourail
25 mars 1915	Vve Gottlieb et ses fils Henri Abel et Ernest Abel, allemands, Païta
25 mars 1915	Schattauer, allemand, La Foa
25 mars 1915	Stanisich, Edouard, austro-hongrois, Bourail
1 ^{er} avril 1915	Coste, Joseph, autrichien, Tomo
14 avril 1915	Bartull Ywanowitch, autrichien, Nouméa
24 avril 1915	Georges, Henri Heister et Alexandre Alain Heister, allemands, Nouméa
24 avril 1915	Metzger, Antoine ou Anton, allemand, Païta

Capsule de 25c

Ces capsules confectionnées en France après la guerre, furent émises à Nouméa par la BIC en 1922. Mais les pièces de la série «-Domard-»-(chambre de commerce) arrivèrent bientôt pour remplacer la série «-semeuse-»-et les bons et les capsules perdirent leur cours légal.

Coll. Estival



Bon de 10 centimes

En Nouvelle-Calédonie, ces bons, émis par la trésorerie de Nouméa, se présentèrent d'abord sous forme de petits billets en papier dans les valeurs des trois pièces (50 centimes, 1 franc et 2-francs).

Coll. Estival



Billet de 2-francs

Ces petits bons de papier étant rapidement réduits en charpie, la trésorerie utilisa ensuite des cartons un peu plus résistants. Pour ce faire, des timbres-poste, garantissant leur contre-valeur, furent collés sur de petits rectangles de cartoline au format carte de visite (1 et 2-francs) ou demi-format (25 et 50c) et deux cachets officiels furent apposés au dos (JONC du 23-juillet 1920). Le stock de timbres de 50c étant insuffisant à la poste de Nouméa, on mélangea les timbres de 15 et 35c pour arriver au montant prescrit par l'arrêté. En temps de guerre, tous les bricolages sont permis.

Coll. Estival

décembre-1915 et abrogée le 14-janvier 1918. Puis la colonie est autorisée à émettre des bons locaux (17-mai 1915) pour souscrire à un emprunt afin d'obtenir les fonds nécessaires pour financer les dépenses publiques.

Devant les abus, un contrôle général de la flotte marchande est effectué et la réglementation du fret est instituée en septembre-1917. Mais, la guerre se prolongeant, et en raison de l'éloignement de la Nouvelle-Calédonie de la métropole, certaines prohibitions de sorties sont rapportées, des dérogations sont accordées en particulier en ce qui concerne le régime minier. Mais à la fin du conflit, alors que la colonie se débat dans des problèmes insolubles (12-janvier 1918), les relations avec l'Aus-

tralie ou la Nouvelle-Zélande se normalisent et s'intensifient au fur et à mesure de la prolongation du conflit mondial. Dès les premières mobilisations, les mines ferment. Au Conseil municipal de Nouméa du 14-août 1914, les élus se demandent si l'exploitation des mines ne pourrait être continuée «-soit par avance de la Banque de l'Indochine, soit directement par la Colonie-».

À Yaté, les Japonais acceptent de continuer leur travail sans toucher de salaire. À Thio, le transbordeur de minerai est arrêté:- le personnel qui le dirige est allemand, et doit gagner Nouméa pour y être interné. Mais toutes ces mesures ne suffisent pas à éviter les problèmes dans les exploitations minières, le chômage en particulier.

Reprises des opérations minières

Fin septembre-1914, les opérations minières reprennent, de nouveaux débouchés se présentent pour la Société le Nickel (SLN) qui ouvre une unité de fusion aux États-Unis. Mais progressivement, en raison de la guerre maritime dans le Pacifique, de l'éloignement de la Nouvelle-Calédonie, du manque de paquebots et surtout du coût considérable du fret maritime, les tonnages de minerai de nickel exportés décroissent, les USA restant seuls acheteurs de nickel en 1918.

Tonnage de minerai de nickel à l'exportation pendant la guerre

Année	Tonnes
1914 :	172-365
1915 :	140-989
1916 :	104-633
1917 :	95-256
1918 :	90-630
1919 :	80-442



Carrière de nickel

Coll. G.-Viale

Dès le début de la guerre, l'interdiction d'exporter du minerai vers l'Allemagne fait chuter de moitié l'exportation du nickel. Les difficultés des transports maritimes vont vite affaiblir les exportations vers l'Europe. La Nouvelle-Calédonie se tourne alors vers les marchés américains puis japonais. Ainsi la Nouvelle-Calédonie participe à la guerre en les approvisionnant en métaux stratégiques.

L'examen des ports de destination des minéraliers avant-guerre est éloquent: une grande partie du minerai calédonien part à destination de l'Allemagne. Le 12-juillet 1914, le voilier russe *Windson Park* quittait la Calédonie pour Hambourg, le 23, le voilier norvégien *Manivia* affecté par la maison de Béchade se rendait à Pouembout-Kopéto pour y charger le minerai de nickel commandé par la maison Krupp. L'interdiction d'exporter vers les pays ennemis ne va pas vraiment pénaliser la Nouvelle-Calédonie au début de la guerre, mais la chute des exportations se poursuit bien après 1919, une nouvelle crise du nickel est là.

Pendant la guerre, certains s'enrichissent: La «Société de Ouaco»-et «l'Union alimentaire calédonienne»-sont sollicitées par le ministre des Colonies pour vendre leur stock de conserves de viande aux armées, puis fournir mensuellement des conserves de bœuf pendant toute la durée de la guerre.

Publicité de la maison La Havraise

Beaucoup ont critiqué Barrau, Ballande, La Havraise. Mais qu'aurait-on fait? Ils ont permis de développer la Nouvelle-Calédonie pendant la guerre. Ainsi le café et le coprah ont toujours été achetés. Sans eux que serait-on devenu. Ils en ont sorti plusieurs de la misère car à l'époque, il n'y avait pas de banque. On avait que notre pécule dans les touques et les lessiveuses.

Souvenir de- Daniel Letocard

Bulletin du Commerce du 7-octobre 1916

Coll. G.-Viale



Portrait de Raoul Letocard

Coll. Letocard





Manceuvres à Nouméa

Les mobilisés et réservistes effectuent des exercices à Nouméa. Des tranchées sont creusées au jardin de la troupe à la vallée du Génie pour entraîner les hommes.

Cependant, après l'enthousiasme patriotique lors de la déclaration de guerre, des critiques apparaissent notamment dans le bulletin du Commerce du 26-septembre 1914: certains mobilisés jouiraient-ils de faveurs? Les Nouméens sont en effet mobilisés sur leur lieu de travail et peuvent rentrer chez eux le soir. Les broussards quant à eux doivent rester à la caserne malgré le travail qui les attend sur les stations. Plus tard certains seront traités de «-planqués-»-car ayant réussi à prouver qu'ils travaillaient dans une industrie ou une fonction utile à la «-défense nationale-», ou ayant obtenu une réforme médicale, ils restent au pays au lieu d'aller combattre en Europe.

Coll. Shekleton

Aux tranchées, le 10 mai 1916

Chère Léna,

J'ai reçu votre aimable mot du 2-mars il y a déjà plusieurs jours je vous en remercie et vous prie de m'excuser, je n'y ai répondu plutôt, mais vous n'êtes pas la seule qui aura à se plaindre du retard dans ma correspondance, malheureusement j'ai négligé tout le monde. Nous avons été très occupés ces temps derniers à des travaux de défense de toutes sortes, certains, que l'on ne pouvait faire que la nuit, nous prenaient nos meilleures heures de repos.

Si messieurs les boches s'amusaient à attaquer dans notre région (et ce doit être partout pareil) je crois qu'ils achèteraient les quelques kilomètres qu'ils pourraient prendre au prix d'énormes sacrifices...

Il a fallu plus d'un an pour que nous soyons prêts, mais maintenant nous le sommes et ne les craignons plus.

Je suis heureux d'apprendre que les... comment dirais-je, ceux qui sont restés derrière, profitent de l'absence des concurrents pour s'adjuger les bons numéros de la loterie «-mariage-». J'espère que Norman aura été épris par un autre sentiment que l'amour du Chrome. Où est le temps où nos ancêtres mettaient à l'épreuve l'amour d'un homme en faisant accomplir des actes d'héroïsme et de courage. Si un homme est incapable de défendre la chose la plus sacrée «-la Patrie-»-contre les convoitises d'une nation, comment peut-il défendre la femme contre des autres hommes.

Enfin si les embusqués peuvent vivre heureux après la guerre, au milieu de ceux qui auront pris part à la Grande lutte tant mieux pour eux. [...]

Toujours en bonne santé.

Meilleurs souvenir chez vous et à Clarisse et Martin

Amicalement

Coll.-MDVN



Capitaine Sicard

Nouméa, le 15-novembre 1916

Ma bien chère Marie

Cette carte représente la revue pour la remise de la médaille militaire au surveillant Pedan. Celui que l'on voit à cheval c'est le capitaine Sicard. Que ces fleur soit douce pour ton cœur. Embrasse ta maman la mémé Jeanne et Marguerite et D pour moi. Je t'embrasse du plus profond de mon cœur. Ton fiancé qui t'aime pour la vie.

(orthographe respectée)

Coll. G.-Viale

Les aléas de la vie quotidienne

Les conséquences économiques de la guerre sont donc lourdes: les hommes valides, jeunes sont partis, Européens et Mélanésiens, la ponction la plus forte ayant été celle des jeunes colons de brousse et des hommes canaques de certaines tribus. La brousse se dépeuple, les propriétés agricoles sont mises en vente ou en gérance; beaucoup de femmes ne veulent et ne peuvent pas rester seules. Une grande misère économique, culturelle, sociale transparait. L'armée et la gendarmerie sont presque absentes et les actes de petite délinquance deviennent plus fréquents. Ils sont le fait de libérés qui parcourent la brousse à la recherche d'un emploi, d'Asiatiques débauchés des mines, d'évadés que la gendarmerie n'est plus en mesure de reprendre. La milice indigène est plus souvent utilisée pour le recrutement des tirailleurs que pour son rôle initial d'aide à la recherche des évadés.

Les maladies endémiques font des ravages. Des cas de peste sont signalés en 1917. En brousse, la lèpre touche toutes les couches de la population, les Canaques sont les



plus atteints, les léproseries se multiplient. Les Européens eux-mêmes ne sont pas épargnés, on les isole dans les stations de fonds de vallées, comme à Koné. Les journaux rapportent plusieurs fois par mois des suicides d'hommes ou de femmes de toutes ethnies dus à une profonde misère matérielle et morale. On trouve parfois des corps de libérés ou d'évadés morts de faim et d'épuisement au bord des routes. Dans les tribus, les correspondances des pasteurs ou des pères maristes font état de grandes difficultés, en particulier des femmes et des enfants de tirailleurs que les familles ne peuvent ou ne veulent pas

aider. Certaines femmes vont s'engager à Nouméa comme domestiques.

À Nouméa, des bagarres opposent souvent tirailleurs tahitiens et tirailleurs canaques. Les permissionnaires du front sont souvent mêlés à des querelles après boire. Ils ne se gênent pas pour dénoncer ceux qui ont réussi à rester au pays. Le départ du dernier contingent par l'*El Kantara* le 10-novembre 1917, ne se fera pas sans quelques troubles. Il est rapporté par les journaux, malgré la censure provoquée par la révolte canaque de 1917, que ce jour-là, les soldats du contingent conspuent les «planqués»-restés à terre. Les militaires

Manœuvres à Nouméa



J'ai aussi une grande nouvelle à t'annoncer Raoul et René sont vivants mais hélas prisonniers des boches ils sont à Charleville-Mézières (Ardennes). Ils disent qu'ils sont bien traités, hum-! ils sont obligés d'écrire ce que les Boches veulent. Quelle vermine quand même.

Ici on est trop coulant, il y a trop de passe-droit sous prétexte que le naturalisé est parent avec X ou Z, et il y a aussi trop d'embusqués, les gens ne sont pas assez énergiques nous (Français) notre défaut est d'être trop naïfs et humains. Un loup est un loup que veux-tu. Moi, je ne peux pas les voir ces naturalisés. Oui nous avons aussi lu sur les journaux les Calédoniens décorés ou tués, pauvres diables.

Ici le temps n'est pas beau, ce matin soleil de plomb, ce soir pluie torrentielle. Voilà 9 jours que cela dure. Tonin travaille toujours dans ces mines de gypse, cela va devenir cher. Ils (les hauts fourneaux) le font venir de Paris.

Auguste est toujours à l'hôpital avec son estomac. Le vieil oncle à Pascal, Mr Jaccarino, est mort subitement à Touho. Angèle attend son 12^e héritier. Nouméa devient triste le matin. Les soldats se sont exercés dans les rues, commandés par les poilus arrivés par le Gange, l'après-midi pas un chat dans les rues.

Je souhaite que ma carte te trouve en bonne santé, je t'ai donné des nouvelles de tout le monde, mon fils et mon mari t'envoient leur meilleur souhait et moi je te quitte en t'embrassant de tout cœur.

*Ta cousine
Marie*

Coll. Shekleton

sont alors consignés sur le navire qui passera la nuit dans la rade au lieu de rester à quai. Le Conseil général évite d'en parler en débats publics obligatoirement retranscrits par la presse.

La période 1914-1920 va voir se nouer des relations plus étroites entre l'archipel des Nouvelles-Hébrides, devenu condominium franco-britannique en 1906, et avec Wallis et Futuna, protectorat français depuis 1888. L'influence du lobby colonial de l'Océanie française s'exerce alors pleinement. Les convois de travailleurs immigrés indonésiens reprennent, au grand dam d'une partie de la population locale.

Après avoir manqué de beaucoup de produits de première (le lait, la farine, le sucre...) ou de moindre nécessité (les boutons, le papier...), la possibilité offerte de s'approvisionner en Australie ou au Japon empêche les Calédoniens de pâtir autant que les Métropolitains des restrictions. Mais à tout cela s'ajoutent les souffrances morales des familles qui attendent les lettres, heureuses ou funestes, de leurs pères, fils ou époux. La difficulté de bien des familles est visible par l'examen des aides qui sont apportées par les paroisses, les municipalités, le Conseil général ou le gouverneur.

La prochaine tournée du Kersaint dans le Pacifique.

L'avis Kersaint, dont le départ est toujours annoncé pour les premiers jours de juin, se rend tout d'abord au Iles Wallis, prend comme passagers M.-Mallet, le nouveau résident français et 30 Wallisiens rapatriés.

Ces Wallisiens constituaient une «-mission wallisienne-» ayant à sa tête «-son excellence Micaële-»-fils du roi des Wallis-; en appelant cette mission en Calédonie, le gouverneur Brunet s'était proposé de leur faire connaître notre colonisation et ce sont des «-intellectuels-»-wallisiens qui ont habité l'île Ouvéa pendant près de deux années qui vivront aux frais des indigènes de cette île, lesquels sont de race wallisienne.

Oubliée à Ouvéa, la mission n'a produit d'autre résultat que d'occasionner un budget des dépenses d'une dizaine de milliers de francs.

Depuis la guerre, les Iles Wallis sont sans communication avec la France et la Calédonie «-Bornes Philipp & C°»-ayant supprimé comme onéreux son service de vapeurs entre les Fidji et les Wallis. Le résident actuel M.-Magin est même resté plusieurs mois sans pouvoir correspondre avec le gouvernement de la Nouvelle-Calédonie.

Tiré du bulletin du Commerce
le 27-mai 1916



Coll G-Viale

Entraide constante

Une solidarité inégalée se met en place. Nombreuses sont les femmes qui participent au *Colis du Niaouli*, aux *Dames de France* et autres associations destinées à soulager les combattants par des envois d'argent et de produits du pays auxquels s'ajoutent les tricots ou le linge de corps fabriqués lors de longues journées de travail en commun. Les distractions tournent autour du cinéma où les actualités montrent les tirailleurs en France se distrayant entre deux journées de travail ou de participations aux travaux ou de combats au front. Chacun y retrouve un peu des siens. On s'amuse à jouer des pièces de théâtre dont les fonds récoltés lors des représentations seront envoyés aux soldats.

Ainsi, la Grande Guerre aura permis aux Calédoniens de se connaître et se comprendre mieux. Mais, au retour des anciens combattants, le fossé se creuse entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés. La Nouvelle-Calédonie ne sait que faire de ces centaines d'hommes qui rentrent, décidés à rattraper le temps perdu en travaillant, et qui ont été remplacés par des engagés asiatiques. Et une inquiétude apparaît: quelle

sera la réaction de ces soldats, Niaouli ou Mélanésiens, confrontés à d'autres modes de pensées et de vie pendant plusieurs années, loin du pays, de la famille, des patrons ou des missionnaires? On pense au communisme... Cependant, l'enseignement a beaucoup pâti de la guerre et de nombreux Calédoniens et Mélanésiens se sont tournés vers le secours de la religion. Les ex-voto sont partout dans les églises, les pèlerinages et les *grottes de Lourdes* se sont multipliés.

Population calédonienne en 1911

Population libre : 13-138 (dont 316 militaires)
(Européens, Japonais, Australiens, Allemands, Autrichiens)

Population pénale : 5-671
(dernier convoi de condamnés en 1897)

Population indigène : 28-075 (Canaques)
Population immigrée : 3-214
(Javanais, Tonkinois, Océaniens)

TOTAL : 50-098

Tiré du bulletin du Commerce
du 7 octobre 1916

Coll. G.-Viale

connues de la Colonie, directeur de conscience d'une des plus grosses maisons de la place, a été convaincu de fraude et condamné de ce fait par la douane en plus du paiement légitime des droits dont ce millionnaire trésorier voulait... priver la collectivité, à une amende de 500 francs.

Monsieur X. fut insolent, comme toujours, au début de l'affaire alors qu'il pensait que par ce moyen il réussissait : fuyant comme un diable dans un bémier, il ébranlait le dock du tonnerre roulant de sa voix. A la fin il s'est apitoyé lamentablement et a versé — non sans un soupir douloureux — l'amende qui lui était infligée.

Au fond, en vieux regard, au bec sautoir qu'il est, il exultait de bénéficier de l'indulgence dont il était digne et d'espérer ainsi toute poursuite devant le Trib. Correctionnel. Il avait été en effet singulier de voir des personnages qui... (supprimé par la censure) s'effondrent sur le banc des accusés sous les yeux amusés d'une foule composée de « prétendues victimes », de « gens sans cœur » ou « sans entrailles » parmi lesquels l'opprimé... (supprimé par la censure) et (supprimé par la censure) l'orphelin.

Nous avons à reprocher à la Douane de nous avoir privés de ce spectacle réjouissant et d'avoir fait preuve de trop d'indulgence.

Le fraudeur, o effet n'est pas cette fois un lâche miséreux ou un canaque inconscient. Ce n'est pas même un arabe quelconque. C'est monsieur X. bien connu dans toute la Colonie.

M. Paget saura reconnaître, nous l'espérons, que la Douane a fait cette fois là, comme toujours, son devoir et qu'il lui félicitera chaleureusement. Et cessera justice comme on dit au palais. Veuillez agréer... Un spectateur.

Œuvre du COLIS DU NIAOULI

M. Sabatier : 10 fr. M. Lucien Boutrou : 10 fr. Recette du concert du 20 Juillet : 86 fr. Reçu du Colis du Bourao : 228 fr. M. V. Bouillier : 100 fr. Une mère : 10 fr.

Subscription à Hyvenghène : Famille Girold : 5 fr. Famille Bernold : Famille Lapette : 5 fr.

5 fr. Henri...
Part attribué...

Président de la Commission locale de l'Association Française sur une souscription par M. Henri : chaud cotisation Août : 5 fr.

Reçu du Colis du Bourao cotisé de MM. Rimbert, Steimetz, Lalande-Desjardins, Bressler, Goussier, Rodin frères, Nielly, Mathieux, Davy, Demaux, H. Ohlen, My, Faucher, Jannin, Jocteur, Lecolte, de Grestan, Lecolte, Constand de Nerbonne, A. Estrigaut, Gire, E. Vincent, Blatinères, Leeman, Pouillet, T. Arrighi, G. Fremdenreich, G. Rolland, Rossi, Bochelet, E. Fourcade, H. Fourcade, Miramende, Mission Catholique, Rousseau, H. Ohlen, R. Le Pelletier, Faucher, Austin, Langlois, Giudicelli, E. Rolland, Lambert, G. Grimon, Rodin frères, Bressler : 106 fr. Reçu de la « Fraternelle » : 24 fr. Reçu de la Coopérative : 200 fr. Reçu de M. Vve Franc Leroux : 5 fr. M. Pichard : 5 fr.

Travaux Publics : M. Peysson : 50 fr. Rossier : 20 fr. Rigaut : 20 fr. Cacol : 5 fr. Charpentier : 5 fr. Varin : 5 fr. Panné : 5 fr. Mlle Albo : 2 fr. MM. Vergés : 5 fr. Gavau : 2 fr. Voisin : 2 fr. Beury : 2 fr. Port, Henry : 10 fr.

Mines. — MM. Gautherot : 5 fr. Venard : 5 fr. Mlle Bichon : 2 fr.

Topographique. — M. Bataille : 5 fr. Perrault : 5 fr.

Chemins de fer. — Bourgoin : 20 fr. Sphar : 10 fr. Vincent : 5 fr. Cassier : 5 fr. Guillet : 5 fr. Houssard : 5 fr. Boutin : 5 fr. Fessard : 2 fr. Salmon : 2 fr. Lupeyron : 2 fr. Charpentier : 2 fr. Andrieu : 2 fr. 50. Houston : 2 fr. 50. Bouslanger : 2 fr. 50.

M. A. Fourcade : 10 fr. M. Rigoulet : 500 fr. Collette faite à Farino au mariage de Mlle A. C. et de M. A. G. : 22 fr. 25. Reçu du Colis du Bourao, pour cotisations de MM. Duperron, Potier, Courtis, Mabilly, De Préville, Mirabel, Mathieux, Ranchain, F. Fourcade, H. Fourcade, Doune, Bochelet, Fremdenreich, C. Grimon, Lambert, Austin, Langlois, Giudicelli, E. Rolland, Miramende, Mission Catholique, G. Rolland, C. Bressler, Crayol, Faucher, E. Vincent, Rodin frères, etc.

projet d'une cotisation à la Société d'Hygiène et de Propreté d'août 1915 : 20 fr.

dist...
Cet...
le nomb...
en loterie...
profit de...
nat aux a...

Dist... Cà

Alin d...
beaucoup...
au numér...
les p...
roul faire...
re tous le...
ni dès...
11 heur...
de 13...
Ce...
présen...
No d...
ge...
qu...
0...

La Grande Guerre aura permis aux Calédoniens de se connaître et se comprendre mieux.

Madame Repiquet, la femme du gouverneur, avait organisé les Dames de France. On travaillait chacune chez soi et la machine à coudre marchait toute la journée. On nous avait donné des patrons pour les chemises d'homme qui étaient tout à fait simplifiés. On tricotait aussi des chaussettes et des passe-montagnes mais je ne savais pas tricoter. Par contre des chemises j'en ai fait des quantités... Il y avait aussi des colis de sucre et de café.

Il n'y avait pas des choses sérieuses. On fit aussi du théâtre dont le bénéfice allait au colis du Niaouli. Nous jouâmes les Noces de Jeannette, les cloches de Corneville. Monsieur Soyer, le professeur de musique du collège se joignit à nous. Moi, j'étais en normande.

Souvenir de Marie-Louise Lhuillier



Bon des écoles Coll. ATP

Parents et enfants, toutes ethnies confondues, se mobilisent pour aider les soldats partis au front.

Faubourg-Blanchot, le 16-mars 1916

Chère Grand-mère,

Je ne veux pas laisser partir le bateau sans te mettre un petit mot. Je me porte très bien ainsi que tout le monde, et je pense que tu en es de même. Il y a des Tahitiens qui vont partir avec le 2^e contingent qui forment une société de musique et ils vont jouer sur la place des Cocotiers alors nous allons aller voir cela, il va y avoir des dames et des demoiselles qui vont faire la quête pour les blessés.

Je ne vois plus rien à te dire que d'embrasser tante Léonie, tonton Jean et mon petit cousin René pour moi et de garder pour toi mille et mille baisers de votre petite-fille.

Emilie

Coll. MDVN

Le président de la Commission municipale
Mon cher concitoyen.

Au cours de sa dernière réunion la Municipalité a décidé de faire un appel à la population de la commune pour adresser une offrande à chacun de nos concitoyens actuellement sur le front, en témoignage de notre affectueux souvenir, de notre admiration, de notre reconnaissance et de nos plus sincères vœux de bonne chance et de brillants succès.

J'adresse à Monsieur le Délégué le montant de cette souscription, dans laquelle la Municipalité a participé pour la somme de 200 frs, pour qu'il soit réparti entre les 14 jeunes gens suivants: Bonnet de Larbogne, E.-et G.-Bonnenfant, E.-et R. Duhamel, Heymann, Hannequin, Loquet, Mercier, Nicoleau, Pagnotte, Siret, Tourte et Weïas.

Pour faciliter la tâche de notre dévoué délégué, je vous prie de bien vouloir lui faire connaître, dès réception de la présente, votre dernière adresse ainsi que celle de chacun de vos camarades sus-nommés.

Veuillez agréer, mon cher concitoyen, les assurances de mes sentiments les plus dévoués.

Coll. Archives communales de Koumac

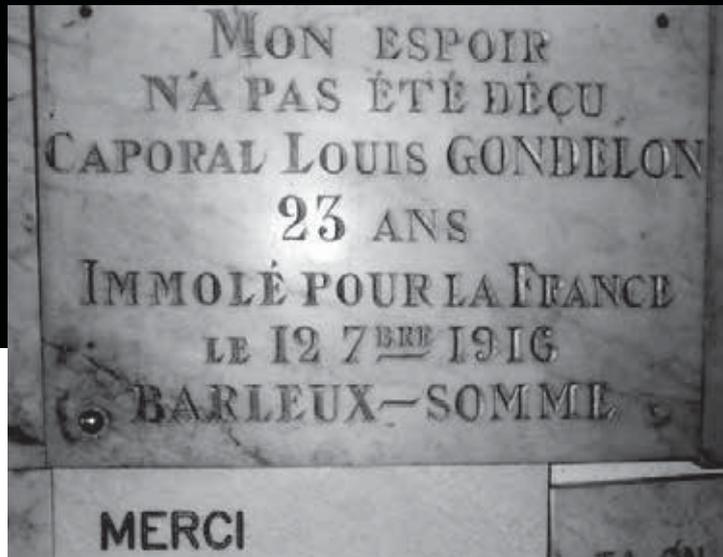


Journée du 75

Coll. MDVN

Ce nom est donné en référence au canon 75. Ces journées sont destinées à aider les artilleurs parmi lesquels on compte nombre de Calédoniens. Des paquets sont acheminés, des vêtements sont confectionnés, des quêtes sont organisées pour subvenir aux besoins des combattants et de leur famille, bien souvent restée dans le plus grand dénuement.

Les ex-voto sont partout dans les églises



Vierge de Koumac

La famille Weiss de Koumac avait fait le vœu de construire un reposoir si ses enfants revenaient du front. Ainsi fut fait.

Coll. MDVN



Ex-voto de l'église de la Conception

Dans ces périodes de crise, les Calédoniens se tournent vers la religion. Des reposoirs et des lieux de pèlerinage se créent pendant et à l'issue de la guerre. L'Église, toute puissante, reste à l'écoute des plus démunis et peut ainsi canaliser toutes réactions belliqueuses.



« Si je meurs, mes parents chéris, soyez braves, montrez que vous savez souffrir la perte d'un fils pour la grandeur de la Patrie. »

Ferdinand

Jules Repiquet

Jules Repiquet est né le 17-février 1874 à Rodez, dans l'Aveyron. Il fait ses études à l'École coloniale. De 1911 à 1913, il est envoyé comme commissaire résident aux Nouvelles-Hébrides.

En 1913, il est nommé secrétaire général en Nouvelle-Calédonie, où il est chargé, par intérim, des fonctions de gouverneur à la veille de la guerre de 1914. Titularisé en février-1918, il conservera le gouvernement de la colonie jusqu'en août-1923. Il a à gérer une période mouvementée. Coupée de ses communications avec la métropole, la Nouvelle-Calédonie connaît, au début de la guerre de 1914, des heures dramatiques. L'escadre allemande d'Extrême-Orient sillonne le Pacifique. Après le bombardement de Papeete, on ignore quel sera son prochain objectif. La menace se fait encore plus pressante après l'écrasement à Coronel, de l'escadre britannique de l'amiral Cradock par les croiseurs de von Spee. Il s'agit alors d'assurer le ravitaillement et la vie de population tout en faisant participer au maximum la colonie à l'effort de guerre de la métropole. Dès que le tonnage disponible le permet, la Nouvelle-Calédonie envoie en Europe du nickel, minéral stratégique.

En 1917, suite au recrutement exagéré des volontaires indigènes, des tribus du nord de l'île s'agitent; des troubles éclatent, des colons sont assassinés; puis c'est la rébellion ouverte d'un groupe important de tribus du nord-ouest de l'île. Utilisant les faibles forces dont il dispose, le gouverneur Repiquet fait front aux rebelles et les contient.

À l'issue du conflit mondial, c'est au développement économique de la colonie et aux questions sociales que va se consacrer le gouverneur Repiquet pendant les cinq ans qu'il passera encore en Nouvelle-Calédonie. L'extension du réseau routier, l'amélioration des liaisons télégraphiques et téléphoniques, des installations portuaires sont l'objet d'efficaces réalisations. Il y joint la mise en œuvre d'une politique indigène. Il s'attache à équilibrer le budget de la colonie par l'application d'une fiscalité modérée, le développement des exportations, de l'industrie minière et de l'agriculture. Il régleme la pêche, améliore l'enseignement, intensifie la lutte contre la peste et la lèpre. C'est considéré tant par les Européens que les Indigènes qu'il quitte la Nouvelle-Calédonie le 15-août 1923.

Jules Repiquet deviendra ensuite gouverneur de la Réunion, puis en 1934 haut-commissaire de la République au Cameroun. Membre de l'Académie des Sciences d'outre-mer et commandeur de la Légion d'honneur, il meurt en 1960.

D'après *Les Calédoniens* du père O'Reilly



officiel,
des Commissions
Etat civil,
note attention et celle
sur circulation, note
de manure et de fon
de la colonie. Le 15 Mars 1923
Repiquet

Révolte indigène

La ponction effectuée dans les tribus sur la population masculine entraîne une profonde misère dans la brousse. Les recrutements se font avec autorité et menace comme le note le rapport du brigadier Faure. Aussi le petit chef Noël de Tiamou prend la tête de la révolte dans la région de Koné. Toutes les colonies connaîtront de telles révoltes.

COMMUNIQUÉ CALEDONIEN

n°-833 W à 10-heures 30, le 18 décembre 1917

Gouverneur à tous Présidents Cions Mpales et Of. Etat Civil.
n°-728 Communiqué.

Le 8 courant, un détachement sous les ordres du lieutenant GALL est parti en reconnaissance à 1.500 mètres environ en aval de la tribu de Tendo.

Il y a trouvé des rebelles qui ont eu 2 tués et blessés.

Le 13, une opération, préparée par le lieutenant GENTHON et Mr RATZEL, Chef de Service topographique,

a été effectuée dans la même région par les troupes et les auxiliaires.

Résultat-: 2 rebelles tués-; 6 femmes et 6 enfants prisonniers.

Des traces de sang furent relevées sur le terrain et des dissidents ont été vus transportant leurs blessés dans la forêt.

Les volontaires indigènes sont partis à la poursuite

des fuyards. De notre côté, ni perte, ni accident.

Dimanche, 16 courant, les auxiliaires indigènes, agissant seuls ont poursuivi les rebelles dans la forêt, à l'est de Tendo. Résultat-: 15 tués-; 4 blessés-; dont 3 grièvement-; 5 femmes et 6 enfants capturés.

7 bons fusils ont été pris.

Les auxiliaires ont en outre découvert les cadavres de 2 dissidents, sans doute tués à l'attaque du 16.

L'adversaire a riposté faiblement au feu de nos partisans qui n'ont eu ni tués ni blessés.

De fortes pluies, depuis le 17, s'opposent momentanément à la poursuite qui sera reprise dès que le temps le permettra.

REPIQUET



Coll. MDVN

Les permissionnaires ne regagnent pas tous le front-: ils intègrent la compagnie n°2 pour réprimer la révolte canaque.

Saint-Vincent, 6-août 1916

Ma chère cousine

J'ai le plaisir de vous faire savoir que ma permission s'est prolongée d'un mois. C'est une chance particulière. Le bateau revenant des îles Loyauté où je suis allé en permission est arrivé un jour trop tard pour que je puisse prendre le paquebot partant pour la France.

Ainsi je ne quitterai donc la colonie que vers le 19-août. Pas grand-chose de nouveau ici sinon que nous avons toujours la révolution des Indigènes dans le nord, plusieurs soldats ont été tués et blessés. Nous avons appris ces jours derniers que le paquebot anglais transportant le courrier de Calédonie en Europe avait été coulé, il pourrait fort se faire que ma correspondance soit dans le nombre.

Vous avez bien le bonjour de la part de Papa et de Maman. En terminant ma chère cousine, bonne santé et bonne chance, croyez à nos sentiments les plus sincères et à bientôt de nous revoir.

Louis

Coll. Courtot

Les EFO pendant la guerre

La société coloniale des EFO était alors très cosmopolite, avec des intérêts économiques étrangers, en particulier allemands. Elle était aussi scindée en clans constamment en lutte. Le calcul allemand de la déstabiliser échoua et, au contraire, le bombardement du 22-septembre souleva «-l'union sacrée-»-et fit l'unanimité contre les «-Prussiens-».



**Les défenseurs
de Papeete
en 1914**
Coll. Destremau

Quand la conscription fut mise en place, il y eut très peu de réfractaires. L'exemption n'était pas bien vue, même si elle s'expliquait généralement par des problèmes physiques importants. La plupart des colons affichèrent une attitude extrêmement patriotique. Dans leurs discours, les chefs polynésiens considèrent la participation ma'ohi aux combats en Europe comme un droit et un honneur. Les jeunes gens y virent un appel pour l'aventure. Le peuple resta silencieux mais les missions protestantes signalèrent un sourd mécontentement quand, après les départs, circulèrent des rumeurs de maladie et l'annonce des premiers décès. Le gouverneur dut aussi se défendre de l'accusation de favoriser les Français lors des exemptions. Il fallait, assurait-il, garder les personnes indispensables à la vie de la colonie, continuer à assumer les transports maritimes, l'exploitation agricole et permettre une présence française minimale dans les archipels.

«-Arrière-»-extrêmement à l'arrière, la colonie fut galvanisée par le gouverneur Julien. Pour participer à l'effort commun dans une idée de «-guerre-», l'apport d'une colonie plutôt démunie à la «-mère patrie-»-fut de ne plus rien lui demander et de fonctionner en autarcie. Les EFO se mirent au travail, agriculture, coprah, phosphates... Des allocations permirent aux familles de vivre malgré l'absence de leurs soutiens économiques. Une forte solidarité mit en place quêtes ou spectacles au profit d'œuvres...

Des ouvriers confectionnèrent du linge destiné aux enfants des mobilisés. Pour améliorer le sort des combattants, ce fut le «-jus du poilu-»— et la Polynésie achemina son café vers les tranchées—ainsi que «-l'œuvre du soldat tahitien-»-qui habilla ses «-tamarii-»-démunis de vêtements appropriés et chauds.

La guerre a été un des moments forts de l'étrange «-mariage franco-tahitien-»* et a peut-être lié pour le siècle le sort des populations polynésiennes à celui de la France.

Aux manifestations de joie et d'orgueil patriotique du retour des poilus succédèrent celles de juillet-1919 où l'on fêta la Victoire. Mais la colonie était endeuillée. Elle avait perdu dans la guerre beaucoup de ses jeunes hommes, ce qui la laissait exsangue. Ce drame la dépossédait de ses forces vitales, la privait d'une grande partie de sa mémoire et des racines de sa culture et la poussait vers une après-guerre léthargique. Mais en même temps, reliée à l'extérieur par l'ouverture du canal de Panama et poussée vers le développement technologique dont rêvaient certains anciens combattants, elle entraînait, bon gré mal gré, dans l'ère moderne et le XX^e-siècle.

* Selon la formule de P.Y.Toullelan et B.-Gille dans *Le Mariage Franco-Tahitien. Histoire de Tahiti du XVIII^e-siècle à nos jours*, Editions Polymages Scoop, Papeete, 1992.

LE CANAL DE PANAMA A RENDU D'IMMENSES SERVICES PENDANT LA SECONDE PARTIE DE LA GUERRE



AUX DOCKS DE SAN MIGUEL
Des navires de commerce venant d'Amérique. C'est par leur canal que les navires de guerre.



AUX ÉTRIÈLEMENTS DE COCKSWAIN
Un vapeur passe devant l'étrémeur qui se situe dans le canal aux étrièlements de 1919.

Il a notamment permis de transporter les renforts australiens et néo-zélandais dans des conditions de rapidité et de sécurité beaucoup plus grandes que par l'Océan indien et le canal de Suez.



CARTE MONTRANT LES DEUX VOIES D'AUTRICHIE EN EUROPE PAR SUEZ ET PANAMA.

En 1915, les Turcs s'emparant de l'Égypte ont empêché le passage des navires allemands vers l'Australie et l'Amérique du Sud. C'est le canal de Panama qui a permis de continuer le trafic.

DANS le courant de l'année 1916, des fluctuations irrégulières, provenant des variations de niveau qui s'étaient produites les années précédentes, obstruèrent complètement le canal à Panama.

La grande voie internationale venant d'Amérique officielle, les deux lacunes colossales de la Colombie, furent, une fois de plus, contre le passage des navires d'Amérique qui avaient essuyé ces flots.

Cette fois, l'obstruction était compliquée par un glissement de terrain, qui, dans le canal, avait été causé par les fortes pluies de l'été précédent, qui avait entraîné les terres et dérangé l'équilibre de tout son poids sur une couche de terre instable, qui, sous le passage, se transformait, au lieu d'être solide, en une masse de boue.

La situation était déjà connue à Panama, ainsi l'Amérique et l'Amérique. Les ingénieurs d'Amérique avaient été avisés de l'existence de ces glissements de terrain, mais ceux-ci n'avaient pas été pris en compte, car les États-Unis étaient en guerre contre les puissances centrales.

Dans les premiers jours de 1917, le service américain releva, à différents endroits, que les glissements de terrain se produisaient, que de puissantes équipes travaillaient au débarras, mais qu'il ne pouvait pas être évité le canal serait fermé à la fin de l'année.

Le canal de Panama fut obstrué, et, à cet égard, le service de Panama. C'est dans ce cas que le canal fut fermé, et ce fut dans le premier semestre de l'année 1917 que les premiers secours furent envoyés, et ce fut dans le premier semestre de l'année 1917 que les premiers secours furent envoyés, et ce fut dans le premier semestre de l'année 1917 que les premiers secours furent envoyés.



STAMERS DANS L'ÉCLUSE DE GALT
Les navires de Galt, important par le canal.



UN BATEAU VIRE DANS LE CANAL
Passe dans le sillon de la Colombie de la Colombie de la Colombie de la Colombie.



DES NÉO-ZÉLANDAIS SALVENT LES AMÉRICAINS DU PORT D'UN TRANSPORT
Les soldats américains et néo-zélandais venant en France depuis leur arrivée par le canal de Panama. En passant ils fraternisent avec leurs camarades américains.



DU QUAI DES SOLDATS AMÉRICAINS CAUSENT AVEC LES NÉO-ZÉLANDAIS.
Les Américains de Panama étaient les premiers alliés qui rejoignirent les Américains au cours de leur long voyage. On échangeait en montrant le souvenir des heures de séparation.



AMÉRICAINS RENDANT LES HOMMAGES PENDANT LE 'GRAND' THE SIMS'
C'est par le canal de Panama que les soldats américains rejoignent leur pays. En passant ils fraternisent avec leurs camarades américains.



AMÉRICAINS ET AMÉRICAINS PRÉTENDANT SUR UN (HAI) THÉ CANAL.
Pendant les heures, les soldats américains rejoignent leur pays. En passant ils fraternisent avec leurs camarades américains.



La marine de Papete
Coll. Destremau

Article sur Panama

Tiré de la revue Miroir

Après plusieurs glissements de terrain, le canal de Panama fut obstrué. Le déblaiement fut effectif en juillet-1917 livrant passage aux navires australiens, néo-zélandais et américains, loin de la surveillance de la flotte allemande.

Aussi, les Tahitiens, après avoir embarqué à Nouméa avec les premiers contingents calédoniens, partirent indépendamment par le canal de Panama dès la fin de l'année 1916.

« Un soldat de Lifou a été touché au ventre. Les boyaux ressortaient. Mon père s'en occupait. Mais le blessé a dit : ce n'est pas la peine, je sais que je vais mourir mais je te charge d'une chose : de retour, tu diras bonjour à ma famille. »

Waminya

1914 - 1918

Les retours au pays

Armistice





Les permissions

Coll. G. Viale

Les permissions ayant permis aux Calédoniens de retrouver leur pays pour 25 jours, des hommes isolés rentrent et repartent de 1917 à 1918. Il n'y a cependant qu'un seul convoi important de permissionnaires du front pendant la guerre: celui du dernier *Gange* relayé par l'*El Kantara*. Le plus souvent ils empruntent soit la voie de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande, soit la voie de l'Amérique, par bateau jusqu'à San Francisco via Papeete puis le train jusqu'à New York et un autre navire pour l'Europe.

Escale à Melbourne en juin-1917 lors d'un retour de poilus vers la Nouvelle-Calédonie.

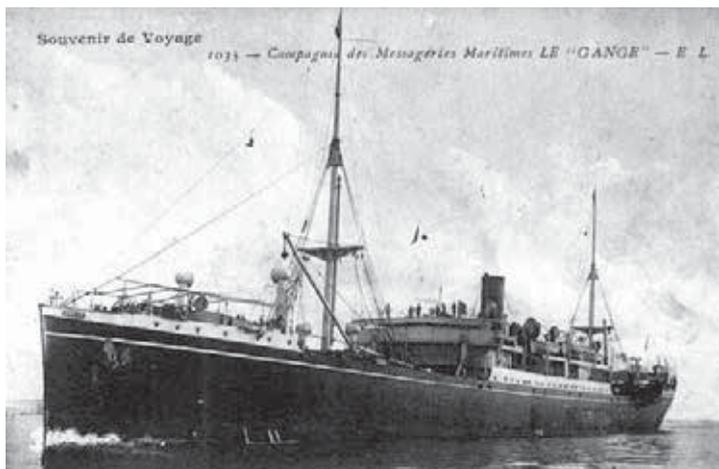
De gauche à droite, en commençant par le haut:-

1^{er} rang:- X, X, Vautrin, G.-Song, Saccault, J.-Magnier, Salmont, L.-Bénébig, L.-Blanc, Christy, Bonnenfant, X, X.

2^e rang:- R.-Magnier, Soucaze, R.-Vautrin, X, X, Hernu.

3^e rang:- Morlet, X, H.-Courtot, X, X, X, R. Pène, X, L.-Baronnet, X, F.-Picot, X, L.-Hagen, L.-Magnier, E.-Courtot, A.-Vénard, Déplanque, X, X, X, X.

4^e rang:- H.-Audet, L.-Bonnet de Laborgne, G.-Ohlen, X, X, Revers, M.-Vidal, X, M.-Nuridin, Lecas, X.



Le Gange Coll. Shekleton

Bizerte, le 23-avril 1917

Chère Madame Dolbeau,

Vous avez dû apprendre que le 14 nous avons été torpillés à quelques heures de Bizerte mais que cependant dans notre malheur nous avons eu de la chance de tous nous en sortir. Louis Page a été blessé légèrement aux jambes, il est à l'hôpital mais son état s'est bien amélioré et je pense que d'ici 8 jours il ira bien. Aucune décision n'a encore été prise pour nous faire continuer sur Nouméa mais je crois qu'avant peu nous serons fixés et que la solution nous sera favorable. Mes amitiés à Léonie et à son mari.

Recevez chère Madame Dolbeau l'assurance de mon amitié la plus sincère.

E.-Moulédous

Coll. MDVN

Armistice

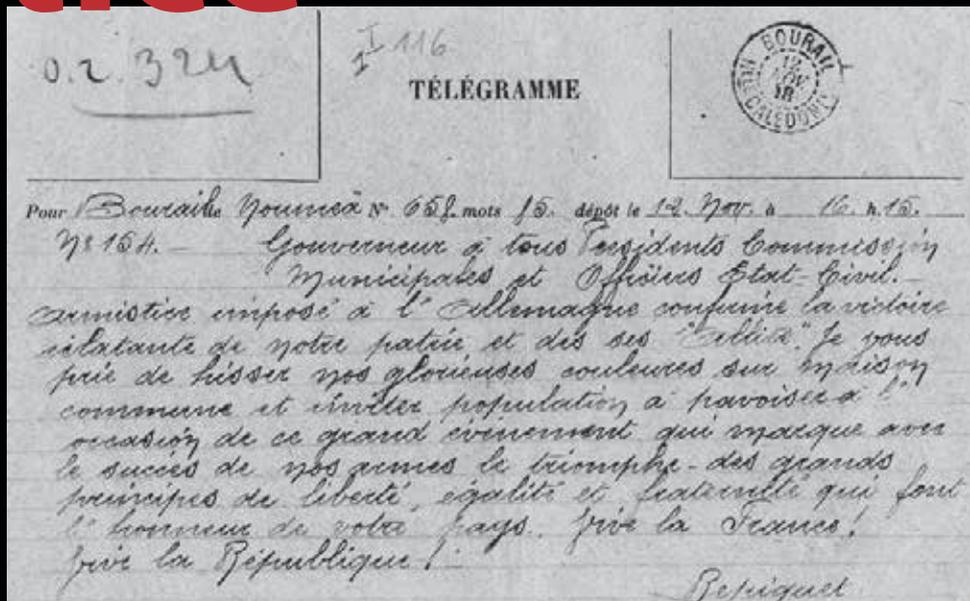
à 11h du 11^e jour
du 11^e mois de 1918

*Ce fut la liesse générale à Nouméa.
Toute la population se rendit sur les quais.
Avec des amies nous confectionnâmes
de larges chapeaux bleu-blanc-rouge.*

*Nous allions revoir nos hommes
et les permissionnaires n'allaient pas repartir.
Quel soulagement après toutes
ces années de guerre...*

Souvenir de Marie-Louise Lhuillier

Coll. Archives de Bourail



Prisonniers calédoniens Coll. G.-Viale

(au dos) *Des prisonniers néo-calédoniens, pris à Barleux, se trouvent libres. Après leur libération en novembre-1919, ils fraternisent avec leurs gardiens.*



Arrivée du *Kiaora* le 3-novembre 1919

Coll. G.-Viale

La foule de curieux monte sur le roof
du Saint-Pierre pour accueillir les combattants.

Accueil mitigé

Arrivée fêtée mais quelque peu tendue : on craint que les tirailleurs canaques ne rapportent du front européen des idées communistes et rebelles.

3 novembre 1919

Le vapeur «-Kiaora-» rapatrie 512 tirailleurs indigènes. Le canon tonne à Nouméa. Les sociétés militaires se massent dans l'enceinte réservée ou pénètrent également les personnalités officielles.

Du «-Kiaora-» partent des chœurs canaques. Vivats, acclamations s'élèvent de toutes parts. On joue la Marseillaise.

Le débarquement se poursuit toute la matinée. Il était 11 heures 10 quand le dernier indigène est sorti du bureau des douanes. Une fouille minutieuse avait eu lieu. Des rumeurs répandues disaient que les tirailleurs revenaient avec des provisions de grenades et de cartouches, que chacun d'eux était porteur d'un revolver boche dernier modèle! Absolument rien.

Un défilé était organisé dans les principales rues de la ville et une partie du faubourg Blanchot. Une foule enthousiaste acclame les tirailleurs, leur fanion soulève une tempête de cris, un ouragan de vivats.

A 16 heures, dans la cour de la caserne Gally-Passebec, en présence du gouverneur et des autorités militaires, les troupes des garnisons de tirailleurs assistent à la remise du fanion du Bataillon.

Coll. Archives de l'archevêché de Nouvelle-Calédonie

Retour difficile, par manque de moyen de transport.

Certains Canaques blessés ne rentrent qu'en 1923, ainsi que des Calédoniens restés à Salonique sur le front d'Orient.

Le 14 novembre 1918 nous sommes repartis à notre campement de Boulouris-sur-Mer. Nous nous y reposions bien, faisons des promenades, suivions nos idées et nous étions tous Calédoniens, Loyaltiens et Tahitiens. Nous entendions bien parler de notre départ. On avait fini les pourparlers de la guerre, et nous voulions repartir, mais nous avons fait Noël et le 1er janvier 1919 au camp.

Alors en janvier 1919 on a fait beaucoup travailler les tirailleurs. Quelques-uns sont morts alors qu'il n'y avait plus de guerre. J'ai alors écrit à M. Laplagne, lieutenant et délégué des soldats calédoniens à notre Foyer de Paris, en avril. Il me répondit qu'il s'était occupé auprès du ministre mais il n'y avait pas de bateau. Or, les Africains, les Malgaches, les Annamites, étaient rapatriés. (...)

Alors j'ai pensé qu'il serait bon que j'aille à Paris. J'ai demandé un certificat d'hébergement au Comité des Missions de Paris, qui me l'a donné. J'ai posé une permission de 15 jours pour aller à Paris, mais elle n'était pas acceptée parce que la loi du ministre de la Guerre disait : « les troupes coloniales n'auront pas de permissions de 15 jours mais de 24 ou 48h ». J'insistais auprès du commandant, j'écrivis pour qu'on me laisse aller et le ministre déciderait. Alors il me laisse partir. On répondit qu'il y avait un bateau qui arrivait au Havre le 12 septembre 1919 pour prendre les soldats Fidjiens et les soldats Océaniens. Ce bateau, c'était le « Kia Ora ».

Je remercie beaucoup et j'étais heureux, car nous allions repartir.

Ceux qui se trouvaient dans d'autres régions de France arrivèrent aussi, tous les soldats de Calédonie se réunissaient pour être ensemble dans ce même bateau, et que personne ne reste.

Il y avait 86 tirailleurs de Houailou, nous sommes 5 survivants (en 1968) il en est mort 18 à la guerre.

Tiré du journal du pasteur Arôma Nerhon.

Fêtes de la Paix
Char de l'El Kantara



Arc de triomphe dressé
à Nouméa
pour les fêtes
de la Paix,
le 29-juin 1919.
Coll. G.-Viale



Fêtes de la Paix à Nouméa



Alun Raymond Wacapo devant la tombe de son père Picië Louis Wacapo, combattant de la Grande Guerre, tribu de Nang à Lifou

Retour à la tribu

Dans les municipalités comme dans les tribus, la commémoration de cette guerre fut fêtée chaque 11 novembre avec respect et fidélité.

Mon père était à peine marié que la guerre est arrivée. C'est le grand chef qui a désigné ceux qui devaient partir. En ce temps-là, la coutume était forte. On ne discutait pas. Les soldats, ce sont des « désignés volontaires ». Mon père est marié. Il n'y a pas beaucoup de mariés qui sont partis, surtout des garçons.

Mon père a pris le bateau à Xépénéhé. Il arrive à Nouméa. Il sait que sa femme vient d'accoucher. Il a un fils. Son premier. Il est parti à la guerre sans le voir.

A Nouméa, il a rencontré deux autres garçons de la tribu de Nang. Ils lui demandent : « Tu vas où ? » Il répond : « Je pars à la guerre ». Ils décident de l'accompagner. Ils sont tous un peu famille. Ces deux hommes s'appelaient Isamatro Isamatro et Atane Sinetra. Ils ne sont jamais revenus. Tués en France.

Ils ont pris le bateau. Ils arrivent tous à Marseille. Papa connaît rien. Comme les autres. Depuis l'arrivée de Fao¹, c'est pas bon pour eux de faire la guerre. Ils ne connaissent pas les chaussures. Ils mettent chaussure droite au pied gauche et chaussure gauche au pied droit. Ils doivent marcher trente, quarante kilomètres. Ils ont des sacs qui sont lourds. Ils marchent dans l'eau froide. Il y a beaucoup de races : blancs, noirs. Il y a même des malgaches.

Quand je demande à mon père de parler de la guerre, il ne me parle pas longtemps. Il pleure. Mon père est caporal. Il y a des lieutenants, des capitaines, des généraux qui leur disent : « Allez bagarre, bagarre ! » Un jour, ils font la bagarre. Juste à côté, il y a un gars de Maré. Une bombe est tombée. Le gars est mort. Mon père veut le garder mais le capitaine a dit : « Allez debout ! En avant ! Il faut partir. Pas de coutume, rien. Il faut partir ». C'est pas bon de les obliger à faire comme cela ! S'ils meurent, si mon père meurt, il reste quoi ? Il reste l'argent. Il y en a qui font la bagarre pour gagner de l'argent.

Mais malheureusement, les diables donnent la main aux soldats Kanak. Il y a le « Druï » (l'esprit Ihmohmoa) et les autres qui donnent la main aux soldats. Ils les aident quand ils se battent au corps à corps. La bagarre finie, ils vont revenir tout seuls en Calédonie avant les combattants.

La guerre finie, mon père reste en France. Il n'y a pas de bateau pour le ramener. Comment faire ? Un an après, il est revenu. Tout seul de la tribu. Tous les soldats de Lifou ont fait une grande fête. Ils vont ensemble de tribu en tribu.

Pour les morts, on a fait un monument à Xépénéhé². Chaque tribu a apporté des pierres de corail. Après tous les 11 novembre, il y a la fête parce qu'il ne faut pas oublier. C'est Johny Joné, le sergent de Xépénéhé qui fait défiler les troupes. La fête dure une semaine. Il y a tout : courses de chevaux, cricket, football. On danse, on chante des taperas. Je respecte. J'oublie pas.

Témoignage de Monsieur Alun Raymond Wacapo recueilli à Nang, par Luc Legeard en juillet 1999.

(1) Fao : Originaire de Rarotonga (île Cook actuellement) envoyé par la London Missionary Society, il évangélise Lifou d'octobre 1842 à 1859. Il met fin aux guerres tribales.

(2) Le monument aux morts de Xépénéhé a été édifié grâce à une souscription organisée entre le 14 février et le 30 avril 1920 par messieurs Guépy et Chitty (commerçants).

Monument aux morts de Nouméa

Le conflit est à peine terminé, que le 11-novembre 1918, un député (Noubaud) appelle à commémorer la guerre. Cela se concrétisera par des monuments que toutes communes et tribus élèveront pour honorer leurs fils morts au champ d'honneur.

Coll. MDVN



Le monument aux morts de Nouméa

Honorer la mémoire des soldats tombés au champ d'honneur est devenu une habitude en France depuis la guerre franco-allemande de 1870.

En métropole, un premier monument national commémoratif des héros de la Première Guerre mondiale originaires des colonies françaises est élevé à Reims. En Nouvelle-Calédonie, l'idée est émise dès 1916 par le Conseil général. Mais après la guerre, le législateur va donner au souvenir une ampleur nationale. Il s'agit de glorifier tous ceux qui ne sont pas revenus, tués au front, décédés de maladies diverses ou disparus dont les corps reposent sur le lieu même des combats: ils sont déclarés morts au champ d'honneur. Le décret du 4 novembre 1919 rendant applicable aux colonies françaises la loi du 25 octobre 1919 relative à la commémoration et à la glorification des morts pour la France au cours de la Grande Guerre est arrêté le 13 février 1920. La date des cérémonies, organisées par les municipalités avec le concours des autorités civiles et militaires est fixée au 1^{er} ou au 2 novembre de chaque année. Ce n'est qu'en 1924 que le

gouvernement français décide d'instaurer la commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918 qui sera dès lors un jour chômé destiné plus à fêter dans la joie la paix retrouvée que de pleurer les disparus. La Nouvelle-Calédonie s'empresse de se conformer aux directives nationales.

L'élaboration d'un monument

En 1921, un premier monument aux morts de la Grande Guerre 1914 - 1918 est érigé par la ville de Nouméa au cimetière du 4^e kilomètre à la mémoire des morts pour la France originaires de la colonie. Composé d'une colonne brisée et d'un piédestal en trachyte gris massif, les mots «-1914 A NOS MORTS 1918-» sont gravés ainsi que, par ordre alphabétique, les noms de 144 soldats suivis de leur prénom usuel. Il a coûté 16 590,99 francs à la municipalité. Le problème qui s'est posé a été l'absence d'ouvriers pour tailler la pierre. L'emploi du béton a été écarté en raison de sa laideur et de sa fragilité. Les morts seront dès lors honorés par une cérémonie le 2 novembre de chaque année. Parallèlement, une commission est désignée au sein du Conseil municipal de Nouméa en 1921 pour l'édification d'un monument à tous

les morts de la Grande Guerre originaires de Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides. On pense encore que le condominium est une dépendance naturelle de la Nouvelle-Calédonie. L'achat risquant de grever lourdement le budget de la colonie, un appel à souscription est lancé. Grâce à la générosité du public, chacun aura l'impression d'avoir participé même s'il n'est pas parti à la guerre. Les autorités municipales qui fournissent le terrain et une enveloppe conséquente puis le gouverneur au nom de l'Etat et les anciens combattants se chargent de l'érection du monument qui, pour la première fois au pays, est un monument civil à vocation civique.

Les avis concernant l'emplacement du nouveau monument aux morts sont partagés. Après avoir évoqué divers endroits dont le terrain situé en face du cercle militaire ou la place d'Armes, ou alors l'emplacement compris entre les anciens bâtiments du Secrétariat général et les bureaux du service administratif, le maire de Nouméa, Marx Lang propose le boulevard Cassini. Le gouverneur Jules Repiquet pense placer le monument au bas du boulevard Cassini, près de l'usine Liétard, entre le commissariat de police et la Justice de Paix. En 1924, l'association des anciens combattants de



Monument aux morts de Nouvelle-Calédonie

En 1916, l'État notifie que les corps des soldats morts au champ d'honneur seront rapatriés aux frais de l'État dans leur lieu d'origine. Cependant pour les colonies, la prise en charge ne couvre que les frais de transport du lieu du décès au port du pays d'origine. Elle ne prend nullement en charge les taxes de transport du mort lors des changements de département, ni le cercueil plombé, ni le convoi du défunt du port au village d'origine. Un tel voyage revient terriblement cher surtout dans cette période de crise.

Cependant quelques familles calédoniennes feront rapatrier le corps de leur défunt. Il y eut ainsi 4 convois. Le premier via le *Louqsor* en août 1922 qui ramena 12 corps. Le *Ville de Metz* suivit en septembre de la même année avec 4 corps.

En 1923, le *Ville de Verdun* convoya 2 corps en février et en mars le *Ville de Metz* les deux derniers corps rendus au sol natal.

Ils sont inhumés au pied de la colonne célébrant les soldats morts pour la Patrie au cimetière du 4^e Km de Nouméa. Un seul est enterré dans le caveau de famille à la demande de ses parents.

Coll. G.-Viale

la Grande Guerre indique au maire de Nouméa sa préférence pour l'érection du monument au carrefour de la police, dans l'axe du boulevard Cassini où s'amorce l'allée qui remonte vers la caserne afin que le monument se présente de face aux passants. Le meilleur endroit serait sans nul doute, à leurs yeux, l'intersection des axes du boulevard Cassini et de la Route n°-1 afin qu'il soit visible depuis le square Olry. Le créateur demande que son œuvre soit placée sur un tertre dont le centre aurait une certaine élévation. Le 26 août 1924, la commission se déplace sur le site et les 11 membres adoptent par 6 voix contre 5 le principe de l'édification du monument en retrait le long de la bordure du trottoir du boulevard Cassini au carrefour de la police, à l'intersection de la rue Sébastopol et du boulevard Cassini.

Symbolique d'un monument

Le modèle choisi est l'un de ceux les plus représentés en métropole. Le soldat, les jambes écartées, l'air sévère, le fusil bien calé dans les deux mains incarne le «-on ne passe pas-». Le patriote voit ce qu'il veut voir. Pas de nuance, pas de tristesse, pas de mort. L'action seule est rappelée.

Le bronze dans lequel est coulée la statue permet à chacun d'y voir la couleur de peau à laquelle il peut s'identifier. Le monument aux morts n'est pas un tombeau mais un tableau d'honneur destiné à proclamer les noms de ceux qui sont tombés au champ d'honneur. Il remplace à tout jamais les listes dactylographiées affichées à l'hôtel de ville sur un panneau de carton. Les noms sont gravés par ordre alphabétique avec le prénom, sans indication de grade pour renforcer l'égalité et l'unité de «-l'héroïque boucherie-». Les officiers n'apparaissent pas-: toute hiérarchie est gommée, ne laissant donc apparaître ni premier ni dernier. Dans toute la colonie, beaucoup de corps n'ont pu être rapatriés-; les familles pleurent devant des tombeaux vides : le monument aux morts calédoniens et hébridais sera leur cénotaphe. Le monument est légèrement surélevé sur un terre-plein sans grilles, accessible à tous. Quatre socles successifs soulèvent le Poilu, le troisième rappelant une colonne. Ainsi, le Poilu est visible de loin par tous dans l'enfilade de l'avenue Cassini devenue alors avenue de la Victoire. Cette petite parcelle de sol qui n'appartient qu'aux morts est leur territoire symbolique et sacré sur laquelle le maire, le gouverneur, le président des anciens combattants mais aussi les enfants

des écoles viennent déposer les fleurs en hommage au Poilu de bronze, installé au centre de la commémoration comme il fut au centre des combats dans la guerre. Il donne l'exemple du courage, l'ardeur patriotique à ceux qui ne sont pas partis et aux jeunes générations. Il s'agit d'honorer les morts tout en glorifiant la jeunesse, la vie, le mouvement. La statue montre la fierté joyeuse et l'élégance, toutes symboliques, dans la mort. Lors des cérémonies, le maire rappelle chaque nom et les enfants des écoles répondent « *mort pour la France* ». Noms et prénoms énoncés en litanie individualisent un destin commun. C'est une œuvre de victoire érigée à la gloire des combattants. Le sculpteur a respecté les détails, obligeant ainsi l'attention de l'observateur à se détourner de la mort. Le fusil, par exemple, arme personnelle du combattant figure en taille réelle. Serviteur du droit et de la liberté, c'est un bon soldat parce qu'il sait se battre mais encore plus parce qu'il défend son pays tout en respectant le code de l'honneur : il n'attaque pas le premier. Le monument capitalise les efforts fournis avec un double but-: glorifier le patriotisme des héros et, au nom de la patrie reconnaissante, remercier les sacrifiés. Les familles prennent ainsi la mesure de ce que leurs fils ont donné en échange



Détails de la maquette du monument aux morts de Voh

Coll. Schmidt

de leur vie. Pour les enfants et ceux qui naîtront c'est un manuel d'instruction civique. Dans les plus lointaines des colonies, ces morts au champ d'honneur n'ont pas tous été des volontaires, loin de là, car ils étaient mobilisés comme tous les citoyens français en âge de porter les armes, mais ils ont donné leur sang pour la patrie. Le message est clair: s'il faut recommencer, tous suivront l'exemple de leurs aînés, ce qu'ils n'ont pas manqué de faire lors du second conflit mondial.

Hommage aux volontaires indigènes

Après l'hommage aux citoyens français, vient l'hommage aux indigènes morts pour la France. Les tirailleurs regroupaient surtout des Mélanésiens de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances mais aussi quelques sujets d'autres colonies françaises: Néo-Hébridais, Indochinois, Wallisiens et originaires des Établissements français de l'Océanie. Tous étaient engagés volontaires à partir de 1916, même s'il est possible aujourd'hui de penser que certains ont été plus ou moins forcés. Il n'y a pas d'hommage individuel mais un hommage collectif sur la quatrième face du monument. Les noms des tribus ayant fourni des volontai-

res sont suivis du nombre de leurs morts au champ d'honneur. Cela renforce l'aspect communautaire de la tribu, c'est la France qui l'a voulu ainsi, dans l'univers mental de l'époque. Le sacrifice de la tribu en est glorifié. Mais c'est aussi un remerciement détourné envers les chefs de tribu qui ont fourni les tirailleurs et qu'il serait indécent de citer puisqu'un seul d'entre-eux est parti. Cependant les Mélanésiens ne sont pas oubliés par les leurs ni par les Calédoniens. Dans les années suivantes, des monuments jaillissent dans les villages et dans les tribus de l'Intérieur et des Îles. Ils sont placés plus volontiers devant l'église ou le temple de la mission ou bien au carrefour le plus important du village. Tout comme les tribus avaient participé à la souscription du grand monument de Nouméa, la commune du chef-lieu et tous les Calédoniens du village donnent leur obole pour l'érection de ces monuments. Souvent modestes, en forme de pyramide de pierre taillée ou en simple béton, une plaque est apposée qui mêle par ordre alphabétique tous ceux qui ont donné leur vie pour la liberté quelle que soit leur ethnie. Seuls les villages de Païta, Koné et Voh, centres de colonisation les plus riches, ont pu s'offrir des cénotaphes monumentaux. À Pouébo, une plaque est apposée à l'entrée de l'église. Les noms des

indigènes morts au champ d'honneur sont difficilement reconnaissables aujourd'hui. Ils sont parfois identifiés à l'aide d'un seul prénom chrétien. Lorsque figure un patronyme mélanésien, en raison d'un état civil pas encore formalisé, les noms ne sont pas toujours les mêmes que ceux de leurs descendants. Des cérémonies mêlent la ferveur chrétienne à des fêtes qui durent parfois une semaine. Aucun corps n'a été rapatrié et le souvenir des disparus donne lieu à un retour des anciennes coutumes, danses et chants imprégnés de ce que les anciens combattants ont rapporté de leur séjour en Métropole.

Après la Seconde Guerre mondiale, les noms des volontaires morts au champ d'honneur sont ajoutés, sans distinction d'ethnie. À l'occasion de la commémoration du quatre-vingtième anniversaire de l'Armistice de 1918, l'idée avait été émise d'ajouter sur le monument aux morts de Nouméa le nom des tirailleurs volontaires de la Grande Guerre qui ne sont pas revenus. Ce projet sera réalisé au cours de l'an 2000 et tous ces noms, mêlés à ceux des Européens, pourront enfin représenter le sacrifice de toute une génération et montrer alors, au delà des symboles, l'horreur de la guerre dans sa globalité.

Décoration du petit Naudet



05. REMISE DE LA CROIX DE GUERRE A LA FAMILLE NAUDET (Nouméa, 1916)

Coll. G. Viale



Fils d'un poilu calédonien mort à Compiègne. Il fut décoré par le colonel Janin sur la place d'armes de Nouméa en 1916, à l'âge de quatre ans.

Coll. Shekleton

Le 16 avril 1916

Chère Mademoiselle,

La signification de ce silence S.V.P ?

Je n'ai pu avoir de vos nouvelles depuis plus de deux mois que par René que, malheureusement, je ne puis voir aussi souvent que je voudrais. Il se trouve, en effet, que nous sommes aux tranchées lorsque lui est au repos et inversement.

Dernièrement, nous avons eu à remplir un pieux devoir envers la mémoire d'un de nos camarades de ma compagnie tué en patrouille de nuit. Grâce à René aidé des camarades « niaoulis » du régiment nous avons pu assurer à cet ami une sépulture convenable et lui aménager une coquette tombe dans le petit cimetière militaire où il repose maintenant auprès d'autres héros morts au champ d'honneur. Un autre de nos amis, Ch. Naudet, également de ma compagnie, mourait quelques jours après des suites d'une terrible blessure qu'il avait reçue à la cuisse, également au cours d'une patrouille de nuit. J'apprends aujourd'hui la mort d'un autre « niaouli » Georges Pognon, survenu à Trieste en février dernier. Avant tout un autre ami Raoul Père-Pouchon, toujours de ma compagnie, recevait deux éclats d'obus : un dans l'épaule, le second dans la cuisse.

Numa et moi supportons gaillardement les misères de la vie de tranchée. Chaque fois que nous allons en patrouille, l'un suit l'autre et ma foi, jusqu'à présent, le tandem s'en est fort bien tiré.

Les « niaoulis » commencent enfin à être appréciés à leur juste valeur. Notre capitaine, qui pourtant s'y connaît en hommes, ne nous a pas caché que jamais il n'avait eu à commander des soldats

si pleins d'allant, de sang-froid et de jugement dans les circonstances difficiles. Le nombre des croix de guerre distribués parmi nous profiterait à ce jugement. Voici les noms des titulaires:- Jimmy Song de Noël, Paul Mazoyer (Nelles-Hébrides), Henri Havet (Bourail), Henri Goubier (Bourail), Eugène Rolland (Nouméa), Ed. Bergen (Nord), E. Jacquet (Nord).

Notre général de brigade, celui de division et de corps d'armée n'ont pas caché l'estime en laquelle ils nous ont. C'est la meilleure réponse que nous puissions avoir fait à nos détracteurs et nos calomniateurs.

J'ai eu, comme René l'occasion de dîner plusieurs fois avec Louis Hagen. J'espère, sous peu, avoir le même plaisir. Il se porte aussi bien que possible. Son filleul, j'en suis sûr, doit toujours le revoir avec joie.

J'inclus dans cette lettre quelques violettes du front cueillies sur le rebord des tranchées. Elles sont les annonciatrices du printemps et apprennent aux poilus qu'ils n'auront plus à supporter les misères de l'hiver. Cela leur fera quelques inquiétudes de moins. Elles vous apporteront je l'espère un peu de leur parfum. Elles témoignent que si les hommes s'entre-égorgent, la nature assiste, impassible, à ces tueries et semble dédaigner cette folie du meurtre. Les saisons suivent leur cours, les papillons réapparaissent dans les près et voltigent de nos lignes aux lignes ennemies incluses. Amicalement.

En vous priant de ne pas m'oublier auprès de vos parents et de Melle Hélène, croyez, chère Mademoiselle, à l'assurance de ma meilleure amitié.

Coll. Coursin

Coll. RIMAP



Les anciens combattants

Avant même la fin de la Grande Guerre, parfois dès 1915, nombreux sont les anciens soldats qui cherchent à maintenir des liens avec leurs anciens compagnons de misère, souvent à l'initiative d'un de leurs chefs. Ceux qui ont été mobilisés sur place, veulent aussi conserver des liens qui permettront de renouer avec les souvenirs de cette période éprouvante pour tous. En Nouvelle-Calédonie, l'éparpillement des mobilisés et leurs origines sociales et ethniques différentes vont freiner ce mouvement. Il ne faut pas oublier qu'à l'exception des permissionnaires de 1917 autorisés à rester au pays pour aider à réprimer la rébellion des indigènes du nord de la colonie, les anciens poilus ne seront de retour au plus tôt qu'en juillet 1919, retours qui s'échelonnent sur plusieurs années. Les premiers à créer officiellement une association d'anciens combattants sont ceux résidant aux Nouvelles-Hébrides.

Le 17 novembre 1918, sous le nom d'*Amicale des anciens combattants des Nouvelles-Hébrides (A.C.N.H.)*, une poignée de citoyens français et quelques étrangers, s'affilient à la *Fédération nationale des anciens combattants résidant hors de France*. Elle a repris la devise de sa fédération: **UNIS COMME AU FRONT.**

Mise en place d'un comité

Quelques semaines après avoir constitué un comité provisoire, ce n'est que le 4 janvier 1919 que l'*Amicale des anciens combattants de Nouvelle-Calédonie (A.C.N.C.)* voit le jour. Une soixantaine de Calédoniens et de Métropolitains se réunissent à l'hôtel de ville de Nouméa sous l'égide de René Metzger, Fernand Legras, René Loucheron et Émile Mouledous pour en discuter le projet de statuts et en approuver la création. Les objectifs énoncés sont modestes comme l'ont appris à l'être ceux qui ont subi l'épreuve du front: il s'agit de « *regrouper tous les anciens combattants afin de maintenir et de resserrer les liens de camaraderie qui les avaient unis dans les combats* ». Le premier comité de l'Amicale regroupe, autour du président René Jourdain, Émile Mouledous, Fernand Legras, Jean Audrain, René Loucheron, Alfred Poulain, Raoul Berthelin, Louis Hagen et Jean Le Chenadec. Ils sont là pour rappeler le souvenir des *Niaoulis* qui sont partis pour les champs de bataille de la Somme comme Barleux ou Lassigny, au Chemin des Dames, à Verdun, Vaux et Douaumont, et enfin Vesles-et-Caumont mais aussi à Salonique, Monastir, Douaran, les boucles de la Cerna et autres lieux de souffrance sur le front d'Orient.

Leur action

Les liens entre les anciens combattants sont effectivement renforcés par l'organisation des commémorations de l'armistice de 1918 chaque 11 novembre, par les participations aux cérémonies de retour des dix-sept corps de soldats tués au champ d'honneur dont la famille a pu payer une grande partie des frais de rapatriement. En effet, malgré ses promesses, l'État ne prend pas en charge le coût des cercueils plombés, des taxes diverses, ni le transport du cimetière où reposaient les restes au port d'embarquement pour la Nouvelle-Calédonie, ni le transport du port de Nouméa au lieu d'inhumation choisi. Dans ces moments de bataille avec l'administration, l'Amicale est là pour aider les familles. Plus tard, ses membres aideront les plus démunis des anciens combattants à obtenir des emplois ou des pensions. Les obsèques de ceux qui meurent prématurément, des suites de leurs blessures, des gaz qu'ils ont inhalés, ou de la profonde dépression qui en saisit beaucoup, sont également des moments de tristesse partagés. Mais la vie continue et ils sont heureux de se retrouver tous les ans pour un mémorable banquet qui rapproche ceux que leur lieu de résidence éloigne des réunions mensuelles au chef-



François Albani
fait chevalier de la légion d'honneur
par le colonel Chaveyron.
À ses côtés, le soldat Balédier
et le père Luneau.

François Albani est un grand blessé de guerre. Comme d'autres mutilés de guerre, il sera envoyé dans un établissement de rééducation et de réadaptation professionnelle. Il s'initiera alors à l'horlogerie.
Coll. Barbançon

lieu. L'évocation douloureuse de la vie au front et de ceux qui les ont quittés cède la place au plaisir de passer un bon moment ensemble. L'inauguration des monuments aux morts ou des plaques commémoratives dans les villages et les tribus, qui se poursuit pendant tout l'Entre-deux guerres est également l'occasion pour les Mélanésiens et les Européens de renouer des liens parfois distendus par la vie différente qu'ils mènent. Là aussi, la fête qui suit le traditionnel bougna est un moment privilégié.

Dans la joie des retrouvailles, les hommes s'entretiennent d'un de leurs graves soucis: les promesses faites par la France lors de la signature de l'acte d'engagement volontaire des tirailleurs n'ont pas été tenues. L'Amicale soutiendra alors les prêtres ou pasteurs, les avocats nouméens et ceux des conseillers généraux qui s'efforcent d'aider les Mélanésiens à obtenir – en vain dans la plupart des cas – que les promesses soient tenues. C'est ainsi qu'à partir de 1926, les survivants obtiendront des médailles prouvant leur participation à la Grande Guerre. Quelques-uns seront dégagés de la sujétion au profit de la citoyenneté française à partir de 1933. Des emplois réservés leur seront attribués dans les administrations, mettant en valeur,



Coll. G. Viale

par exemple, la formation d'infirmier que quelques-uns ont reçue aux armées.

Évolution de l'Amicale

Après la Seconde Guerre mondiale et l'engagement volontaire de nombreux Calédoniens d'origine européenne ou mélanésienne, l'amicale prend le nom de *Amicale des combattants de la Grande Guerre 1914 1918 - Amicale des anciens combattants*. La devise reste toujours la même et en 1962, par exemple, le bureau, présidé par James

Daly est composé de Édouard Dalmayrac, Albert Rapadzi, Émile Leroux, Paul Boissery, Lucien Cormier, Léon Trubert, François-Ours Albani, Georges et Louis Lèques, Jean Le Chenadec, Arsène Choise, Henri Courtot et Émile Legrand, affirmant ainsi la pérennité de l'œuvre entreprise. Elle compte 863 adhérents dont 189 Mélanésiens (22% de ses effectifs). 612 sont titulaires de la carte du combattant au titre de la Première Guerre mondiale. Sept autres associations d'anciens combattants, surtout au titre de la guerre 1939-1945 se partagent 1963

1914 1918



Traces d'une guerre





Coll. Brun

Coll. G. Viale

Le courrier échangé

Le courrier est essentiel... tant le sentiment d'éloignement est grand! À l'arrivée du courrier, la vie semble s'arrêter. Chacun s'attelle à répondre au plus vite aux lettres à peine reçues. L'attente du courrier est rendue angoissante du fait de l'annonce possible de mauvaises nouvelles.

Tous les mobilisés ont un fort besoin d'écrire à leur famille; pour cela il y a des cartes militaires de franchise non illustrées ou ornées simplement de drapeaux, mais elles sont vite insuffisantes et peu motivantes. Les éditeurs civils se mettent donc à fabriquer des cartes sur l'actualité du conflit ainsi que des illustrations à connotation patriotique.

Ces cartes serviront aux mobilisés mais également aux familles qui s'échangent des nouvelles de leur quotidien.

La période 1900-1920 est considérée comme l'âge d'or de la carte postale. Elle connaît un développement très important lié à l'impulsion de l'administration. Cette dernière en donnant un tarif réduit aux

cartes postales va permettre même aux plus modestes d'envoyer des nouvelles. Le faible coût à l'achat ainsi que le tarif d'envoi à 5 centimes permet cet enthousiasme. Cet engouement pour les cartes postales est d'autant plus fort que depuis la loi Jules Ferry (1881-82) l'alphabetisation est en progression. Les personnes en âge d'écrire des cartes postales ont toutes connu l'enseignement obligatoire. Les modestes et prudents cependant restent encore malhabiles à s'exprimer par l'écriture mais personne n'hésite à mettre un petit mot d'amitié au dos d'une carte. Tout devient prétexte à l'envoi d'une carte. Un petit mot suffit, parfois une simple signature.

Ainsi elle provoque un véritable déclin collectif, début d'une passion pour la carte illustrée accessible par tous, c'est alors un moyen de communication bon marché mais c'est aussi le premier moyen de communication «libertaire». À partir de 1900, tout ou presque peut s'écrire au dos des cartes. Cependant lors de la Grande Guerre, un texte local interdit le dépôt des lettres à bord de navires quittant le territoire, afin que tout soit soumis à la censure. De plus on conseille aux familles d'adresser les lettres des militaires aux correspondants en France pour faciliter l'acheminement.

Ainsi la maison Barrau & Cie à Marseille se

charge obligamment de transmettre aux soldats leur courrier sous double enveloppe.

Des cartes par millions

La carte postale va enfin connaître son apogée pour atteindre 800-millions d'exemplaires en 1914.

Pendant la Première Guerre mondiale les militaires encouragent son utilisation qui facilite le travail de la censure et permet de véhiculer des dessins patriotiques et anti-allemands. Dans les deux camps les cartes affluent par milliers. Elles constituent parfaitement le reflet du «bourrage de crâne»-auquel est soumise la population pendant ces quatre années de guerre.

Une circulaire relative à la correspondance des prisonniers de guerre et internés civils aux colonies datant du 15-avril 1915, nous indique que les gouvernements allemand et français accordent à ces prisonniers ou internés la faculté d'écrire deux lettres par mois, et en plus une carte postale par semaine, qu'ils soient détenus sur le continent européen ou dans les colonies. En 1917, les familles bénéficiant d'allocations militaires peuvent envoyer gratuitement un paquet d'1kg chaque mois. Les paie-



Coll. Quesnel

Des cartes dites romantiques, satiriques ou humoristiques, selon l'inspiration !



Coll. Brun

ments étaient effectués par les associations d'aide aux soldats. Lors de la Grande Guerre toute la nation se mobilise de façon privilégiée par d'innombrables cartes postales patriotiques envoyées sur le front. On estime à 20 000 environ les types différents de cartes éditées entre-1914 et-1918 en France.

Cartes à thème

La collection Henri Leblanc (plus de 8000) semble être la plus complète sur ce thème, elle est conservée au musée des Deux Guerres mondiales à Paris.

Cette période est marquée par trois sortes ou catégories de cartes-

- Les cartes dites **patriotiques** qui sont les cartes de propagande les plus courantes. Celles-ci sont inspirées des cartes sentimentales de l'avant-guerre.

- Les cartes dites **documentaires** qui sont réalisées à partir de photographies ou parfois de dessins représentant des scènes de guerre, des portraits de soldats, des défilés

militaires, des personnages connus ou non, des blessés, des prisonniers, des villages détruits.

- Les cartes dites **satiriques ou humoristiques** créées selon l'inspiration des artistes de l'époque. Ces dessinateurs sont très nombreux et leurs travaux sont de qualité inégale.

La Calédonie ne détient pas ce type d'impressions dans son fond. Mais des cartes étaient tout de même envoyées pour soutenir le moral des troupes locales.

Nous ne connaissons donc pas de cartes à vertu patriotiques avec par exemple les actions héroïques de certaines célébrités ou héros anonymes-; l'aspect patriotique, tout comme le sentiment amoureux, sont des thèmes qui n'existent pas chez les éditeurs calédoniens.

Les grands comptoirs commerciaux calédoniens tels que Barrau, Ballande collectent le courrier en brousse et l'acheminent sur Nouméa. Ils l'envoient avec leurs cargaisons vers les maisons mères basées en

métropole. Sur le front ils prennent également en charge la distribution du courrier auprès des soldats illettrés.

Pourtant de 1900 à 1917, la carte postale connaît également en Nouvelle-Calédonie un âge d'or. Cette impulsion est menée par une trentaine d'éditeurs qui travaillent sur des thèmes vus partout dans le monde ainsi que sur des thèmes propres au territoire. Cependant des pénuries de papier cartonné permettant la fabrication de cartes postales ont obligé les éditeurs à imprimer leurs cartes en Nouvelle-Zélande et en Australie.

Ce surcroît d'envois pendant la Première Guerre mondiale fait qu'après la signature du traité de Versailles, la carte postale est assimilée à la guerre.





Coll. Porcheron

Saint-Raphaël, le 28-septembre 1916

Ma chère petite maman,

Je suis en train de me demander si je devais t'écrire aujourd'hui ou demain. Je me suis dit qu'il ne fallait jamais remettre au lendemain ce que l'on pouvait faire le jour même. D'ailleurs ma bonne maman n'es-tu pas à côté de moi quand je t'écris. Chaque fois que je te griffonne un petit mot il me semble te voir à mes côtés et de m'entretenir avec toi. Tout à l'heure quand je serai couché ma pensée se baladera dans notre petite maison, sans que tu saches elle te suivra pas à pas toi et papa. Bien souvent je pense à toi ma chère petite maman et mon bien cher papa. Je vous vois tous deux causant de moi avec une flamme dans les yeux. Je vous vois parlant de votre fils qui est là-bas pour combattre et chasser la barbarie allemande de notre cher pays. N'ayez crainte mes chers parents votre fils vous fera honneur. Forts de cette pensée, vous ne devez plus vous faire de mauvais sang à mon sujet et dites comme moi «-On les aura-»..... Ma chère maman, dimanche je suis allé à Grasse chez l'oncle. Je m'y suis bien amusé et j'ai lu toute les lettres que tu leur as écrites, bonne, tu es bonne ma chère maman et avec quel orgueil tu parles de moi et de mon cher papa. Oui chère maman tu as raison de dire que c'est le meilleur des hommes et le meilleur des pères.

Et ta photo, quand me l'enverras-tu-? Il y a longtemps que je n'ai pas reçu de tes nouvelles et j'en attends avec impatience.

Allons bonne maman chérie je vais aller me coucher pour rêver de toi et de toute la famille. À travers l'immensité qui nous sépare je t'embrasse un million de fois.

Ton fils qui t'aime.

P.S.: Une photo pour toi, papa et Guiguite

Ferdinand
Coll. Quesnel

Les copains avant tout !

*Cinq Calédoniens-:
Jarrossay, Grosbois, Bailly, Bonnenfant, Goest*

Coll. Porcheron

*« L'amitié est la seule chose
qui reste d'humain dans cet enfer. »*

Si la photographie officielle de la guerre est très réglementée, les photographies de studio ou d'amateurs sont légions, envoyées pour tenter de réduire l'absence.

Photographies de la Grande Guerre et la présence coloniale

Avant la Grande Guerre, les images qui nous parviennent des colonies et autres pays «-outré-mer-»-sont en général des récits de voyages, des études ethnologiques, géographiques ou des souvenirs nostalgiques sur des contrées éloignées.

Les photographies présentent un paysage insolite bien souvent caractéristique et évocateur d'une vie différente de la vie métropolitaine, quelques scènes typiques de villages et des portraits statiques de personnalités indigènes surtout en Afrique noire. La guerre arrivant, la presse va immédiatement s'emparer du fait d'actualité, mandatant des reporters sur les principaux fronts, reléguant ces territoires lointains sur un autre plan. Néanmoins, l'armée devant se «-fournir-»-en hommes ne négligera pas ses colonies et enrôlera des jeunes gens les traquant jusqu'au fond de ces pays. Ces hommes ne serviront jamais dans un corps d'élite et demeureront partie intégrante de l'anonymat d'une troupe en marche, regard tendu et hagard.



Jarrossay Grosbois Bailly
Bonnenfant Coest
photo prise au camp de la
Talbonne le 3 octobre 1915

Charles Citerne

Marcel Luciano

Lucien Nielly



Coll. Picquet



Coll. Mathieu



Coll. Brun

En ce qui concerne la photographie, rien n'est encore réglementé ni vraiment censuré. La presse reste au départ seule maîtresse des images.

Création du service photographique de l'armée

Ainsi, lorsqu'en mai-1915 est créé le premier service photographique officiel rattaché à l'armée (dirigé par le critique d'art parisien Pierre-Marcel Lévi), après déjà plus de huit mois de guerre, les directives sont on ne peut plus claires et précises. En effet, la volonté étatique de produire des images photographiques est soumise à une réglementation très rigoureuse quant aux choix des prises de vue.

L'État devra être le seul producteur d'images, il en dirigera les idées et en sera le diffuseur. Dans la longue note d'information définissant la «-photographie-» et ses objectifs premiers (novembre-1915), le ministère de la Guerre, bureau d'information à la presse, d'où elle émane, stipule les trois notions fondamentales suivantes:-

La propagande

L'histoire générale

Les archives historiques.

Chacune de ces rubriques faisant l'objet d'une description encore plus approfondie d'où émergent des notions, qui avec le temps et hors du contexte propre à ce conflit, pourraient nous paraître abstraites voire incongrues.

En effet, en aucun cas la photographie ne devra porter atteinte à l'idéal patriotique français, à l'hégémonie du pays. Au contraire, elle devra les renforcer, les affermir. Nul doute que les consignes seront appliquées à la lettre. La patrie, le sens du devoir et l'honneur vont être les moteurs évidents de ce fonctionnement. Le texte en lui-même étant un long discours nationaliste. Malgré tout, l'idée de conserver la mémoire pour témoigner, même «-dirigée-», est manifeste. La fin de la note en atteste de manière éloquentte:-

«...On doit songer que ces photographies seront utilisées dans nombre d'années et que l'historien aura tout d'abord à situer chacun de ces documents dans le temps et l'espace s'il veut en tirer parti avec l'exactitude désirable.-»

Afin de ne pas occulter la présence des hommes mobilisés d'Afrique, d'outre-mer ou des colonies, cette même note précise les utilisations potentielles de certains documents.

Un amalgame évident se crée entre tous ces pays. Ainsi, l'appellation «-troupes africaines-» englobera pour la majorité des français tous ces hommes «-colorés-»-venus de si loin servir «-leur-»-patrie!

«-Les prises de vue de troupes africaines ne peuvent être utilisées qu'en France ou dans les pays alliés. Notre ministère à Stockholm recommande «-d'éviter les scènes représentant les troupes noires malgré le pittoresque de celles-ci ». Le public suédois a tendance à exagérer le rôle et l'effectif de ces unités dans lesquelles d'ailleurs, il englobe les troupes arabes et même les zouaves.-»-

(sur le territoire français).

Seuls les photographes, appelés «-opérateurs-», porteurs d'une carte d'identité visée par le grand quartier général seront accrédités à se rendre sur les zones des combats afin d'enregistrer les grands moments du conflit. Photographes dont l'anonymat sera total, puisqu'ils «-signeront-»-leur photo d'une lettre suivie d'un chiffre.

Contrôle des prises de vue

Incohérence d'un système où la prise de vue individuelle est strictement prohibée alors qu'une demande publique implore le citoyen de donner ses propres photo-



Eugène Rolland

Coll. Rolland

graphies du début de la guerre afin de reconstituer des archives. Demande publique du ministère, mais aussi «rançonnement»-des journaux comme *Le Miroir*, *Sur le Vif*, *Sur le front* qui monnaient très cher la diffusion d'une image à sensation, malgré l'interdiction formelle de la censure qui essaye de rester vigilante au milieu de cette profusion iconographique. Esquisse de mémoire que l'État veut proscrire par peur que l'ennemi ne trouve des photos indésirables sur le cadavre déchiqueté d'un soldat tombé au combat!

Une masse de photographies incommensurable, impossible à comptabiliser «comble»-depuis la fin du conflit la mémoire des musées, associations locales françaises ou archives familiales. Masse qui avoisine sans doute le million de clichés «pris»-de façon officielle, et beaucoup plus encore si l'on englobe la production des photographes d'agences, de journaux et celle des soldats. Ces données concernent strictement la France.

La photographie de reportage va prendre son plein essor et révéler la complexité, la force, le pouvoir des formes façonnées par la vie qu'elle enregistre, enseignant des aspects inconnus et bouleversants du temps. Le sujet/guerre demeure la matière première des exigences officielles. Nulle

anecdote non conforme à la règle, nul souci non plus d'esthétisme, le but est d'intéresser puisqu'on informe, instruit et archive.

Pas de scènes de combats, le matériel très lourd n'est pas approprié à la prise de vue rapide. De toute façon, le soldat trop impliqué dans la bataille, ne pensera pas à sortir l'appareil pour rapporter ce qu'aujourd'hui nous appelons un «scoop».

Image figée, fixée-: «-Ne bougeons plus, souriez!-».

Il ne faut pas non plus affoler ceux de l'arrière, qui restent, vivent et à qui s'adressent ces photographies/messages.

L'image se veut rassurante et se doit de l'être sans odeur, sans couleur, ni violence outrancière. La mort est rarement présente ou reléguée à l'arrière-plan de l'image,

mélangée à la boue, au paysage meurtri. Cadavres si possible de l'Allemand, l'ennemi qui de toute façon meurt beaucoup plus! Image édulcorée que l'on livrera à la presse qui l'embellira encore en masquant des scènes par trop horribles ou censurées. Plus de jambes, plus de bras, visage mutilé ou déchiré, mais médaillés et souriants... Soldats de retour du front, des tranchées, l'air harassé et hagard où la peur ne doit pas apparaître, retenant un cri désespéré, essayant de sourire. Ils portent des chaussures impeccables... Le devoir de mémoire est trafiqué mais respecte les consignes. La censure reste vigilante, maîtresse totale de l'idée.

On commente la photographie avec force vocabulaire communautaire gommant toute individualité-: «-nos soldats, nos enfants, nos blessés, nos héros, etc.-». Commentaires servant aussi à grossir ou

Émile, Narcisse et Raoul Duhamel



Coll. Duhamel

Joseph Le Berre



Coll. Le Beuze

Joseph Lemaître



Coll. Lagneau

Émile Castex



Coll. G. Viale

Georges Guépy



Coll. Guépy

Paul et Clovis Boissery



Coll. Minatchi



Coll. Lagneau

clarifier un moment d'une action quand l'écriture de la photo n'est pas évidente, voire floue. Et, à nouveau surgit le terme de masse qui semble le plus approprié à cette guerre où des blocs compacts éclatent sur les images: foules, troupes défilant, masse d'obus, masse du combat, de l'attente, de la mort. Peu de personnages isolés. Si l'on consulte les albums confiés aux institutions par des familles soucieuses de faire perdurer la mémoire de leurs ancêtres mais aussi celle de l'histoire du pays, il en résulte la même éthique de taire une partie de la réalité. Seul le commentaire, lorsqu'il existe, devient souvent plus las, fataliste et participe à renforcer une lourde amertume. Collé sur une page de cahier ou carnet quadrillé, au milieu d'images souriantes du quotidien de «l'avant et l'après», un souvenir: le portrait anonyme de l'ami d'un moment parti pour toujours, sa tombe, ou la trace d'un lieu dont on ne pourra parler encore longtemps, plus tard.

Malgré tout, ces photographies n'expriment jamais ce que les mots même passés au crible d'un contrôle absolu ont pu dire de l'horreur, de la boue, des rats, des poux, de la peur, du froid, de l'absence, de la souffrance, ou de la folie qui s'emparait de certains d'entre eux.

Clichés des troupes coloniales

Lorsqu'il s'agit de troupes coloniales, la prise de vue différera sensiblement. Ce seront des hommes—sans identité propre—que l'on désignera sous diverses dénominations afin de les reconnaître, justifiant peut-être ainsi leur présence à nos côtés dans ce conflit sans fin qu'ils ne comprennent sans doute pas. Ils défilent acclamés par la foule ou «posent»—spécialement devant leur compagnie pour l'auteur de la photographie.

À ce moment précis, la troupe ne se différencie que très peu de «nos»-poilus. Le

but final restant le même, seule change la coloration de la peau. Toutefois, pour leur redonner un semblant d'identité, d'état nominatif, on va les photographier, seuls, à deux, à trois puis les regroupant dans les différentes ethnies qui peuplent l'armée française.

Quant aux soldats venus de Nouvelle-Calédonie engagés volontaires, il ne semble exister à ce jour aucune photographie officielle de leur séjour sur les fronts, puisque de toute façon, leur présence est, elle aussi, assimilée à celles des «troupes noires».

L'île située à près de 20-000 kilomètres de la France ne semble pas un pôle d'attraction pour les photographes!

Ainsi, l'image du «Noir-type»-va être la plus fréquemment représentée. Elle prête lieu à des clichés plus ou moins cocasses renforçant ainsi l'idée infantile que l'on veut rendre de lui. Toujours en uniforme trop ample ou trop étriqué, il amuse et appelle à la bienveillance voire la sym-



Encore aujourd'hui, nous faisons parler ces images avec nos pensées contemporaines, notre vécu, notre histoire et notre sensibilité.

Henri et Lucien Huyard

Coll. Huyard

pathie. Les légendes chargées de grandiloquence et d'emphase propres à l'époque le dépeignent avec des qualificatifs abondants et savoureux: «-docile, gaillard, robuste, vaillant, sain, solide, rude, terrible, prêt à l'effort, désireux de faire bien, bon enfant,-etc-». Et, puisqu'aussi par sa grande taille il domine la photographie, pour ne pas non plus faillir à sa réputation de «-grand enfant-»-on va le photographe jouant, dansant ou chantant, sourire naïf aux lèvres. La guerre est devenue si gaie! Privilège de l'insolite qu'il partage avec les Écossais, eux-mêmes cible favorite de l'œil intrigué et dépaycé du photographe. Ce sont aussi les rares photographies d'instantanés qui avec un léger flou renforcent avec le rythme et le mouvement cette idée de puérité.

Il en est de même dans la carte postale allégorique, posée en studio et parfois retouchée: jeune, bien propre et souriant, le Noir victorieux écrase l'ennemi ou porte des trophées encouragé en cela par le regard maternel d'une jeune religieuse... impeccablement blanche!

De toute évidence, ces hommes sont venus combattre de leur plein gré...

De l'autre côté de la mer, dans les pays d'Afrique noire, nombreux sont les opérateurs qui fixent un quotidien exotique. Alors que les tirailleurs, les spahis, les chasseurs, les goumiers ou autres «-turcos-»-se battent et meurent pour une guerre qu'ils ne comprendront jamais, à laquelle ils seront doublement étrangers, des photographes toujours accrédités par la SPA se «-promènent-»-ça et là dans les différents territoires coloniaux. Ils en rapportent des clichés de «-nos-»-brillantes réalisations sociales, bienfaits de la colonisation: écoles, hôpitaux, voies ferrées, routes, architecture, agriculture, culture...

La prise de vue va être totalement dissemblable: il ne s'agit plus de consigner l'hégémonie d'un pays, sa victoire certaine mais de réaliser des prises de vue en forme de narration sociologique, en fait constat politique.

En France, on se bat; il y a urgence à enregistrer l'Histoire, la rapporter au plus vite, informer: le reportage est vibrant. Là-bas, le temps s'écoule, semble s'écouler docilement. Le photographe peut poser son esprit, prendre l'espace nécessaire pour regarder, voir, apprivoiser son œil et photographe. Les nouvelles entre les pays ne sont pas trop rapides. Tout est loin. Le photographe va pouvoir narrer en toute quiétude les divers éléments de sa recherche. Décrire, en voulant presque les disséquer, les hommes, femmes et enfants croisés dans sa quête d'identité territoriale. Le descriptif domine.

On semble recenser des types humains. Pourtant, au milieu de ces portraits s'inscrivent des scènes typiques inhabituelles aux regards européens à qui sont destinées les photographies. Images hautes et dignes. Comme ces hommes, perdus, qui se cachent derrière la plaque de verre. Ceci n'est qu'une approche fragmentaire de la réalité au centre de cet amoncellement de documents. Encore aujourd'hui, nous faisons parler ces images avec nos pensées contemporaines, notre vécu, notre histoire et notre sensibilité portée parfois à une analyse par trop intellectuelle.

SPA: section photographique de l'armée.



*Parviendrons-nous jamais à comprendre
l'engagement de ces hommes-?
C'est aussi pour cela qu'il nous faut garder présente
la mémoire de ces 1-500-000 jeunes hommes
(la plupart avaient moins de trente ans) morts,
«-partis par le bel été 14-»-pour une guerre
qui n'en finira pas de s'éterniser.*

« Un jour viendra où tous ces peuples enfin d'accord et mieux éclairés refuseront leur sang aux ambitions des princes et aux appétits des financiers. Ce jour-là sera béni entre tous car il verra disparaître le plus grand fléau de l'humanité, l'horrible guerre détestée des mères, qui traîne à travers le monde dans un sillon sanglant la misère et la mort. Mais prenons garde, méfions-nous de certaines utopies. Ce jour n'est pas encore venu. »

Auguste Brun

1914-1918



La der des ders...

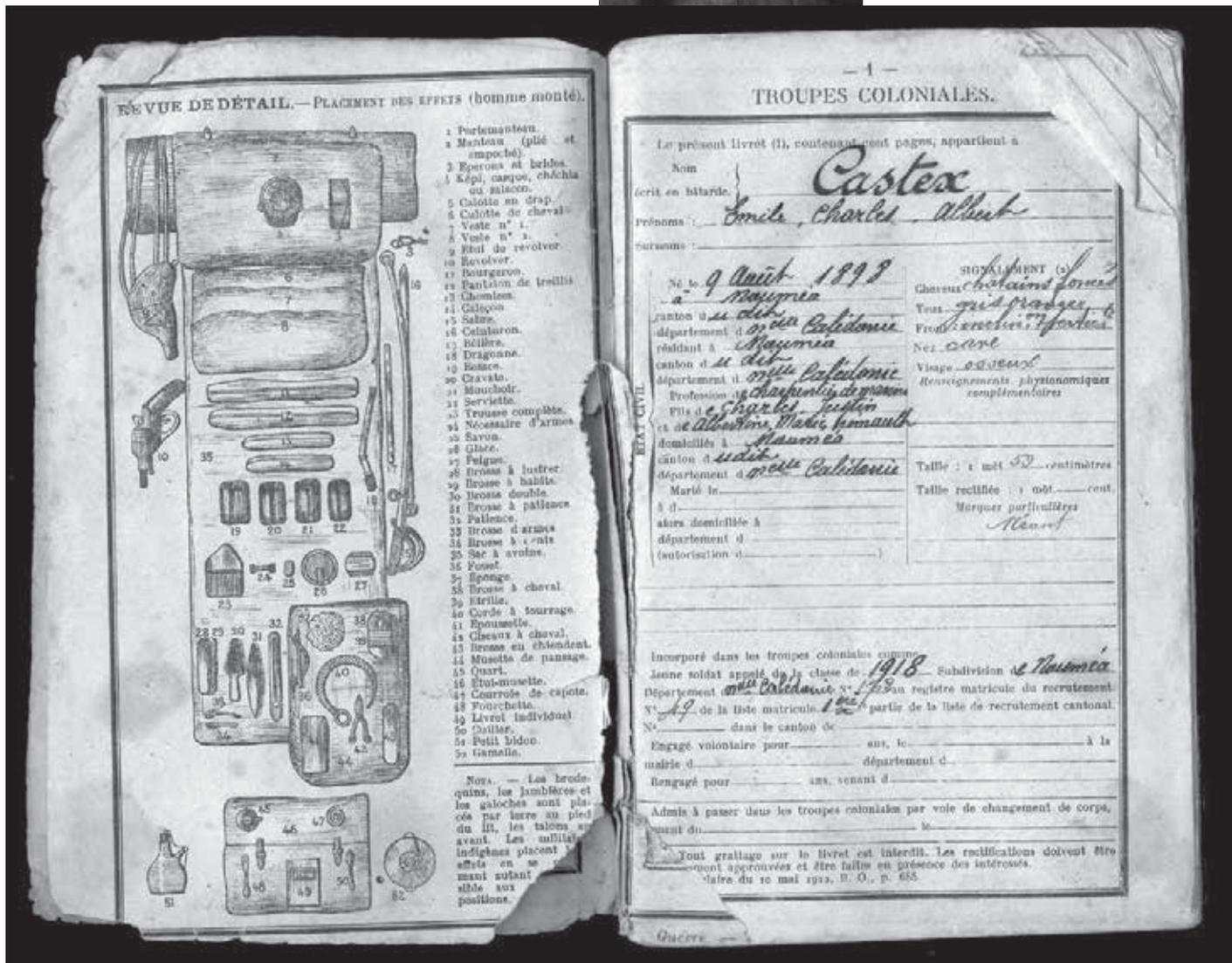
annexes



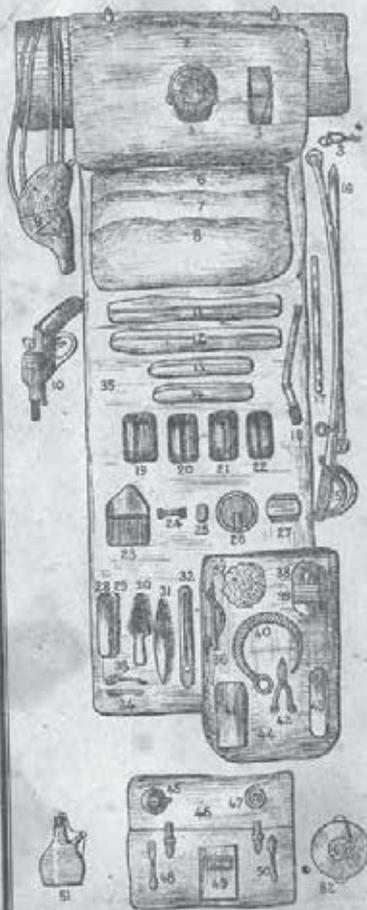
La Guerre 1914-15
L. C. H. Paris

134. Nos canons de 75 m/m en action.
French cannon of 75 m/m in action.

TROUPES COLONIALES
Livret individuel
d'homme de troupe



REVUE DE DÉTAIL. — PLACEMENT DES EFFETS (homme monté).



- 1 Portemanteau.
- 2 Manteau (plié et empoché).
- 3 Epérons et brides.
- 4 Lépi, cançou, chéchia ou salacca.
- 5 Calotte en drap.
- 6 Calotte de cheval.
- 7 Veste n° 1.
- 8 Veste n° 2.
- 9 Fût de revolver.
- 10 Revolver.
- 11 Bourgaron.
- 12 Paniveau de treillis.
- 13 Chausson.
- 14 Gileton.
- 15 Sakre.
- 16 Celluluron.
- 17 Bâllère.
- 18 Dragonne.
- 19 Kousce.
- 20 Cravate.
- 21 Mouchoir.
- 22 Serviette.
- 23 Trouse complète.
- 24 Nécessaire d'armes.
- 25 Savon.
- 26 Glace.
- 27 Peigne.
- 28 Brosse à lustrer.
- 29 Brosse à main.
- 30 Brosse double.
- 31 Brosse à paillece.
- 32 Paillece.
- 33 Brosse d'armes.
- 34 Brosse à dents.
- 35 Sac à avoine.
- 36 Fosse.
- 37 Éponge.
- 38 Brosse à cheval.
- 39 Hérille.
- 40 Corde à sautoir.
- 41 Epoussette.
- 42 Gileaux à cheval.
- 43 Brosse en chien-dent.
- 44 Mousette de passage.
- 45 Quart.
- 46 Etui-mousette.
- 47 Courroie de capote.
- 48 Fourchette.
- 49 Livret individuel.
- 50 Couteau.
- 51 Petit bidon.
- 52 Gamelle.

Nota. — Les brodequins, les jambières et les galoches sont placés sur terre au pied du lit, les talons en avant. Les militaires indigènes placent leurs effets en se tenant debout sur leurs talons.

— 1 —
TROUPES COLONIALES.

Le présent livret (1), contenant cent pages, appartient à

Nom **Castex**

écrit en hitarde.

Prénoms **Emile, Charles, Albert**

Surnoms :

Né le **9 Août 1893** à **Nouméa**

profession **ouvrier**

Parents **Charles, Julien et Alice, Marie, Emma**

domicile à **Nouméa**

canton d' **Inde**

département d' **Calédonie**

Taille : 1 m 50 centimètres

Taille rectifiée : 1 m 50 cent

Marques particulières **Néant**

Incorporé dans les troupes coloniales comme

Jeune soldat appelé de la classe de **1918** Subdivision **Nouméa**

Département **Calédonie** N° **173** au registre matricule du recrutement.

N° **19** de la liste matricule **1918** partie de la liste de recrutement cantonal.

Engagé volontaire pour _____ ans, le _____ à la mairie de _____ département de _____

Rangé pour _____ ans, venant de _____

Admis à passer dans les troupes coloniales par voie de changement de corps, le _____

Tout grattage sur le livret est interdit. Les rectifications doivent être approuvées et être faites en présence des intéressés.

Paris le 10 mai 1923, D. O., p. 655.



Discours du Maire

Cérémonie du 2-novembre 1920

Le 23-avril 1915 le premier contingent calédonien s'embarquait à bord du «-SONTAY-». D'autres contingents suivirent les 4-juin 1916, 3-décembre 1916 et 10-novembre 1917.

Nos braves Niaoulis allaient à plus de six mille lieues pour répondre à l'appel de la patrie menacée.

La plupart d'entre eux n'avaient jamais quitté notre île-; ils n'avaient jusque-là connu que le coin de terre où ils étaient nés, où ils avaient vécu heureux avec pour horizon leurs montagnes, la vaste mer sous le ciel bleu.

Ils partaient en laissant derrière eux tous ceux qui leur étaient chers-: épouses, enfants, parents, fiancées, amies. Ils allaient affronter les périls de la guerre, les rigueurs d'un climat auquel ils n'étaient pas habitués, les fatigues et les privations de toutes sortes.

Et s'ils avaient de la tristesse au cœur ils avaient l'âme haute et ils étaient tous résolus à faire bravement leur devoir.

La ville entière, émue mais fière, les accompagnait.

Nous avons tous gardé le souvenir de ces départs.

Les Calédoniens, les tirailleurs du Pacifique en Orient comme en France, sur tous les champs de bataille, se sont glorieusement conduits et la mort dans leurs rangs a fait de larges brèches. Ils sont nombreux, hélas, ceux qui ne reverront plus leur douce Calédonie et que nous pleurons.

Les uns sont morts sur les champs de bataille face à l'ennemi.

D'autres sont morts de maladies.

Certains faits prisonniers sont morts sur la terre d'exil après avoir souffert atrocement physiquement et moralement ou bien épuisés, sont revenus mourir en France.

Que leur mort ait été glorieuse ou obscure, ils ont tous droit également à notre souvenir ému, à notre admiration, à notre reconnaissance.

De tous temps, chez tous les peuples, ceux qui sont morts pour la patrie ont recueilli le culte de la foule et la reconnaissance des citoyens.

Sacrifier sa vie pour l'honneur et la sécurité de son pays-; donner son existence pour assurer celle de ses concitoyens c'est accomplir un acte noble et grand que nous ne saurons jamais admirer.

Il ne suffit pas que les noms de tous ces héros soient gravés en lettres d'or sur les murs de nos édifices publics, il faut qu'ils restent gravés au fond de nos cœurs et ne nous quittent jamais.

N'oublions pas, nous qui restons, que c'est pour nous qu'ils sont morts, eux qui étaient si dignes de vivre et qui ont su si bien mourir.

C'est un devoir sacré pour la collectivité toute entière, c'est la dette que devons à la mémoire de ceux qui nous ont donné tout leur sang, d'assister et de protéger leurs familles.

Ô vous tous qui pleurez des êtres chers puissiez-vous trouver une consolation dans la pensée qu'il est beau de mourir en faisant son devoir et que le sacrifice que ces héros ont fait de leur vie hâtera l'avènement d'une humanité meilleure.

Un jour viendra que nous verrons peut-être, que verront nos enfants, n'en doutez pas, où les peuples réconciliés s'uniront dans une fraternité mondiale renonçant aux horreurs de la guerre et des carnages.

Un jour viendra où tous ces peuples enfin d'accord et mieux éclairés refuseront leur sang aux ambitions des princes et aux appétits des financiers.

Ce jour-là sera béni entre tous car il verra disparaître le plus grand fléau de l'humanité, l'horrible guerre détestée des mères, qui traîne à travers le monde dans un sillon sanglant la misère et la mort.

Mais prenons garde, méfions-nous de certaines utopies. Ce jour n'est pas encore venu.

Il reste encore hélas des fous dangereux qui n'ont pas compris la leçon de la dernière guerre, qui devait être la dernière des guerres.

Contre ceux-là il faut rester armé-; l'ère des grands sacrifices n'est peut-être pas close.

Le désarmement d'un peuple sans l'accord unanime de tous les autres est une folie criminelle.

C'est par la force de son armée, l'invincible courage de ses soldats et leur esprit de sublime sacrifice que la France préparera l'aurore de ce jour béni.

Gloire, honneur à vous enfants de Calédonie, qui en offrant votre sang à la patrie avez contribué à assurer le triomphe de la liberté dans le monde et préparé par votre sacrifice l'avènement des jours futurs.



Conclusion



Coll. Marillier

***Loin de nous les hautes idées de sacrifice et d'héroïsme.
Loin de nous les batailles et leurs généraux-: halte au sacré.
Des hommes, nos grands-pères-: une réalité...
Ils partirent dans l'enthousiasme et combattirent avec ardeur
pour défendre «-la civilisation-».
Et pourtant quelle barbarie cette guerre,
quelle «-boucherie-»...***

Car si une guerre est fait d'héroïsme, elle est avant tout fait d'obligation. Le patriotisme est dans la caserne... mais moindre dans les tranchées. Là, c'est avance ou crève... La camaraderie demeure alors le seul reste d'humanité. Au retour, silence et traumatismes...

Le patriotisme subsiste pour survivre aux angoisses laissées par ces heures gravées dans l'esprit et dans la chair. C'est le lourd fardeau de la mort qu'on reçoit... et qu'on donne. Comment peut-on oublier que sur 70-millions de soldats 10-millions sont morts, drainant derrière eux veuves et orphelins. L'économie des métropoles, comme celle des colonies, est affectée par la perte de la jeunesse. De plus, les anciens combattants reviennent au pays avec des idées neuves. Quelle place trouveront-ils dans la société calédonienne de l'Entre-deux guerres-?

Dans le Pacifique, la carte des possessions coloniales est totalement modifiée. L'Allemagne, depuis peu présente sur le continent océanien, est totalement évincée. Ses anciennes colonies sont partagées entre le Japon, la Nouvelle-Zélande et l'Australie.

Quant aux traités de paix, ils n'apportent pas la conciliation harmonieuse souhaitée mais ils se lisent comme un préambule au 2^e conflit mondial.

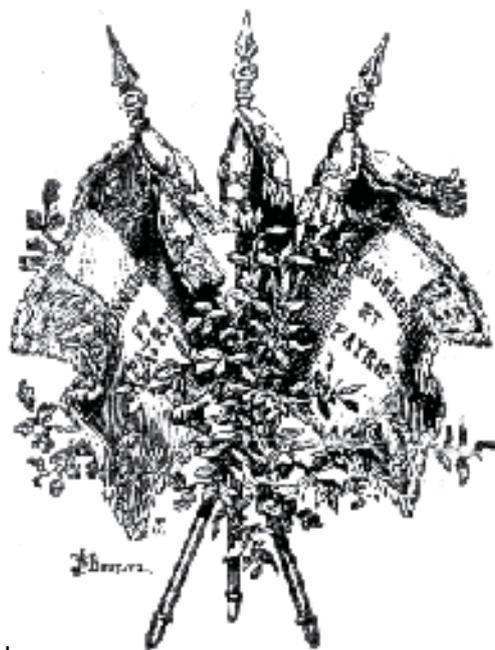
***La der des ders, pensait-on après tant d'horreur...
Que son histoire et ces témoignages soient pour nous une ouverture
à la tolérance et à la prudence face à notre société en devenir
de mondialisation.***

Document des Armées restituant l'historique du BMP

(typographie respectée)

Coll. S service historique de l'armée de terre.

Historique du Bataillon Mixte du Pacifique



La formation officielle du Bataillon Mixte du Pacifique date du jour de son embarquement à Nouméa, le 4-juin 1916.

Composé de deux Compagnies, il devait être employé comme unité d'étape.

Mais, comme certains Bataillons Sénégalais ou Indochinois, ce Bataillon d'étape est devenu Bataillon combattant.

Nous le verrons se transformer en Bataillon de marche, fournir d'abord des travailleurs sur le front, s'aguerrir dans la bataille défensive, partir à l'attaque et participer enfin à l'offensive de 1918.

Dans cette ascension au terme de laquelle le Bataillon a vu sa vaillance récompensée par une citation à l'ordre de l'Armée, la bonne volonté a été constamment guidée par des cadres désireux d'agir, soucieux de perfectionner l'instruction de leurs hommes, de donner à leurs soldats recrutés et formés à la hâte, la juste notion de la discipline militaire et de ses strictes nécessités.

En suivant presque au jour le jour les faits sobrement relatés par le journal de marche du Bataillon Mixte du Pacifique, nous sentirons s'affirmer de plus en plus, la valeur de cette unité.

Nous la verrons:-

1°- Arriver en France et se transformer en Bataillon de marche.

2°- S'aguerrir par un premier séjour au front.

3°- Participer enfin à la lutte par les armes.

I---L'ARRIVÉE EN FRANCE

La TRANSFORMATION EN BATAILLON DE MARCHÉ

Après une traversée normale et une réception cordiale à SYDNEY par nos alliés britanniques, le Bataillon débarque à MARSEILLE le 11-Août 1916 et se porte au Camp de BOULOURIS pour s'y organiser.

Les deux Compagnies, aux ordres du Capitaine MONTAGNE comprennent alors, au total, 596 Tirailleurs encadrés par 49 Européens, qui sont bientôt amenés à MARSEILLE et mis à la disposition de la Commission des Ports.

Jusqu'en Avril-1917 il rendra, dans les travaux du Port de Marseille, des services appréciés, en particulier, pour le chargement des bateaux destinés à l'Armée d'Orient.

Par décision Ministérielle du 10-Septembre 1916, il avait reçu le nom de Bataillon des Tirailleurs du Pacifique et abandonné celui qu'il portait, depuis son embarquement à NOUMEA, de Bataillon d'étapes des Tirailleurs Canaques.

Le 6-avril, une nouvelle décision Ministérielle le transforme en Bataillon de Marche ce qui lui vaut d'être dirigé sur FRÉJUS, pour y recevoir l'entraînement nécessaire à son utilisation en campagne.

Dans le courant de Mai, un détachement de Tahitiens (1)-: 502 soldats et encadrement européen correspondant (12 Sous-Officiers et 29 caporaux) le renforce et entre dans la composition des 3^e et 4^e Compagnies.

Le chef de Bataille TROUILH avait pris, le 1^{er}-Mai, le Commandement du Bataillon, qui devait augmenter encore-:

Le 1^{er}-Juin d'une C. M et d'une S.H.R.

Le 20-Juin d'une 5^e Compagnie (Compagnie de Dépôt)

Le 2-Août, le Bataillon recevait l'ordre de s'embarquer le 3, à destination du Front.

(1) Le détachement de Néo-Calédoniens rescapé du *Gange* (127 soldats encadrés par 33 Sous-Officiers et Caporaux Européens) ne font que passer au Bataillon (3^e Compagnie)-; ils sont bientôt envoyés en permission à destination de la Nouvelle-Calédonie.

II---1^{er} SEJOUR AU FRONT (3-Août---8- Novembre 1917)

Le 3-Août, le Bataillon Mixte du Pacifique est enlevé en chemin de fer vers le front.

Son effectif atteint:-

20 Officiers (I)

1062 Hommes de troupe

87 chevaux

42 voitures

Le chef de Bataillon TROUILH est à sa tête.

Débarqué le 5 à ROUILLY-GERAUDOT, le Bataillon va cantonner le même jour à ASSECIERES et LUYERES où il est soumis jusqu'au 24-août à un entraînement intensif et régulier.

Il est ensuite transporté en chemin de fer jusqu'à VALMY d'où il se dirige, le 27, vers la zone MOULIN de VIRGINY, VIRGIGNY-HANS, à la disposition de la 72^e D.I..

Aussitôt, le Bataillon entreprend les travaux, tantôt sur la route VIRGINY-MINAUCOURT, au nord et à l'ouest de MASSIGES, dans les ravins de «-l'ANNUAIRE-» et du «-MEDIUS-». Et bientôt il commence à payer, lui aussi, son tribut de pertes: un Sergent et un Tirailleur tués, un Caporal et un Tirailleur blessés.

Mais peu après, des raisons d'ordre sanitaire obligent à regrouper le Bataillon à l'arrière, à la ferme des MEIGNEUX (17-Septembre) d'où il est transporté par camions-autos, au Camp de Sainte-TANCHE (Mailly).

Travaux, exercices, soins sanitaires (vaccination antityphoïdique) s'y succèdent; des tranchées devant servir en cas de bombardement par avions sont construites. Mais l'hiver approche...

Le 28-octobre, l'ordre parvient de s'embarquer par voie ferrée pour rejoindre le Camp de FREJUS.

D'abord prévu pour le 31-octobre, le mouvement n'a lieu que le 8-novembre 1917.

Le Bataillon Mixte du Pacifique a terminé son premier séjour au front, séjour de prise de contact, au cours duquel il s'est déjà aguerri, et a poussé son instruction, malgré ses fatigues, avec opiniâtreté.

SEJOUR A L'ARRIERE

Pendant les derniers mois de 1917 et les premiers mois de 1918, le Bataillon, d'abord stationné à MARSEILLE puis au Camp de DARBOUSSIERES, enfin au Camp de BOULOURIS, pousse son instruction, reçoit des renforts qu'il amalgame, fournit des détachements.

Epruvé par une épidémie de grippe, il voit son départ pour le front retardé jusqu'au début Juin.

Mais le temps n'a pas été perdu, et les exercices effectués en fin de mai, montrent que le Bataillon Mixte du Pacifique est dans une forme excellente pour remplir le rôle qu'il va avoir à jouer de Bataillon Combattant.

III---2^e SEJOUR AU FRONT

9 JUIN 1918 - 13 NOVEMBRE 1918

Le 9-Juin 1918 le B.M.P. débarque en gare de PONT-SAINTE-MAXENCE, à l'effectif de 22 Officiers (I) -1200 hommes de Troupe — 91 chevaux — 44 voitures répartis en-:

1 Etat-major du Bataillon (Ct TROUILH)

1 Section Hors Rang

4 Compagnies

1 Compagnie de Mitrailleuses

et il cantonne le même jour à BRENOUILLE et MONCEAUX.

Comme lors de son premier séjour sur le front il est rattaché à la 72^e D.I. et c'est à côté des Régiments de cette unité qu'il aura l'honneur de combattre.

Dans une première période cependant, jusqu'en Juillet, le Bataillon Mixte de Pacifique ne fournit guère que des travailleurs, au Génie où à l'I.D. 72, pour les constructions en cours dans le secteur.

C'est ainsi que successivement, la 4^{ème} Compagnie, la C.M., la 3^{ème} Cie enfin l'E.M. du Bataillon, la S.H.R. et la 2^{ème} Cie sont portés sur le bivouac de la BACOTTE (500m S.-d'ARMANCOURT) d'où les travailleurs nécessaires sont envoyés sur leurs chantiers.

(I)---Voir ci-après l'état nominatif des Officiers

ANNEXE 2

La C.M. pourtant, reçoit comme mission essentielle de concourir à la défense de la parallèle de soutien (position de résistance) dans l'ancienne tête de pont de COMPIEGNE-: elle est, pour cette mission, aux ordres du Commandant du 394^{ème} R.I.

La 72^e D.I. étant relevée de son secteur, le Bataillon rejoint BRENOUILLE du 29-juin au 1er-juillet 1918, puis la CROIX-SAINT-OUEN (3-juillet).

Il est aussitôt fractionné-:

Les 2^e et 4^e Compagnies, 2 Sections de mitrailleuses sont mises à la disposition du Colonel Commandant le 164^e R.I. Les 1^{re} et 3^e Compagnies, 2 sections de mitrailleuses à la disposition du Colonel Commandant le 324^e R.I. formant, dans les sous-secteurs de ces R.I., la garnison de sûreté de la 2^e position CORBEAULIEU-CLAIROIX.

Jusqu'au 15-juillet, quelques travaux d'organisation alternent avec des exercices, des reconnaissances, des alertes.

Mais le moment de combattre approche-: l'ennemi a tenté son dernier effort en CHAMPAGNE-: le Bataillon Mixte du Pacifique va prendre sa modeste part à la riposte victorieuse.

Le 16-juillet, il atteint CUISE-LAMOTTE où il reçoit le 17, pour le lendemain, l'ordre d'attaque.

La 1^{re} Cie est détachée au 164^e R.I.

La 2^e Cie au 418^e R.I.

Les 3^e, 4^e, la C.M. sont en réserve de D.I.

L'attaque se déclenche de 18h à 4h45, et se poursuit le 19-20-21 juillet 1918-: le Bataillon du Pacifique se dépense dans les fonctions diverses qui lui sont confiées et surtout dans le ravitaillement en munitions de troupes engagées.

14 Tirailleurs tués

101 Tirailleurs blessés,

4 Tirailleurs disparus,

tel est le bilan de ses pertes en ces 4 jours de combat. Parmi les blessés se trouvait le Commandant du Bataillon, le Chef de Bataillon TROUILH.

Mais, désormais, le commandement allié est résolu à talonner l'adversaire, à ne lui laisser aucun répit. Aussi, le Bataillon mixte du Pacifique sera-t-il souvent engagé jusqu'au jour de l'armistice. Sa vie ne sera plus qu'une suite ininterrompue d'efforts où se succéderont les travaux de tous ordres, les exercices et les combats.

C'est pour lui une grande joie de n'avoir pas été inférieur à sa tâche.

Relevé le 22-juillet, le Bataillon revient en ligne le 28 pour participer à la garde du terrain conquis et à l'assainissement du champ de bataille-; puis, mis à la disposition du 164^e R.I.-; il constitue, avec ce régiment, un détachement de poursuite qui marche vers SOISSONS.

Son nouvel effort lui coûte 7 tués, 14 blessés.

Dans la nuit du 11 au 12-août, les compagnies du B.M.P. ramenées à l'arrière, cantonnent, au repos, jusqu'au 14-août, dans la région de DOMMIERS.

Elles prennent, ensuite, une part active aux travaux dont l'urgence s'impose dans le secteur-: les corvées fournies au Génie, à l'I.D., au service télégraphique, à l'artillerie sont nombreuses et incessantes-; la fatigue croît, mais la volonté de personne ne fléchit.

Le 27-août, un groupement mixte composé de deux compagnies du 418^{ème} R.I., des 2^e, 3^e Cies et de la C.M. du Bataillon du Pacifique, est constitué, sous les ordres du nouveau Chef de Bataillon le Commandant GONDY.

Il doit attaquer, le 28, le plateau de PAOLY en liaison à droite avec la 41^{ème} D.I., à gauche, avec la 23^{ème} R.I.

Malgré une défense vigoureuse de l'ennemi, grâce à l'ardeur de tous et à l'audace d'une batterie d'accompagnement, le front a pu être avancé, la ténacité de l'ennemi est près de céder, le 29 au soir.

Mais les munitions d'artillerie manquent-; le groupement mixte a besoin de repos. L'œuvre sera achevée par d'autres.

Le 30-Août, le Bataillon se reforme à OSLY-COURTIL, et, transporté en camions, arrive le 31 dans la zone CHARNY-VILLEROY où il cantonne, se reconstitue et prend part à des manœuvres.

Le 18-Septembre, le Bataillon est transporté à SAINT-REMY-BLANZLY, d'où il se rend le 20 à ACY et se fractionne, à partir du 21-Septembre, en plusieurs détachements-:

E.M. S.H.R. 3^e Cie au C.I.D. 72 à NEUILLY St FRONT

1^e Cie et C.M. à la disposition de l'I.D. à CONDE-sur-Aisne.

2^e, 3^e, 4^e Cies fournissent des corvées diverses au Génie, à l'Artillerie, au P.C.D.I., à la manutention et au service d'ordre de la gare au T.B.

Au début d'Octobre, les 1^{ère} et 3^{ème} Cies entrent en secteur respectivement à la disposition du 1^{er} Mixte et du 365^e R.I. et tout le bataillon se regroupe le 20 à ATHIES pour entrer en secteur, le 22, à l'ouest de VESLES et CAUMONT.

Le 25-October, il prend part à une attaque, enlève, pour sa part, le village de VESLES et CAUMONT, la ferme de PETIT-CAUMONT, la cote 79 et, dans la nuit, repousse vigoureusement une forte contre-attaque ennemie.

Relevé le 27 et rassemblé à la ferme d'ETREPOIX, le Bataillon est passé en revue par le Général FERRADINI, Commandant la 72^{ème} D.I., qui procède en même temps à la remise des décorations méritées au cours des derniers combats.

Les opérations actives sont terminées.

Le Bataillon fait ses derniers travaux de la campagne à BUCY-LES-PIERPONT et, ramené à l'arrière, il s'embarque, le 19-novembre, pour FREJUS.

IV---DISSOLUTION DU BATAILLON

Le Bataillon passe ses derniers jours au Camp de VALESCURE---GOLF où une grande joie lui était réservée-; celle d'apprendre sa citation à l'ordre de la X^{ème} Armée (I). (N°-349 en date du 10-Décembre 1918). En Avril, le Bataillon désarmé, déséquipé va occuper le Camp de BOULOURIS-; les tirailleurs seront embarqués à MARSEILLE.

Le 10-mai 1919, le Bataillon Mixte du Pacifique est dissous. Il a donné, au cours de la lutte, des exemples nombreux de son dévouement. Longtemps, en raison de l'Instruction hâtive qu'il avait reçue, il était resté attaché aux tâches ingrates-: travaux et corvées qui exigent toujours beaucoup d'abnégation et souvent beaucoup de courage.

Quand enfin, en pleine possession de ses moyens, bien discipliné, bien instruit, il a été lancé à l'attaque, il a su se montrer digne des glorieuses unités auprès desquelles il avait à combattre et mériter, à son tour, une belle citation dans laquelle tous ceux qui ont appartenu au B.M.P. peuvent trouver un juste motif de satisfaction et de fierté.

Approuvé le 24-Mars 1922
Le Général Ct le Corps d'Armée Coloniale
Signé-: MAZILLIER

P.C.C.
Le Chef de la Section technique
des Troupes Coloniales,
Signé-: ILLISIBLE

ANNEXE N°1

ETAT NOMINATIF DES OFFICIERS AU DEPART POUR LE FRONT LE 3 AOUT 1917

Etat-Major

- TROUILH Chef de Bataillon---Commandant le B.M.P.
- DETCHEBARNE Capitaine Adjudant-Major
- MAZET Médecin-Major---Médecin du Bataillon
- BOUC Lieutenant---Officier de détails

1ère Compagnie-:

- DEVANNIEUX Lieutenant---Commandant la Compagnie
- PELOUS Sous-Lieutenant
- ARCHAMBEAUD Sous-Lieutenant
- AUDRAIN Sous-Lieutenant

2ème Compagnie-:

- BRISON Capitaine---Commandant la Compagnie
- LE BLEVENNEC Sous-Lieutenant
- VIGIER Sous-Lieutenant

3ème Compagnie-:

- MAGNIEN Lieutenant---Commandant la Compagnie
- VANTHOURNER Sous-Lieutenant
- DRIOT Sous-Lieutenant

4ème Compagnie-:

- LE TOULLEC Lieutenant---Commandant la Compagnie
- BARDEZ Sous-Lieutenant
- SCHMIDT Sous-Lieutenant

C. M.-:

- BARRET Capitaine---Commandant la Compagnie
- DELMAS Lieutenant
- SUDRIE Sous-Lieutenant

ANNEXE N°2

ETAT NOMINATIF AU DEPART POUR LE FRONT LE 9-JUIN 1918

Etat-Major

- TROUILH Chef de Bataille---Commandant le B.N.P.
- DETCHEBARNE Capitaine Adjudant-Major
- MAZET Médecin Major de 2^{ème} Classe
- BOUC Lieutenant---Officier chargé-des détails

1ère Compagnie-:

- SCHMIDT Lieutenant---Commandant la Compagnie
- VAUTRIN Sous-Lieutenant
- PELOUS Lieutenant
- BARTHELEMY Sous-Lieutenant

2ème Compagnie-:

- VIGIER Lieutenant- Commandant la Compagnie
- CHAPERON Sous-Lieutenant
- CAILLAT Sous-Lieutenant
- MARCHALL Sous-Lieutenant

3ème Compagnie-:

- CAMUEL Capitaine---Commandant la Compagnie
- VAUTHOURNET Sous-Lieutenant
- DRIOT Sous-Lieutenant

4ème Compagnie-:

- MARTIN ST LEON Capitaine--
Commandant la Compagnie
- BARDEZ Sous-Lieutenant
- NOCHET Sous-Lieutenant
- SERIGNAT Sous-Lieutenant

ANNEXE N°3

CITATION à l'ordre de la 4ème armée N° 349 du 10-Décembre 1918

BATAILLON MIXTE DU PACIFIQUE

Le 23-Octobre 1918, sous les ordres de son chef, le Commandant CONDY, s'est porté d'un seul élan et sous un violent bombardement à l'attaque du village de VESLES---et - CAUMONT fortement occupé et parmi des mitrailleuses, dont il s'est emparé de haute lutte. Continuant sa progression au son de la charge, sonnée par tous les clairons du Bataillon, a enlevé la ferme du PETIT-CAUMONT, et, se jetant vers sa droite, s'est emparé d'un point d'appui important. Fortement contre-attaqué dans la soirée, a maintenu intacte la position conquise. Dans la journée a fait cinquante prisonniers, pris trente mitrailleuses lourdes et légères et deux fusils anti-tanks. (Ordre du 10-Décembre 1918). J. O du 15-avril 1919.

Notes

La mobilisation dans le Pacifique

Page 12 : 1. La mobilisation consiste à rappeler aux armées tous les hommes désignés pour y servir en temps de paix et à mettre sur pied de guerre toutes les forces militaires d'un pays. Au cas où l'intégrité des frontières, la sécurité des habitants et du gouvernement seraient menacées, la mobilisation permet de prendre toutes les dispositions nécessaires sur le plan militaire, administratif, économique, etc. pour que le pays puisse se défendre. Jusqu'en 1914, la mobilisation est essentiellement militaire. Les moyens pour rappeler les hommes sont divers : levée en masse, volontariat, milice, conscription... L'appel des réserves, limitées en nombre et constituées essentiellement d'anciens soldats permet de mettre sur pied de guerre une armée active. Depuis le XIX^e siècle, les guerres devenues nationales, demandent une armée nombreuse et l'appel à la population civile sous forme de réquisitions destinées à compléter le matériel dont l'armée ne dispose pas en temps de paix. Pour tenir compte des besoins de l'armée et des populations civiles, les services publics sont réorganisés. Toutes ces obligations font l'objet de plans et d'instructions distribués aux préfets ou aux gouverneurs dans les colonies. Les chefs des grands corps d'armée et de la marine doivent également suivre les « *instructions spéciales en temps de guerre* » en leur possession.

Page 14 : 2. To dig signifie creuser ; les diggers sont avant tout les chercheurs d'or qui ont contribué à la fortune de l'Australie. Le soldat qui creuse des tranchées pour sauver sa Patrie a les mêmes qualités de force virile, d'honnêteté et d'esprit d'indépendance que les « bushmen ». Un sentiment certain de supériorité en découle.

Une facette des forces néo-zélandaises

Page 19 : 13. En français dans le texte.

Page 19 : 14. Maladies sexuellement transmissibles, plus particulièrement la blennorrhagie et la syphilis.

Prise de possession des colonies allemandes du Pacifique

Page 25 : 15. Ponape, aujourd'hui Yap, capitale Colonia, États fédérés de Micronésie.

Page 25 : 16. Pochhammer Hans, *La dernière croisière de l'amiral von Spee*, Payot, Paris, 1929, 224 pages, page 39 et suivantes. Le capitaine de frégate Pochhammer était capitaine en second du *Gneisenau* lors de sa dernière croisière de juin à décembre 1914.

Page 25 : 17. Le *Yorck*, le *Staatssekretar Kraetkr*, le *Mark*, le *Holsatia*, le *Prinz Waldemar*, le *Gouverneur Jaechkr*, le *Longmoon*, le *Markomannia*, et le croiseur auxiliaire *Prinz Eitel-Friedrich*.

Page 26 : 18. Le *Cormoran* est l'ex *Riasan* débaptisé après sa prise dans le détroit de Corée le 23 août et armé par les marins de la canonnière *Cormoran* dont il prend le nom.

Page 26 : 19. Christmas, petit archipel des îles de la Ligne, appartenant aujourd'hui à l'état de Kiribati, avant guerre sous protectorat britannique, au sud de l'île Fanning où passe le câble reliant l'Amérique du nord à l'Australie.

Page 26 : 20. Souvarow est orthographié également Suwarow et se situe au centre des îles Cook, au nord-est de Rarotonga.

Page 27 : 21. « *Vous aurez à désarmer La Zélée et à la couler en dernier ressort pour l'empêcher de tomber entre les mains de l'ennemi. À la suite du désarmement et de la mise à terre de l'équipage vous vous trouverez incorporé à la garnison et deviendrez commandant d'armes (art.352 du règlement du 7 octobre 1909 sur le service des places). Les six canons de 65 et de 100 de La Zélée pourront être utilement employés à créer une batterie sur le mont Faiere ou toute autre position élevée si vous en trouviez une meilleure. Les canons de 37 pourront être utilement montés sur des chariots pour accompagner une troupe qui aurait à se porter au devant d'un ennemi. Vous verrez également à utiliser votre projecteur et tous autres moyens dont vous pourriez disposer - torpilles de fortune ou autres. Signé Huguet ».*

Les poilus tahitiens

Page 44 : 1. Annexion en 1881 des îles au-Vent, d'une partie des Australes, des Tuamotu-Gambier et des Marquises, en 1889 du reste des Australes, et en 1898 des îles sous-le-Vent.

2. Arrêt du Conseil d'Etat, 1891.

3. *Le Mémorial polynésien*, Tome 5, 1914-1939, Éditions Hibiscus-; 1977, Papeete.

Le Bataillon mixte du Pacifique

Page 46 : 1. Dans les E.F.O. prévaut la loi d'annexion du 30-décembre 1880 qui spécifie que « *la nationalité française est acquise de plein droit à tous les anciens sujets du roi de Tahiti* ». Les océaniens originaires des îles de Tahiti, Moorea, de l'archipel des Tuamotu, de Tubuai et de Raivavae sont donc citoyens français et mobilisables. Par contre, les habitants des îles Marquises et des Gambier qui n'étaient pas sujets de Pomare V lors de l'annexion des îles de la Société restent « *sujets français* »-assimilables aux Canaques calédoniens. Aux îles sous-le-Vent, intégrées au domaine colonial français par la loi de 1898, les indigènes sont également des « *sujets français* ». Voir SIDOLLE Maïré, « *Tahiti pendant la Première Guerre mondiale* », mémoire de maîtrise d'histoire, institut d'histoire des pays d'outre-mer, sous la direction de Y. PAILLARD, Université de Provence, faculté d'Aix-Marseille, 1990, 199 pages.

Liste des Calédoniens morts au champ d'honneur

AUGIAS Paul
BAILLY Georges
BARRIAL Léon
BEDOT Jules
BERNHEIM Henri
BERNIER Charles
BERNUT Gilbert
BERTHELIN Gaston
BILLION Gustave
BILLION Léon
BLANC Emile
BON Charles
BONNARDEL Joseph
BONNENFANT Georges
BOURON Jean-Pierre
BRETON Camille
BRIAND Édouard
BROSSARD Émile
BRUNET Emmanuel
CAMOIN Jules
CAPY Pierre
CARCOPINO Charles
CARRER Charles
de CASABIANCA Achille
CASTANET France
CAZERES Lucien
CHAMBON Philibert
CHAPERON Louis
CHARBONNEAUX Henri
CHARPENTIER Alphonse
CHARPENTIER Maurice
CHATEL André
CHIVOT Charlemagne
CHOISE André
CHOISY Lucien
CITERNE Auguste
CLÉMENT Julien
CLÉMENT Gaston
CLOOS Charles
COINTE Charles
COL Alexandre
COLETTE Camille
COULSON Joseph
COUPRON Narcisse
CREVEL Gabriel
DANVIN Paul
DEBRABANT Alexandre
MEYER André
MINICHETTI Toussaint
MITRIDE Joseph
NAUDET Louis
NICOL Yves
NICOL Adolphe
NOVIS Louis
PAGES Antoine
PALADINI René
PALMON Jules-André
PARAZOLS Robert
PAUTY Louis
PERRAULT Marius
PERRAULT Maurice
PERAULT Charles
PIERSON René
PION J. B.
PIOT Charles
POMMELET Louis
POUPART Hippolyte
POUPART Victor
PRATVIEL Henri
PRÉVOT Paul

DEFFERRIÈRE Henri
DELIGNY Paul
DENIS Alexandre
DESCARPENTRIES Gabriel
DESMAZURES Georges
DESMAZURES Valère
DOUYÈRE François
DUBOIS Lucien
DUBOIS Edmond
DUBOIS Clément
DUFOUR Paul
DUHAMEL Raoul
DUHAMEL Émile
DURAND J-Jacques
EMBELVANA David
EVEN Ludovic
FABRE Gustave
FAIVRE Honoré
FAYARD Paul
FERRAS Georges
FLOTTAT François
FONTANA J-Baptiste
FRAVAL Louis
FRIARD Paul
GAGNON Georges
GALLION Georges
GANOT Maurice
GARNIER Paul
GARO André
GAUDRON Hippolyte
GAVEAU Arthur
GEYER Léon
GIBON Pierre
GIROUX Gabriel
GONDELON Louis
GOYETCHE Pierre
GROB René
GUÉRIN Henri
GUILLAUME Louis
GUIDICELLI Charles
HAMET-NICOLAS Charles
HARTMANN Jean
HAVET Henri
HERRY Georges
HUBBARD Charles
HUET Faustin
HUGEAUD Emile
QUELIN Auguste
RAMBAUD René
RAPADZI
RAYNAL Adolphe
REBOULET Raoul
RENTZ Georges
RENUCCI André
RICHARD Antoine
RIVATON Marcel
ROBERT Georges
ROUX Édouard
RUSSIER Henri
SAGER Henri
SANDER Lucien
SAUZAT Octave
SAYSSET Joseph
SCHMIDT Gustave
SOLIER Aimé
SPAHR Jean
SPINGLER Georges
TARDIVEL Auguste
TERRIER Paul
THÉVENET Henri

HUYARD Henri
JACQUET Armand
JAMBON Élie
JAMIN Émile
JANISSET Louis
JANNIARD François
JEULIN Arthur
JOSSET Georges
KABAR Raoul
KOCH Gustave
KOLLEN Valence
LACHAISE Alfred
LAFFARGE Émile
LAFFAY Paul
LARGETEAU Gaston
LAVIELLE François
LEBOUCHER Ernest
LECA Matthieu
LECA Pierre
LECERF Henri
LECONTE Julien
LEMAITRE Hippolyte
LENEZ Antonin
LEPÉE Joseph
LEPIGEON Henri
LESAINE René
LEVÉQUE Camille
LETHÉZER Gaston
LOQUET René
LONGUEFOSSE Édouard
LOUBES Gaston
LUCIANO Félix
LUDOVIC Baptiste
MAESTRATTI Georges
MAESTRATTI Maurice
MAILLARD Pierre
MALIGNON Gabriel
MAMELIN Albert
MARCHETTI Marc
MARIDAS Aristide
MARIOTTI Paul
MARTIAL Léon
MARTIN Antoine
MARTIN Emile
MATHIEU Jean
MAYERHOFFER Raymond
MEURET Eugène
TINDALE Gurmes
TRIN Henri
VACHER Joseph
VAUTRIN Maurice
VAUTRIN Octave
VAUTRIN Philippe
VERLAGUET Henri
VERSINI Dominique
VIBERT Émile
VIDAL Henri
VILE Calixte
VINCENT Raoul
VINCENT John
VINCENT Georges
VOLCY Jean
VUILLET Paul
WILLIAMS Paul
WILLIAMS Émile
WILLIAMS Vincent
WINTILIGON Ovide
WRIGHT Georges
ZACALAIN Edgar-Gaëtan

209 morts

Liste des Canaques morts au champ d'honneur AVERTISSEMENT

L'établissement des listes de combattants canaques a été rendu difficile par l'absence d'un véritable état-civil jusqu'en 1934.

Si, dès juin 1876, les autorités administratives créent un registre d'état-civil, celui-ci n'est rendu obligatoire qu'en décembre 1908 pour la déclaration des naissances et des décès. Les combattants de la Grande Guerre sont alors peu concernés par ces mesures puisque nés avant cette date. Il faudra attendre la création d'un véritable état civil en juin 1934 pour que la situation se normalise. On impose alors un prénom français, un prénom en langue vernaculaire et un patronyme. Les tirailleurs du Bataillon mixte du Pacifique ont donc parfois été désignés par un simple prénom, un nom patronymique voire un surnom noté phonétiquement lors de leur incorporation. Ils seront parfois mentionnés sous une autre orthographe sur les registres de décès des morts au champ d'honneur. Par ailleurs, un changement de nom a pu intervenir en 1934.

Nom	Tribu	Nom	Tribu
N'GUYEN THUONG		ZOZIMON	Gd Borendy
NOOJHI		BAYONNE HOUA	Géliima
OUREDIANA Nanon-Kénérou		MIZOROT NAYENON	Géliima
POUNDO MENO	Arama	MEZERE Daniela	Goa
KALIPE Abel	Azareu	OUTE ELLASSA	
KAPEA	Bâ	SAOU	Goa
POUEMEMBA	Bâ	SAOU DOUI ou SEOU	Goa
POUNOU Emmanuel	Baco	SEOU POINDI	Goa
TIANOUTE BELLOT	Baco	TAQUELLE DOUI	Goa
TIOUDELAINÉ Gabriel	Baco	TEIN SAOU	Goa
KORODIER	Baganda	LOUVET CASUE	Goapin
AMON ou AMOU	Banout	CHAOUÉ BAOUE Raoul	Gondé
DOUI(Y)	Baoui	KEOUI	Gondé
KOUANE Louis	Baoui	POUITEO ou POINTO BONOVITIEL	Gondé
PANIE(R) LIVEL	Baoui	BOA Sébastien	Gouaraoui
POULAA Jean-Baptiste	Baoui	PATEOUANON Alexandre	Gouaraoui
BOUANAOUÉ Denis	Belep	DEHINON Jules	Grand Couli
OU(I)NINE KARINON	Boréare	NEHIHENE François	Grand Couli
JOSEMON Adrien	Boréaré	PANIAI Pierre	Grand Couli
H'MEU Timothé	Bouarou	BOE Dominique	Grochain
BAGUIE PETERO	Bouérou	BOE Jérôme	Grochain
BOUAOUÉ Bernard	Bouérou	CELESTIN	Grochain
POIGNEUR / POIGNEUT Barthélemy	Chambouenne	KAMB(O)A Albert	Grochain
GITE	Chépénéhé	MEZERE Paul	Grochain
AOUDA Ernest	Chépénéhé	SAOU Emile	Grochain
CHO François	Chépénéhé	TEIN Marcel	Grochain
NEKETINE Michel	Chépénéhé	BOE Simon	Grondu
SAIKO Christophe	Chépénéhé	SAPOINDE Barthélemy	Grondu
LAGUERRE Pierre	Coindé	TIEOU Ellia	Grondu
POADAE Etienne dit le Petit	Congouma	SAMUEL	Guei
TIHOUNOUTE Michel	Congouma	AETA Noël	Hanawa
FIDELI ou PAÏA Joseph	Diahoué	WATOUGANE Joanes	Hanawa
FIDELI ou TEIN Pierre	Diahoué	TIANADA	Hméleck
NIANDE Michaël	Diahoué	TIATA/TIAITA Michel	Hméleck
ROCH CARIE Adolphe	Diahoué	KANAYE	Hnaeu
WANAKAEN Louis	Doking	TONALA ou TOUALA	Hnaeu
MEKENE	Dozip	WANAKAMIE	Hnaeu
PHILIPPE Emile	Dozip	ETOROI Jérôme	Hnainèdre
DIDIE	Duéulu	HNANE	Hnassé
OUTHEKEYE ou ONYHENE	Duéulu	JAKOTRE Honoré	Hnassé
NAON Ambroise	Eacho	KATA	Hnassé
MEZERE BOE	Embouchure	NATECANO	Hnassé
TEIN Félix	Embouchure	BOUNYA	Hnawayetch
DEJU Lambert	Emma	KEKENE	Hnawayetch
POLITEURE	Emma	THANINE Gary	Hnawayetch
KALEP BO(U)REAREU	Faja	AUGUSTE	Ina
BOULA Emile	Fayaoué	NAO(U)NANE	Joï
MATAOU Ambroise	Fayaoué	WAISSA	Kédeigne
HOUKA Fernand	Gadji	WAYA	Kédeigne
KA(D)TE Fideli	Gadji	KAREU (Karo) Victor	Kélé Goaro
TOUAI Marcellin	Gadji	LOUARJA Julien Alban	Kéré
TOUKO Alban	Gadji	NINDIOMENDIE	Kérénou
WAIMEA	Gaïtcha	O(U)AZENE	Kodé
MATHIAS	Gatope	POULOU	Kodé
DIDYMO(N) Lucas	Gd Borendy	SAKAYE	Kodé
GUILLAUME	Gd Borendy	WAGA	Kodé

GOU Auguste	Koh	SIN(M)ANE César	Nathalo
POINDI POLIBA	Koh	WATENG Noël	Nathalo
AOU/HOUIN Baptiste	Kokingone	BOGUIN Edouard	Néami
DIEO COURRIER (ou Kourie) TIDADA	Kokingone	DIEUNE KOUIN	Néaoua
DOUI Denis	Koniambo	KOUROUE PESSIANON	Néaoua
SAOU Denis	Koniambo	TIEI	Néaoua
MOUENON Simon	Konoye	TUPRIN Maurice	Néaoua
LEOPOLD François	Koumania/Vao	KOUKA	Néaria
METEVIA Eustachio	Koumania/Vao	MORO	Néaria
OUAWEIA Guillaume	Koumania/Vao	ALEXANDRE	Néavin
WADEKALA Nicetio	Koumania/Vao	BOE Benoît	Nébouéba
MATTAÏ François	Kua	DOUI POINDI	Nébouéba
COUTRI Alexandre	Kuiné	POINDET Doui Marcel	Nébouéba
OLLIVAUD	Kuiné	ROQUE OUE BOE	Nébouéba
SIEOI ou SICOÏ	Kuiné	DROYA Honoré	Nédivin
LONAON / LOUAOU	Kumo	API DONON	Néhoué
OUETOUE Bernard	Lékine	DIEUNOU Barthélémy	Néhoué
TEIN Guillaume	Lékine	FAGOUNON	Néhoué
WAITAGUET Anicet	Lékine	MA Edmond	Néhoué
SAIAENE	Loëssi	MASSAYA/MASAÏA	Néhoué
W(V)ASSE Emile	Luécilla	TEPITA Philippe	Néhoué
JOUANE	Luengoni	KAOUNOU Joseph	Nékliaï
JIMMY	Mallicolo	OUENGA Albert	Nékliaï
CAEDIEU BEVOUIBA ou KAÏDIEU	Méa-Mébara	OUTE/OUTI Joseph	Nékliaï
ou Amon		POTO Maurice	Nékliaï
FAPETI SEIDA	Méa-Mébara	SARIMBA Manuel	Nékliaï
GASTON	Méa-Mébara	JEMMY Alfred	Nékliaï/Taadji
KAINGHA	Mebuet ou Ghama	APIN KAÏNA	Nékoué
SAMUEL	Mebuet	BRUDIOU KONEKARIN	Nékoué
WAMARAN(E)	Mebuet	CHEVARI Elia	Nékoué
POUROUNOU DANIS	Méchin	OURIAOUAI Michel	Néoa
DIAVOYET Benjamin	Médaouya	PO(U)YA Djosoua	Néouta
WAIA OU WAYA	Ménaku	SAOU Louis	Néouta
GUILLAUME	Méomo	AVIOT ou OVIOT	Néouyo
RENATTI Noël	Méomo	MEKOUISSA Léon	Néouyo
NANTEA / MANTEA	Mérénémé	SADI AZIA	Néouyo
NENGUE Charles	Mérénémé	BISHOP Willy	Netché
T(I)OUTIE Etienne	Mérénémé	CONEEHENQUE KODO	Netché
ARINDO Ernest	Météa/Tomo	MAELA WAHUYUNE	Netché
AHOUHO André	Moméa	N'GONI SARET	Netché
BORAMON	Monéo	PITRA PITRA	Netché
DIAOUMA Alcin	Monéo	WAGADA OUADANE	Netché
QUI	Monéo	WAKAWENE	Netché
SAMENON Julio	Montfaoué	POET DIANON	Néya
DJOSAYA Jules	Mou	ISIDORE	Nimaha
GOICE HNAHEDE	Mou	MICHEL	Nimaha
KOUANA ou IKOUNA	Mou	BOE Denis	Nimbaye
NOEL	Mou	MEZERE	Nimbaye
ELAMOA GOROU	Mou/Ponérihouen	OUTE TEIN	Nimbaye
JOWEL Baptiste	Muchaweng	SAOU Louis Poindo	Nimbaye
ALITO	N.-Hébrides	TIEOU GOROU	Nimbaye
BENOIT Jérôme	N'dé	BELAIR Benjamin	Nindiah
ISIDORE	N'dé	MOUROUYE Constant	Nindiah/ Roibahon
TOUPANE NATCHENE	Nakétiwane / Lifou	BOAE Denis	Noelly
LEWENE	Nakétiwane / Lifou	TEIN BOULET	Nomedji
OUALE	Nakétiwane / Lifou	FAGEOT	Nonhoué
SIKISE	Nakétiwane / Lifou	TESSIN Lucien	Nonhoué
DIELA	Nanéméhu	RIATOU Théophile	Ny
SEBILA Koulea	Nanéméhu	VOIBA Emile Louis	Ny / Gouaro
AONEN ou AOUEN	Nanémuhata	ATTEA AMABILI	Ometteu
SIGNO	Nanémuhata	KATI Augustin	Ouassadieu
SOMATO	Nang	ADRAMBE Calixte	Ouatchia
TEIN Marcel André	Naouta	BAREMA Ephrem	Ouatchia
MAZERE Emile	Napoémien	CHEI(T) Elie	Ouatchia
NAPEATA	Napoémien	DJOWEMA Ignace ou DJOUEMI	Ouatchia
OUÉ	Napoémien	NOMMA Michel	Ouatchia
BALABI Humbert	Naraï	TOUTOU André	Oua-Tom
SIRIDIEN Gabriel	Nassirah	MA(N)D(A)OUE Djimy	Ouemba
NANDIANE	Natchaom	MARARI Manuel	Ouendji
ATTAN	Nathalo	JOSEPH(E)	Ouenghé
ITENNE Casimir	Nathalo	MOUEAOU Henri	Ouenghip

BOUROU Frédéric	Ouérou-Pimet	BOIGNUN NAPUI ou BOIGUIN	Tchamba
PAROUINON François (petit chef)	Ouérou-Pimet	DOUI COMMISSAIRE	Tchamba
NETARO	Uessoïn	KAMBOA POURAO	Tchamba
KABONA / KABOUA	Quindo / Poindimié	MEZERE OUE	Tchamba
SUNT (SUAT) Calixto	Ounata / Lifou	OUÉ MOISIRI	Tchamba
WELA/MILA Mathias	Ounata / Lifou	POIGNY MANGAINON	Tchamba
MICHEL	Oundjo	POISIRI TEIN	Tchamba
BAER Philemon	Ounès/Téouta	SAOU GAOMEN	Tchamba
BOUEROU Joseph	Paalo	SAOU IMBIE	Tchamba
ISAKAGA ou SA KATCHA	Padawa	TIABONDE BOE	Tchamba
KACE / KATCHE John	Padawa	TOUAI CAPION	Tchamba
SINEDROSSA Nidoiche	Padawa	NYAMA	Tégon
WAE(U/N)GENENE Wat(c)ha	Padawa	KAKE	Témala
BOUANGAN Jean	Pambou	MAKOUROU	Témala
BOUANGAN Philippe	Pambou	BOUA(N)DA Félix	Téméline
GOUROU André	Pambou	TIDA Antoine	Téméline
GUETTY Paul	Pambou	WAILOLI ou WAÏLOÏ	Ténane
DJONI ou IENE Paul	Panié	WAINEBENGO	Ténane
SADAOU Auguste	Paola	WANACA	Ténane
KAT(R)EI VERANON	Pénélo	WAPONE	Ténane
MAKANA Stéphane ou MACANE	Pénélo	WAYEROI / WAÏEROÏ	Ténane
WAKAW(E)	Pénélo	WHIJONE WIAKO	Ténane
WEA	Pénélo	API Baptiste	Tenda ou Neigni (Canala)
COOK COUSENE	Peng / Lifou	KOTO	Thù
WASINE	Peng/Lifou	KAOUNO Adrien	Tiaoué
TEREHIBA Constant J.	Petit Couli	TIAOU Louis	Tiaoué
ETE	Péyèce	TIAOU	Tibarama
HADRALU	Péyèce	TIETI	Tiéta
WAIDEDE	Péyèce	ANICET fils KANISIO	Tiéti
DIAOUI Auguste	Pô	KALEPO	Tiga
KADJI POINDI	Pô/Monéo	MATHIAS	Tiwaka
POUNOU	Pokenne	SIEYMA Anatole	Tonga / Ognat
SIMON Gustave	Port-Bouquet	N'GUYEN VAN	
MEDJA BOUQUET Bernard	Pothé	LANG	Tonkin
OUIZENOU Théophile	Pothé	N'GUYEN VAN TU	Tonkin
KAIW(OH)ATRE	Rô	MATHIO Clément	Touaourou
SIWA	Rô	OUINANE Antonin	Touété
WAMAWINE	Rô	WAKAME Jérôme	Touété
WHIJONE ou WIDJOU	Rô	WIGHOWE Médart	Touété
OUENDI METOU	Roibahon	KOWI Alphonse ou BELLEOT OUMOA	Touho
KOEOURIEU Léon	Sahoué	DIOUSAYA/IS(S)AYA	
JANVIER	St Denis	DOUI AMANE	Tuaï
MIZAEI ou MIKAEI	St Denis	TY dit OUAKA SCHMIDT	Tuaï
POINDET Noël	St Denis	ATIE Johnas ou ATEE	Tyé
POINDI Joseph	St Denis	JEAN Louis	Tyé/St Louis
TEAN Dominique	St Denis	BENE dit BENUELA	Wadrilla
OUAIMO Guillaume	St Gabriel	OUANAME Cassis	Wadrilla
VAANGOU(NE) Alosio	St Gabriel	ADOLPHE	Wagap
TANDOU Dominique	St J. Baptiste	AMAN(E)	Wakat
FIDE (PIDE) Jérazime	St Joseph	ROBERT	Wakuarory
THOE Moïse	St Joseph	NAPIANE	Wapan
ANTOINE (Yau Tangala)	St Louis	KANENE Roch	Wé
BEALO Damazi	St Louis	MAFOUE	Wedumel
SAOUHA Laurent	St Louis	ZENOU FEWAN ou FERVAN	Wénéki
MATHIEU Baptiste	St Louis/PdF	AMABILI	Wénéki
BOUANGANE PROTE ou protais	St Paul	ARMAND	Wénéki
POINDET Emmanuel ou PUADET	St Paul	CARLO	Xodé
JEROME	St Philippe	KIAMOU	
FHOUAN Nazari	St Pierre		
FRANCOIS	St Pierre / Thio		
BELE TIEOU Léon Jean	St Thomas		
BOUANGANE Emilio	St Thomas		
POTEAU Emmanuel	St Thomas		
ARRHINO Joachin(m) ou ARRNIO	Ste Anne		
KAWA MALA	Tadine		
MOUMOUKA Théodore ou Thé(o)dule	Takedji		
GOUYETTE	Tawainèdre		
KACONE ou KAEONE	Tawainèdre		
MEINE ou MAÏNE	Tawainèdre		
TIOUX/TIOUK Jean	Tawainèdre		
BOE SAOU LOI	Tchamba		

Les numéros matricules ont été attribués par le corps d'affectation.
Les numéros en italique sont ceux inscrits lors de l'incorporation.

Total : 379

Liste établie par Sylvette Boubin-Boyer et Jean-Marie Lambert.

Chronologie

1914

- 28-juin : Assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo
28-juillet : L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie
1^{er}-août : L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Mobilisation en France
3-août : L'Allemagne déclare la guerre à la France et envahit la Belgique
4-août : Le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne
5-août : Annonce de la guerre à Nouméa (150 jeunes se rassemblent devant la mairie)
19-20 août : Offensive en Lorraine (140.000 morts)
20-août : Jonction de la flotte française (*Montcalm*), néo-zélandaise (*Psyché, Pyramus, Philomel*) et australienne (*Australia, Melbourne*) à Nouméa
22-août : Mort au champ d'honneur du premier Calédonien (Henri Defferrière)
8-septembre : Mort au champ d'honneur du deuxième Calédonien (Paul Deligny)
27-août : Départ des croiseurs pour les Samoa, colonie allemande
30-août : Prise de possession des Samoa occidentales par les Alliés
3-septembre : Capitulation des Allemands en Nouvelle-Guinée
5-10-septembre : Concentration des flottes française, néo-zélandaise, australienne à Nouméa
6-9-septembre : Première bataille de la Marne (guerre d'attente et contre-attaque)
12-septembre : Départ au front des militaires de carrière en poste à Nouméa (117)
13-septembre : La Nouvelle-Bretagne revient aux Alliés (Australie)
22-septembre : Bombardement de Papeete par l'amiral von Spee
24-septembre : Prise de possession de la Nouvelle-Guinée allemande remise à l'Australie
1 novembre : La Turquie entre en guerre aux côtés des Puissances Centrales
fin décembre : Fin de la guerre de mouvement — début de la guerre de position (de la mer du Nord à la frontière suisse)

1915

- 29-février : Début opération France-Angleterre dans les Dardanelles
23-avril : Départ du 1^e contingent calédonien par le Sontay (713 mobilisés)
24-avril : ANZACS (Australie Nouvelle-Zélande)
23-mai : L'Italie se range aux côtés des Alliés
26-juin : Arrivée à Marseille du contingent calédonien qui est dirigé vers le camp d'entraînement de La Valbonne à Saint-Maurice-de-Gourdans, près de Lyon
5-octobre : La Bulgarie aux côtés des Puissances Centrales
: Débarquement des Alliés à Salonique
novembre : 5^e et 6^e RIC combattent sur le front français
3^e, 54^e et 56^e RIC combattent sur le front d'Orient
6-décembre : Joffre nommé généralissime d'un commun accord par les Alliés
12-décembre : Décret autorisant l'engagement des Canaques pour la durée de la guerre
décembre : Pilou à Tiendanite-: on parle de révolte en Nouvelle-Calédonie

1916

- 8-9-janvier : Les troupes alliées quittent les Dardanelles
21-février : Début de la bataille de Verdun (Douamont-Vaux)
4-juin : Départ 2^e contingent calédonien à bord du Gange
1^{er} juillet : Bataille de la Somme (qui prend fin en novembre-: un million de morts)
20-août : La Roumanie aux côtés des Alliés
4/6 septembre : Bataille de Barleux (30 Calédoniens sont prisonniers, 20 disparus et 51 morts)
: Bataille du Chemin des Dames
: Reprise des recrutements des volontaires indigènes en Nouvelle-Calédonie
2-décembre : Nivelle remplace Joffre
3-décembre : Départ du 3^e contingent calédonien à bord du Gange

1917

- 31-janvier : Les Allemands annoncent une guerre sous-marine totale (le Pacifique est épargné)
14-mars : **Le Gange ramène les premiers permissionnaires (torpillé le 16-avril à Bizerte-: aucune perte humaine)**
mars : Révolution russe
avril-décembre : **Révolte canaque dans le nord de la Nouvelle-Calédonie-: nombreuses exactions-; répression féroce**
avril : Entrée en guerre des USA aux côtés des Alliés
16-avril : Début de l'offensive du Chemin des Dames - 1^e utilisation de chars d'assaut français
mai : Pétain prend la direction de l'armée française
31-juillet : **Départ vers Nouméa par l'El Kantara des permissionnaires et des blessés rescapés du Gange**
3-août : Bataille de Valmy
10-novembre : **Départ du 4^e contingent calédonien par l'El Kantara**
décembre : Armistice entre Russes et Allemands

1918

- 11-janvier** : **Noël, chef de la révolte canaque, est tué près de Tiamou**
19-janvier : **Le gouverneur déclare la fin officielle de la révolte**
mars : Offensive allemande en Picardie
: Début des bombardements de Paris par la *Grosse Bertha*
avril : Offensive des Flandres
juillet : Offensive de Champagne
octobre : Négociation d'armistice entre USA et Allemagne
25-octobre : Attaque à Vesles-et-Caumont
3-novembre : L'Autriche-Hongrie signe l'Armistice
9-novembre : Abdication de l'empereur Guillaume II - Proclamation de la République allemande
11-novembre : L'Allemagne signe l'Armistice

1919

- 10-mai** : **Dissolution du Bataillon mixte du Pacifique**
8-juillet : **Début du procès des rebelles canaques**
17-juillet : **Retour des premiers poilus calédoniens par l'El Kantara**
28-juin : Traité de paix avec l'Allemagne dans la Galerie des Glaces à Versailles
14-juillet : Défilé de la Victoire à Paris
3-novembre : **Retour des tirailleurs calédoniens par le Kia Ora**

1920

- 4-mai** : **Dernier convoi de tirailleurs à rejoindre la Nouvelle-Calédonie par l'El Kantara**
11-novembre : Cérémonie du Soldat inconnu à l'Arc de triomphe

1922-23

- : Exemption de l'impôt de capitation pour les Canaques ayant participé à la guerre
: Rapatriement de 17 corps à Nouméa

1926

- : 1^e solde d'Ancien combattant pour les Indigènes

1933

- : Création d'un Comité d'Anciens combattants pour gérer des aides accordées par l'État

Bibliographie

Ouvrages généraux

BECKER Jean-Jacques (sous la direction de), *Guerre et Culture 1914-1918*, Armand Colin, Paris 1994, 445 pages.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français 1914-1918*, Perrin, Paris 1994, 515 pages.

FERRO Marc, *La Grand Guerre 1914-1918*, Folio Histoire, Gallimard, Paris, nouvelle édition 1990, 412 pages.

THARAUD Jérôme et Jean, *La Randonnée de Samba Diouf*, in *Les Grands romans de la guerre de 14-18*, Omnibus, Paris, 1994, pages-1039 à-1133.

Historial de Péronne, catalogue de l'exposition *Mémoires d'outre-mer, les colonies et la Première Guerre mondiale*, Péronne, 1996, 112 pages.

MARC Michel, *L'appel à l'Afrique, contributions et réactions à l'effort de guerre en A.O.F. 1914-1919*, publication de la Sorbonne, 1982, 533 pages.

Nouvelle-Calédonie et Pacifique-Sud

ADAM-SMITH Patsy, *the ANZACS*, Penguin Books, Auckland, 1991, 492 pages.

BEAUMON Joan, *Australia's War*, Allen & Unwin, Sydney, 1995, 195 pages.

BOUBIN-BOYER Sylvette in ANGLEVIEL Frédéric (sous la direction de), *101 mots pour comprendre l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, articles-6-Armée, 9-Bataillon du Pacifique, 46-1^{er} Guerre mondiale*, Ile de Lumière, Nouméa, 1997, 224 pages.

BOUBIN-BOYER Sylvette, *La Nouvelle-Calédonie durant la Première Guerre mondiale:- le Bataillon du Pacifique, La révolte canaque de 1917. Pour en savoir plus:- les Poilus*, in *La Nouvelle-Calédonie- Histoire CM*, collectif d'auteurs, CTRDP-NC/HACHETTE, Nouméa, 1992, pp.68-73.

BOUBIN-BOYER Sylvette, *Les Kanak et la Grande Guerre, 1914-1918, le Bataillon des Tirailleurs du Pacifique*, in *MWA VEE*, n°11, décembre-1995, ADCK, Nouméa, pp.10-22.

BOUBIN-BOYER Sylvette, *Le Patrimoine militaire calédonien:- la défense de Nouméa*, in *Du Caillou au Nickel*, sous la direction de Frédéric ANGLEVIEL, CTRDP, Nouméa, 1996, pp.57-72.

BOUBIN-BOYER Sylvette, *Bruits de fonds d'ici... La Nouvelle-Calédonie en 1914, les effets du début de la guerre dans la plus lointaine des colonies françaises*, in *ULTRAMARINES*, n°14, juin-1997, IHCC-AMAROM, Aix-en-Provence, pp.35-36.

BOUBIN-BOYER Sylvette, *Armée, Bataillon du Pacifique (partie 14-18), Épidémies, Première Guerre mondiale, Municipalités*, in *101 Mots pour comprendre l'histoire de la Nouvelle-Calédonie*, ouvrage collectif coordonné par Frédéric ANGLEVIEL, Publication du G.R.H.O.C., édition Ile de Lumière, Nouméa, 1997.

BOUBIN-BOYER Sylvette, *Français d'Océanie, combattants de la Grande Guerre*, in *Bulletin Scientifique de la Société d'études historiques de Nouvelle-Calédonie*, 3^e trimestre 1999, n°120, Graphoprint, Nouméa, pp. 81-87.

BOUBIN-BOYER Sylvette, *La mine pendant la Grande Guerre*, in *101 mots pour comprendre la mine en Nouvelle-Calédonie*, ouvrage collectif coordonné par Yann BENCIVENGO, Ile de Lumière, Nouméa, 1999.

BROU Bernard, *Histoire de la Nouvelle-Calédonie:- les temps modernes, 1774-1925*, Publications de la Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n°4, 1973.

Centenaire Maurice Leenhardt 1878-1954, *Nouméa, 1978. Contient des lettres de M.L. à des femmes indigènes prisonnières au moment de la révolte de 1917.*

CHEVALIER Luc et FEVAI Jean-Claude, *La déclaration de la Grande Guerre*, in *Nouvelles-Calédonies d'avant 1914*, ouvrage collectif, éditions Pacifique, Paris, 1992, pp. 160-169.

DAUPHINÉ Joël, *Canaques de la Nouvelle-Calédonie à Paris en 1931, De la case au zoo*, L'Harmattan, Paris, 1998, 191 pages.

DAUPHINÉ Joël, *Les spoliations foncières (1853-1913)*, in *Nouvelles-Calédonies d'avant 1914*, pp. 79-86.

HIERY Hermann Joseph, *The Neglected War*, University of Hawaii Press, Honolulu, 1995, 388 pages.

LEENHARDT Maurice, *Gens de la Grande Terre*, Gallimard, Paris, 1937, 223 pages.

LEENHARDT Maurice, *La société indigène en Nouvelle-Calédonie*, in *Océanie Française*, Paris, mars-1924, n°74, pp.45-48.

POCHHAMMER Hans, *La dernière croisière de l'amiral von Spee*, Payot, Paris, 1929, 224 pages.

PUGSLEY Christopher, *On the fringe of Hell*, Hodder & Stroughton, Auckland, 1991, 390 pages.

SAUSSOL Alain, *l'Héritage*, Publications de la Société des Océanistes n°40, Musée de l'Homme, Paris, 1979, 499 pages.

SÉNES Jacqueline, *La vie quotidienne en Nouvelle-Calédonie de 1850 à nos jours*, Hachette, Paris, 1985, 363 pages.

Table des matières

Mot du maire	5
Introduction	7
La voix calédonienne	9

La guerre dans le Pacifique

La mobilisation dans le Pacifique par Sylvette Boubin-Boyer	12
Chronique australienne par Elizabeth Dracoulis	16
Une facette des forces néo-zélandaises d'après le livre de Christopher Pugsley	18
Prise de possession des colonies allemandes du Pacifique par Sylvette Boubin-Boyer	21
Combats dans le Pacifique par Sylvette Boubin-Boyer	25

Chronique calédonienne

La Nouvelle-Calédonie sur le pied de guerre par Sylvette Boubin-Boyer	32
Les Niaoulis au front par Sylvette Boubin-Boyer	35
Les troupes coloniales vues par l'État major par Joël Dauphiné	42
Les poilus tahitiens par Marie-Noëlle Frémy	44
Le Bataillon mixte du Pacifique par Sylvette Boubin-Boyer	46
Au fil du souvenir	49
Lettres du front	60

L'attente dans les îles...

La vie quotidienne en Nouvelle-Calédonie par Sylvette Boubin-Boyer	76
Les EFO pendant la guerre par Marie-Noëlle Frémy	90

Les retours au pays

Le monument aux morts de Nouméa par Sylvette Boubin-Boyer	99
Les Anciens Combattants par Sylvette Boubin-Boyer	103

Traces de guerre

Le courrier échangé par Sabine Ollivier	110
Photographies de la Grande Guerre et la présence coloniale par Thérèse Blondel-Bisch	113

La der des ders

Discours du Maire	123
Conclusion	125
Historique du Bataillon mixte du Pacifique	126
Notes	134
Liste des Calédoniens morts au champ d'honneur	135
Liste des Canaques morts au champ d'honneur	136
Chronologie	139
Bibliographie	141



Remerciements

à tous les auteurs de ce catalogue d'exposition
Mémoire océanienne de la Grande Guerre,
chronique calédonienne (novembre 1999- juillet 2000):-

- Thérèse Blondel-Bisch,
chef du service photographique du Musée des Invalides de Paris
- Sylvette Boubin-Boyer,
professeur d'histoire à Nouméa
- Joël Dauphiné,
professeur agrégé d'histoire
- Elisabeth Dracoulis,
chargée de recherche au War Memorial de Canberra
- Jean-Claude Estival,
collectionneur
- Marie-Noëlle Frémy,
professeur d'histoire à Papeete
- Luc Legeard,
professeur à Lifou
- Sabine Ollivier,
chargée de recherche au Musée de la Ville de Nouméa

au personnel du Service culture et fêtes de la ville de Nouméa,
à la Délégation des affaires culturelles de Nouvelle-Calédonie.

Un remerciement tout particulier à Sylvette Boubin-Boyer, en cours de thèse sur la Grande Guerre dans le Pacifique. Elle nous a fait part de ses recherches, recueillies avec rigueur et passion depuis 5 ans, et nous a permis de retrouver le film d'archives sur les tirailleurs du Pacifique, conservé par la société *Gaumont*.

Nous remercions vivement tous les descendants des poilus calédoniens qui ont bien voulu collaborer à cette édition en nous prêtant lettres, photographies ou témoignages de leurs ancêtres. Que cette exposition leur soit dédiée, ainsi qu'à Madame Lhuillier, un des derniers témoins de cette époque.

Enfin un grand merci aux Forces armées de Nouvelle-Calédonie qui nous ont apporté leur soutien tant par des recherches que des prêts d'objets.

Nous remercions pour leur aide :

- Association des anciens combattants ■ Paul de Deckker
- Benoist Delvinquier ■ Philippe Dreux
- Capitaine Dulac ■ Ismet Kurtovitch ■ Jean-Marie Lambert
- Geneviève Leenhardt
- Georges Leroy ■ Philip Markham ■ Maurice Meunier
- Jocelyne Picquet ■ André Ragot
- RFO radio ■ Albert Sio ■ Georges Viale

Prêt d'objets et de documents :

- Maurice Afchain ■ Louis-José Barbançon ■ Jean Betfort
- Francine Bernut ■ Sylvette Boubin-Boyer ■ Joseph Boujot
- Cécilia Brun ■ Bruno Corre ■ André Courtot ■ M. Coursin
- Jacqueline Desmots-Imbault ■ Famille Destremau
- Raymond Dorbritz ■ Jean-Claude Estival ■ Jean Euritein
- Marie-Noëlle Frémy ■ André Jacquier ■ Elisabeth Jugy
- Bernadette Kurtovitch-Hagen ■ M. Huyard ■ Micheline Lagneau
- Luc Legeard ■ Guy, Daniel Letocard et sa femme ■ Ronald Martin
- Franck Mabœuf ■ Bernard Mercier ■ Michelle Porcheron
- Rolland Quesnel ■ Francis Raillard ■ Jean Rolland ■ Max Shekleton
- Andrée Schmitd ■ Annick Stoltz ■ Félix Vautrin ■ Georges Viale
- Archives de la ville de Bourail ■ Archives de la ville de Nouméa
- Archives de la ville de Koumaki ■ Archives de Nouvelle-Calédonie
- Association des fanas des modèles réduits ■ Association témoignage d'un passé ■ Centre international de documentation contemporaine de Paris ■ RIMaP de Nouvelle-Calédonie

Muséographie-& Montage exposition-

- Véronique Defrance ■ Hugues Delorme ■ Bruno Milloud
- Sabine Ollivier ■ Myriél Petit ■ Petit-Lou et Sylviane Viale

Borne-interactive

- Christophe Delorme ■ Myriél Petit ■ Lieutenant-colonel Reynaud

Conception & réalisation

- **Ira atua** ● **packageur** ● **Nouméa** ● Tél : (687) 27 30 57 Fax : (687) 28 57 07
- Laurence Viillard, Élyette Bogliolo, Kathy Manné

Flashage

- Colorcard, Nouméa

Impression

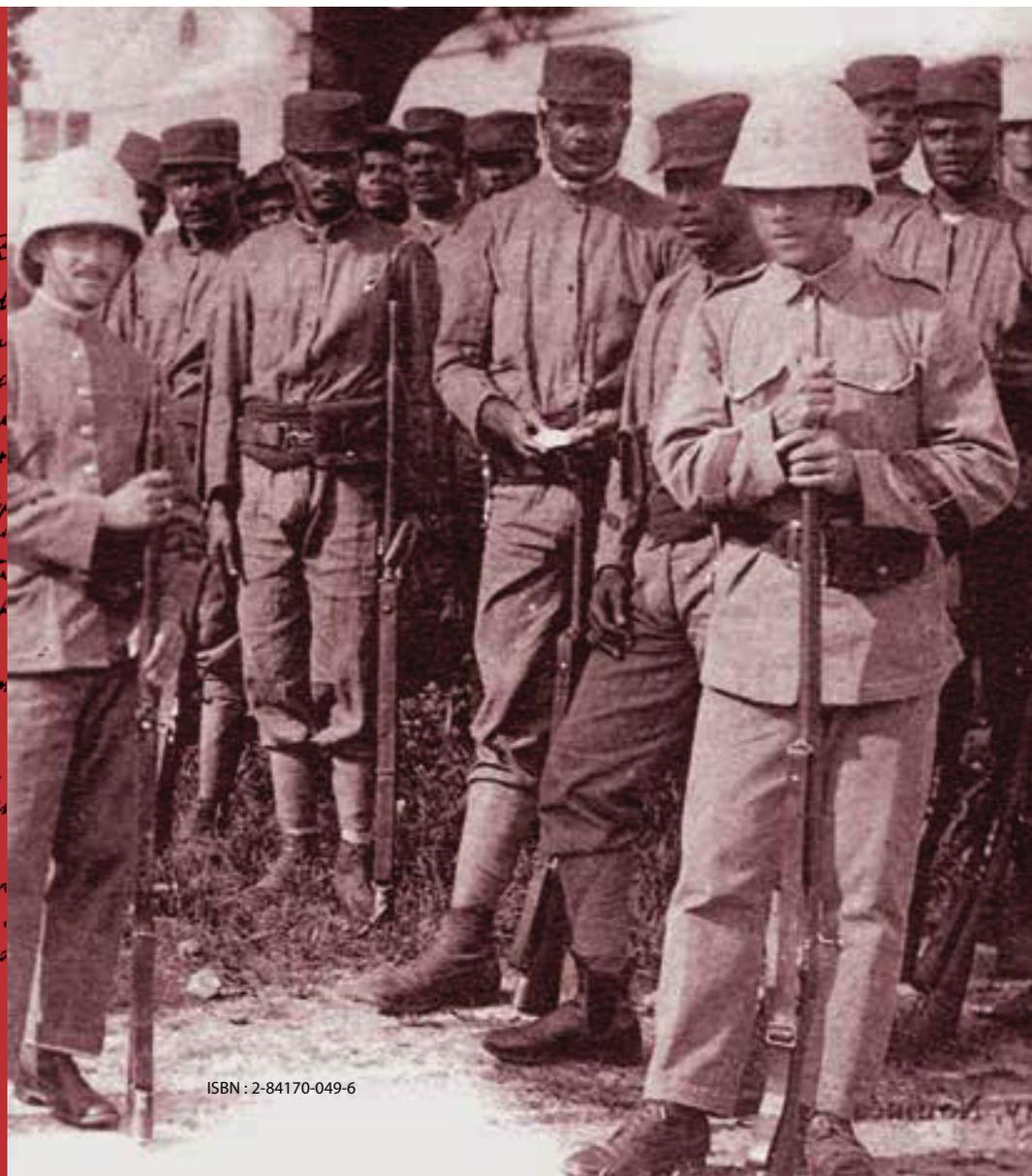
- Saik Wah Press Ltd, Singapour

Dépôt légal : novembre 1999

N° éditeur : 2-84170



La Valbonne 17 Aout 1914
CORRESPONDANCE
Je profite d'une jour
de repos due à la vaccination
pour t'adresser cette carte repro
nos tentes. Tu seras bien aise
et mammy de rendre com
habitation - Aujourd'hui
ment combattive par cette
de serum; mon bras gauche
elle va deat un peu et si
sont; j'ai eu la char
me mes amis la fièvre
mes copains par contre
sont abattus et ne font
du tout - Bici 99
J'ai appris hier soir
de part avant un
dépote tous - Au



ISBN : 2-84170-049-6

Musée de la Vieillesse de la Grande Guerre